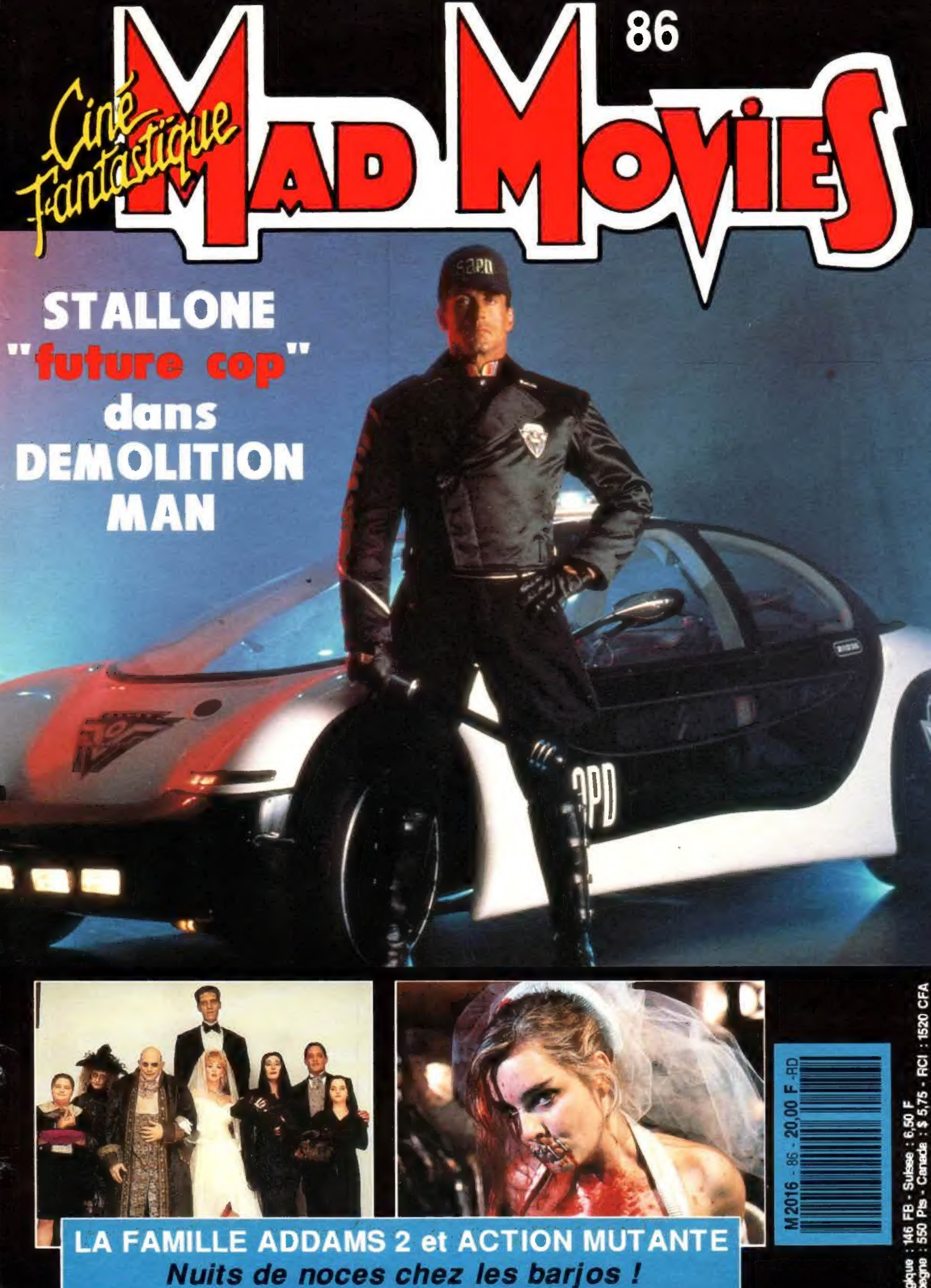

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
86
STALLONE
"future cop"
dans
DEMOLITION
MAN
LA FAMILLE ADDAMS 2 et ACTION MUTANTE
Nuits de noces chez les barjos !
M 2016 - 86 - 20,00 F - RD
Belgique : 146 FB - Suisse : 6,50 F
Espagne : 550 Pts - Canada : $ 5,75 - RCI : 1520 CFA

WARNER HOME VIDEO

MICHAEL KEATON

MICHELLE PFEIFFER

DANNY DeVITO

BATMAN LE DÉFI

IL PREND UN NOUVEL ENVOL EN VIDÉO







Le coffret collector numéroté (ci-dessus à droite) contient BATMAN, BATMAN LE DÉFI et son making of.
Actuellement disponibles dans les grandes surfaces, les magasins spécialisés et les vidéo-clubs.



Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris. **Editeur/ Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 86. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction** : Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Alexis Dupont-Larvet, Guy Giraud, Damien Granger, Isabelle Kessler, Pierre Milon, Olivier Strecker. **Correspondant** : Emmanuel Itier (Los Angeles). **Maquette Men** : Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Michelle Abitbol Lasry, Michael Amato, Michelle Borowski, Daniel Bouteiller, Sophie Brassier, Clarisse Coufourier, Michelle Darmon, Firmin Dartois, Caroline Dauteuil, Emmanuelle Dos Santos, Suzanne Mia Dumont, Lousette Fargette, Jimmy Frachon, Laura Gouadain, Teri Grochowski, Pascal Gruselle, François Guérif, Jérome Jouneau, Maria Kojic, Sylvain Krief, Christophe L., Philippe Lauranceau, Elisabeth Meunier, Sandrine Meunissier, Nikki Parker, Frédérique Varda, Roberta Wong.

Photocomposition/ Montage : The Pitoune's Club. **Photogravure** : MIP. **Impression** : Jean Didier. **Distribution** : N.M.P.P. **Tirage** : 90.000 exemplaires. **Dépot légal** : Novembre 1993. Parait tous les deux mois. **Commission paritaire** : 59956. **ISSN** : 0338 - 6791.

sommaire

3 - Sommaire (ah ben c'est là, tiens !)
4 - Notules Lunaires et Editorial
8 - Dans les Griffes du Cinéphage
9 - Abonnement
10 - Box-office, Avis Chiffrés



12 - Demolition Man
Stallone fait un retour fracassant dans un genre qu'il avait fréquenté en dilettante il y a déjà presque 20 ans : le thriller futuriste. Gros moyens pour un film drôlement destroy qui envoie un flic casse-cou et son ennemi de toujours dans un futur ripoliné où même les écarts de langage sont punis !

20 - The Mask
Un nouveau super-héros issu d'un comics culte aux USA. Underground et dur à la tâche, ce justicier un rien égoïste bénéficie des soins de Chuck Le Blob Russel, un revenant.

22 - The Nightmare Before Christmas
Un conte de fées produit par Tim Burton, entièrement conçu à l'ancienne, en animation 3-D : un enchantement, une merveille visuelle en marge de la production familiale hollywoodienne.



26 - Dinosaur Island
Fred Olen Ray et Jim Wynorski, deux vedettes US du film Z "De Luxe", réquisitionnent une poignée de bimbos californiennes et le T-Rex déjà utilisé dans Carnosaur pour une chasse jurassique émaillée de savants effeuillages. Très prometteur !

28 - Hidden 2
La suite du mini-chef-d'œuvre de Jack Sholder. Décalquant Aliens, Hidden 2 multiplie les créatures polymorphes que combat toujours un couple interplanétaire : une femme-flic et un E.T. beau gosse.

30 - The High Crusade
Des Croisés imbéciles et en pleine croisade voient dans l'arrivée d'un vaisseau spatial le signe d'une providentielle victoire. Pourtant, l'embarcation ne les mènera pas à Jerusalem comme prévu mais sur la planète Wersgor... Un mélange entre Sacré Graal et E.T. produit par Roland Emmerich.

32 - Half Spirit
Une tentative originale de fantastique à la française. Des personnages fous, un univers décalé, un style qui n'est pas celui de Claude Sautet... Quelques raisons pour croire en Henri Bargès, le réalisateur.



34 - Les Valeurs de la Famille Addams
La fiancé de l'Oncle Fester compte bien programmer un mariage pour rafler une part de la galette. Mais la famille Addams, toujours aussi joyeusement morbide, ne l'entend pas ainsi. Le réalisateur Barry Sonnenfeld rempile pour cette suite dans la lignée de l'original.



38 - Action Mutante
Pedro Almodovar produit ce space-opera peuplé de protagonistes affreux, sales et méchants. Parodie et humour hara-kirien sous la turbulente tutelle de Alex De La Ygiesia.

42 - Interview Roy Ward Baker
Moins connu que Terence Fisher, mais peut-être plus talentueux, Roy Ward Baker a fait les beaux jours de la *Hammer Films*. Sa présence au Festival de Dinard a été une occasion de revenir sur une carrière riche qui s'est orientée sur le tard vers le fantastique.

46 - Le Film Décrypté : Doctor Jekyll and Sister Hyde
En complément de l'interview, le décryptage du meilleur film de Roy Ward Baker où le célèbre Docteur Jekyll ne se dédouble pas en monstre sanguinaire, mais en créature d'un sexe moins faible qu'il en a l'air !

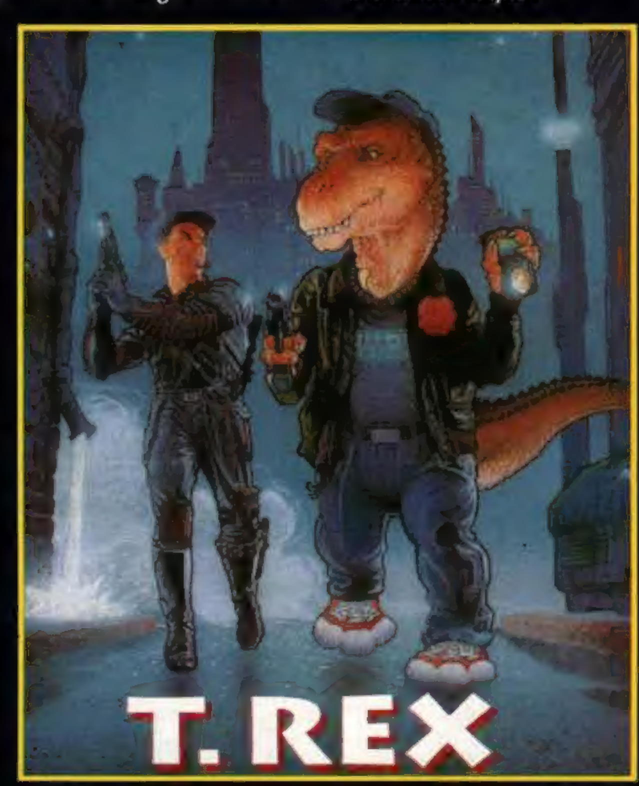
49 - Vidéo et Débats
56 - Tonton Mad Vs the Flying Jaquette
58 - Ze Craignos Monsters
60 - Ze Mad Rubrik
62 - Le Courrier des Lecteurs
64 - Mad'Gazine
66 - Les Petites Annonces, Le Titre Mystérieux

NOTULES LUNAIRES

■ Comment ne pas commencer par les effets tardifs de la dinomania ? En parlant d'autre chose, peut-être. Oui évidemment. Bon, enfin, passons sur **Carnosaur**, **Dinosaur Island** et autre **Dinosaures Story**, déjà périmés. Avec des moyens plus conséquents, le nabab Dino De Laurentiis exhume un vieux projet, **T-Rex** de Jonathan Betuel qui a déjà dirigé un tyrannosaure dans **Les Aventuriers de la Quatrième Dimension**. Il s'agit en fait d'un buddy-movie, branche flics par deux, où un humain cohabite avec un dinosaure (c'est comme en politique chez nous, tiens !) afin de faire régner l'ordre. Serait-ce donc un ersatz des **Tortues Ninja** ? On craint que oui. Attachée au projet pendant longtemps, Kim Basinger s'est récemment désistée.
Chez *Platinic*, on planche aussi sur deux projets dinosauriens : **Junior the Dinosaur** qu'on connaît déjà, et **Mindy and the Mutant T-Rex** de Stewart Raffill (**Philadelphia Experiment** et aussi le fâcheux **Mac & Me**). **Mindy and the Mutant T-Rex** part d'un concept complètement frappadingue : le Pr. Wachenstein transplante le cerveau d'un joueur de football américain dans le corps d'un tyrannosaure fraîchement réanimé. Imaginez donc le résultat ! En effet jusqu'ici, on pratiquait le contraire...
Dans le même registre, Phillippe Mora annonce **Pterodactyl Woman from Beverly Hills** avec le mime Marceau (!), et un autre producteur, *Mason Films*, boucle **Dinosaur Hill** sous la houlette d'un certain Brian J. Mason.
Spielberg ne prévoyait sans doute pas une aussi dingue succession.

■ Du neuf chez *Amblin*, la boîte de production de Steven Spielberg. On s'y attèle à la préparation de **Casper**, d'après la bande dessinée des *Harvey Comics*. Les aventures du gentil petit fantôme dont Ivan Reitman reprit peu délicatement le look pour la publicité de **S.O.S. Fantômes** bénéficieront d'effets spéciaux d'animation en trois dimensions façon **Jurassic Park**. La réalisation incombe à Alex Poryas (**The Crow** avec feu Brandon Lee) et la tête d'affiche à Christina Ricci (la petite fille macabre de **La Famille Addams**). Au registre du fantastique familial, *Walt Disney* mitonne **James and the Giant Peach** dont Henry Selick (**The Nightmare Before Christmas**) assurera la réalisation.

■ Alors que son très controversé **M Butterfly** voit sa sortie française reculée de décembre 93 au printemps 94, David Cronenberg se consacre à un projet depuis longtemps ajourné, **Crash** d'après le roman de Jim G. Ballard dont "Empire du Soleil" inspira Steven Spielberg. Produit par Jeremy Thomas (**Le Dernier Empereur**), **Crash** célèbre l'union de la chair et du métal lors d'accidents de la route aussi hard qu'imaginatifs. Tôle froissée, chairs déchirées, sperme, sang... Il paraît déjà difficile, voire impossible, au réalisateur du **Festin Nu** d'adapter fidèlement le bouquin sans écoper d'une interdiction totale, y compris dans les pays les plus permissifs. L'annonce de la réalisation prochaine de **Crash** constitue cependant un événement majeur.



Editorial

Phénomène de culture uniformisant et fait de société à part entière, **Jurassic Park** bat tous les records avec 2.256.888 entrées dès sa première semaine. Qui a dit que le dinosaure et le pithécanthrope ne pouvaient cohabiter ? Sur Paris intra-muros, il totalise 479.418 tickets gagnants, et il faut remonter à la sortie de **Rambo 2** (octobre 85) pour trouver un score comparable avec 510.000 spectateurs.
On s'y attendait, mais ça secoue un peu quand même. D'autant que, fait assez rare, et indiquant un bouche-à-oreille des plus enthousiastes, le second mercredi améliore le chiffre du premier jour de sortie : 65.000 entrées contre 58.000.
Apparemment, le syndrome du soufflé - appelé aussi "effet **Batman**" - ne s'applique pas ici et un véritable engouement du public vient prendre le relais d'un battage médiatique pour le moins exagéré. Oui, nous y avons modestement contribué, mais au moins nous, nous n'étions pas hors-sujet.
Tous les médias confondus - même *Arte* ! - ont compris qu'il fallait manipuler l'usine à rêves pour s'extraire d'une aussi morne réalité ambiante (*"en deux heures, Spielberg nous absout des souillures du quotidien"* clamait déjà *Paris-Match* à la sortie d'**Indiana Jones et la Dernière Croisade** !). Et tant pis si **Jurassic Park** célèbre un cinéma d'ingénieurs en images prenant peu à peu le pas sur les créateurs artisanaux. La sensibilité, la psychologie, la dimension humaine s'effacent au profit de la seule fonction de spectacle. **Jurassic Park** montre du jamais vu à l'écran, et cela seul importe dans la balance de l'ultime juge de paix qui compte : le box-office.
Et pourtant, l'analyse aigre-douce de certains supports habituellement peu laudatifs de ce type de spectacle nous valut quelques ambiguïtés savoureuses où l'on devinait bien derrière le besoin de profiter de l'impact du film, un secret désir de relativiser l'événement, voire de lui tailler gaiement des bretelles.
"Lancement monstrueux pour scénario lilliputien" tranchait *Télérama* qui, lors d'un dossier sur l'invasion de la culture américaine prétendait déjà que *"même un film comme Les Visiteurs apparaissait bien trop compliqué pour le public américain"* !
Mais la palme revient à *France-Dimanche* - la palme revient souvent à *France-Dimanche*, il faut dire -, dans un article tentant de dissuader les parents d'envoyer leurs enfants, même adolescents, au cinéma. *"Jurassic Park est un film-épouvante"*, argue-t-il, avant de faire intervenir leur psychologue maison (psychologue à *France-Dimanche*... quelle horreur !) : *"Les enfants ne savent pas faire la différence entre l'imaginaire et la réalité. Imaginez la frayeur que des dinosaures peuvent leur faire."*
En fait, c'est absolument faux, à telle enseigne que les enfants puisent dans leur imaginaire les sources de leur indépendance et de leur propre personnalité. Ils ont au contraire davantage besoin que l'adulte des rêves et des scénarios virtuels. D'où le jeu, d'où le conte de fées. Des contes de fées souvent cruels où les accumulations de détails violents, voire morbides, symbolisent justement les divers dangers du monde extérieur, suivant le schéma classique du principe de plaisir opposé au principe de réalité. Dragons, sorciers ou ogres traversent ainsi les contes et valent bien tous nos dinosaures. Quant à l'épouvante, ils la vivront aussi bien devant la mort du **Petit Chaperon Rouge**, celle, affreuse, des Princes pénétrant "avant l'heure" dans le château de **La Belle au Bois Dormant**, celle des sept filles innocentes, égorgées par la main de leur père dans **Le Petit Poucet**, etc. Encore une fois, il s'agit d'un jeu convenu auquel l'enfant sait parfaitement se prêter sans prendre les avis fumeux d'un *France-Dimanche*.
Mais je m'emporte et je ne fais que retarder l'annonce de la bonne nouvelle. Suite à l'éditorial alarmiste (à raison) du n° 84, détaillant le changement de cap d'un festival d'Avoriaz abandonnant le fantastique, *Promo 2000* annonce son "Fantastica Gerardmer". Une manifestation qui se veut le "Premier Carrefour des Fantastiques". Ce pluriel englobant à la fois le cinéma, la vidéo (avec compétition et jury), la BD, la littérature, les arts plastiques et les jeux vidéo. La première édition se déroulera du 3 au 7 février 1994. Et, comme on dit communément : le Roi est mort, vive le Roi.

Jean-Pierre PUTTERS

Pour le public : renseignements à l'Office du tourisme de Gérardmer. (Tél. (16) 29-63-08-74.

■ Réalisateur de **La Malédiction** et de **LadyHawke**, Richard Donner revient au fantastique à l'occasion de **Dragonheart**, épopée d'héroïc-fantasy. **Dragonheart** narre les aventures d'un preux chevalier (probablement Harrison Ford dans le rôle) faisant équipe avec un dragon cracheur de feu et parlant pour renverser un roi cruel mettant la contrée à feu et à sang. Ecrit par Charles Edward Pogue (**La Mouche**), cette production *Universal* semble bien partie pour être le premier buddy-movie médiéval.

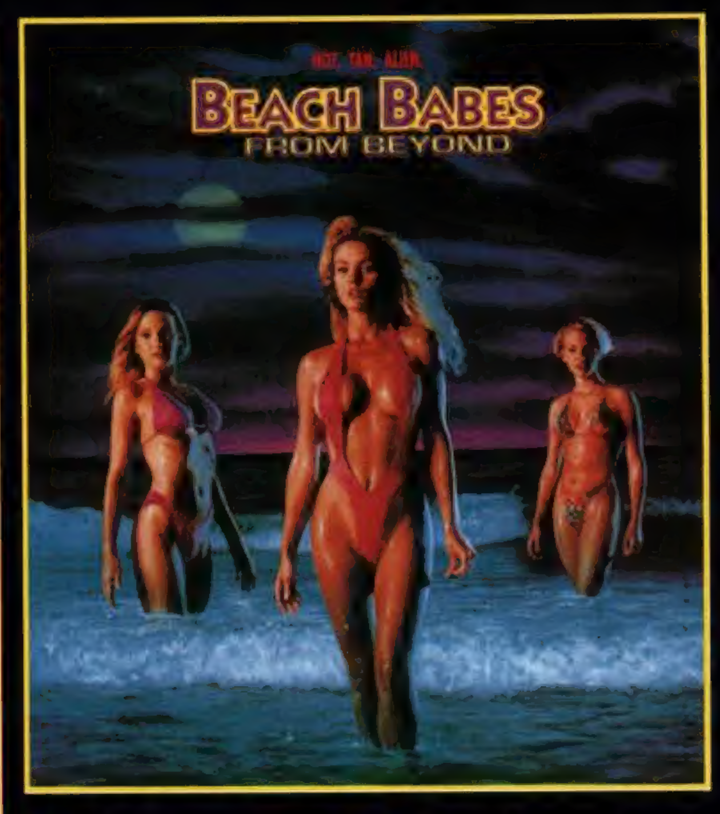


MAN'S BEST FRIEND

Surtout connu pour être l'un des créateurs de **Chucky** et réalisateur du second volet des déboires de la poupée vaudou, John Lafia se recycle dans les chenils mal fréquentés par des molosses génétiquement douteux. C'est le cas de Max, un brave toutou de garde à priori plutôt débonnaire. Sous l'action d'une drogue, à base d'ADN bidouillé, Max se transforme en véritable tueur. Doté de l'intelligence d'un homme, physiquement très résistant, il cause quelques dégâts dans les rues de San Remo avant de s'attaquer à sa maîtresse, Lori Tanner (Ally Sheedy), une journaliste qui veut prouver à la Terre entière qu'elle vaut mieux que la récitation de bulletins météo. La faute à qui ? La faute au Docteur Jarret (Lance Henriksen, à voir en Zaroff urbain dans **Chasse à l'Homme** actuellement), patron du laboratoire Emax où il expérimente sur des chiens des potions visant à métamorphoser un caniche en prédateur carnassier... **Man's Best Friend**, c'est gentil, un suspense familial, presque du *Walt Disney*. Ce Max-là aurait des leçons d'attaque à tirer du Saint Bernard baveux de **Cujo** !



Le "Mad" Max de MAN'S BEST FRIEND...



■ Les bonnes grosses comédies remplies de nénettes peu farouches, de bimbos affriolantes, Fred Olen Ray adore ça. Le pape du Z, déjà réalisateur dans cette catégorie de **Beverly Hills Vamp**, de **Evil Toons** et de **Bad Girls from Mars**, remet le couvert dans **Witch Academy**. Avec l'ex-Napoléon Solo, Robert Vaughn, interprète de Satan en personne, **Witch Academy** décrit les activités du club Sigma Tau, association pas très culturelle de super gonzesses cultivant leur potentiel érotique. Y est admise la très complexée Leslie dont le Q.I. (un très beau Q.I...) serait équivalent à celui de Einstein (Fred Olen Ray voit grand !). Sous l'influence du diable, cette super nénette se métamorphose tour à tour en super vamp et en monstre répugnant. Fréquenté par deux des favorites du cinéaste bis (Suzanne Ager et Michelle Bauer), **Witch Academy** n'aurait-il pas tendance à lorgner du côté de **Dr. Jerry & Mr. Love** ?

■ Sean Connery pourrait marcher sur les traces fantômatiques de Rex Harrison dans le remake du **Fantôme de Madame Muir** en projet chez *Fox*. Le personnage de la dame amoureuse de l'ectoplasme devrait revenir à Julia Roberts.



TOUS AUX MANIFS

Nuit Stephen King, au cinéma Jacques Becker, 2 rue de la République, 78370 Plaisir. Le 27 novembre à 23 h. Avec **La Nuit Déchirée, La Part des Ténèbres** et **Simetierre**. Rens. au 30-54-69-57.

Nuit des Filles en Furie à la Cinémathèque Française, samedi 27 novembre, de 23 heures à l'aube. Avec **Super Flics en Jupon** (Ted V. Mikels), **Le Désir dans les Tripes** (Russ Meyer), **Bloody Mama** (Roger Corman) et **Plus Féroces que les Mâles** (Ralph Thomas). 80F la nuit.

Festival des *Ecrans Sonores de Biarritz*, du 17 au 21 novembre, au Palais des Festivals de Biarritz. Avec rencontres entre professionnels du son et de l'image et conférences. Rens. au 45-65-40-75.

Monstres, Mythes et Réalités au cinéma *Gérard Philipe*, 2 rue André Le Nôtre, 92350 Le Plessis-Robinson. Expositions sur le thème des énigmes zoologiques, et projections de films : **King Kong, Le Monde Perdu** (1925), **Tentacules, Le Monstre Vient de la Mer**, etc., du 1er au 7 décembre. Rens. : 46-31-15-00.

■ Après le succès de **Demolition Man**, le scénariste Peter Lenkov a le vent en poupe. Ses prochains scripts : **Playing with Fire** est un thriller bourré d'action et le suivant, la suite attendue de **Darkman**, signée Brian Gibson.

■ Même si **Mutronics** n'a pas reçu en salles dans notre hexagone un accueil délirant, Steve Wang, séparé de son compère Screaming Mad George, donne actuellement la dernière main à **Guyver : Dark Hero**, sa séquelle. On retrouve donc Sean Barker, héritier de l'armure extraterrestre qui le transforme en "Guyver". Cette fois, lors d'une expédition dans des grottes de l'Utah, il découvre une navette en provenance d'une autre planète, un vaisseau spatial dont la Kronos Corporation, une fédération d'aliens belliqueux, se fait la propriété. Au finish, le Guyver devra lutter contre son alter-ego diabolique.

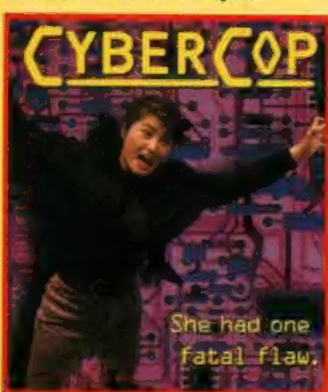


■ Destitué de la mise en scène du **Fugitif**, David Twohy (dont l'excellent **Timescape** n'a connu qu'une médiocre carrière) redouble actuellement d'activité. Il prépare la réalisation de **Shockwave**, description de l'invasion de la Terre par des aliens belliqueux.
Il met de concert la touche finale au scénario de **Waterworld**, une sorte de **Mad Max** fluvial anticipant sur la planète telle qu'elle sera dans 500 ans lorsque les glaces des deux pôles auront fondu et que les eaux auront submergé 90 % de la surface du globe. Kevin Costner sera le héros de cette saga épique mise en images par Kevin Reynolds dont on commence à murmurer que le **Rapa Nui** rachète amplement la contre performance de **Robin des Bois**.

CYBORG M'ETAIT CONTE

Au dernier marché du film de Milan, le *Mifed*, les producteurs et pourvoyeurs de vidéocassettes n'avaient d'yeux que pour les androïdes, les robots, les cyborgs. Une réaction tardive à la sortie de **Terminator 2** dont **Shadowchaser** fut le premier à profiter du succès. Inévitablement, le molosse électronique et bodybuildé Romulus, victime des flammes et d'une chute de plusieurs centaines de mètres dans le vide, revient tout clinquant dans **Shadowchaser 2**, toujours sous les traits de Frank Zagarino et la direction de John Eyres.





Cyber-Tracker de Richard Pepin. Interprété par la vedette maison Don "The Dragon" Wilson et Richard Norton, **Cyber-Tracker** présente, dans un futur proche, des exécuteurs cybernétiques se substituant, au nom de la loi, à la fonction de flic-juge et bourreau. Heureux de son **TC 2000** (avec le kickboxer black Billy Blanks), le producteur-comédien Jalal Merhi récidive avec **S.I.N.** (autrement dit Synthetic-cybernetic Interrogation Nexus) écrit et réalisé par Randy Daudlin. En cette bonne année 2019, le gouvernement d'une Terre ravagée par l'atome dépêche des robots à la Terminator à l'extermination des mutants. Très original n'est-ce pas ? Au moins autant que **A.P.E.X.**, balade poussive d'un commando de balèzes entre des tas de gravas et que deux robots au service d'un pouvoir tyrannique viennent empêcher de tourner en rond. **A.P.E.X.** est une réalisation Phillip Roth qui prépare, après **Prototype** et **A.P.E.X.**, **Digital Man** où il est question de soldats invincibles générés par ordinateurs. Cependant, l'un des troufions bioniques, Jon-7, subit une avarie qui lui permet de découvrir la réalité vraie.

Au cyborg, même la *Golden Harvest* s'y met sérieusement. L'année dernière, ressortaient les formes très spectaculaires des androïdes femelles du poilant **Robotrix**. En 1993, il y a **Cyber-Cop** de Wellson Chin. Là, la belle Cynthia Khan incarne une femme-robot un peu trop humaine s'en allant castagner trois congénères issus d'un laboratoire de l'armée. Reprogrammés pour tuer, ils sèment la terreur. De la cybernétique à la Jackie Chan !

Chez *Nu Image*, en plus de cette séquelle, on offre en pâture aux acheteurs **Cyborg Cop 2** (même réalisateur et interprète que le premier, respectivement Sam Firstenberg et David Bradley), dans lequel un flic entre en lutte contre un savant fou menaçant de lever une armée d'androïdes. Troisième titre dans le genre proposé par *Nu Image* : **Astro Cop** de Boaz Davidson (**American Cyborg**) avec Michael Paré dans l'épaisse cuirasse d'un flic du futur venant au présent "rétablir l'ordre sur Terre". Son producteur, pas bégueule, cite **RoboCop** comme l'influence majeure du produit.

Tandis que *Imperial Entertainment* prépare un **Nemesis II** d'Albert Pyun avec le frenchie Olivier Gruner, que *August Entertainment* serre les derniers boulons de **Cyborg 3 : The Creation** de Michael Schroeder avec Richard Lynch et Malcolm McDowell, d'autres, plus modestement, oeuvrent dans la cybernétique tout azimut. La firme *PM Entertainment* se met sur les rangs avec

■ Retour de Stanley Kubrik à la science-fiction. Le réalisateur de **2001** et de **Shining** laisse en plan son projet sur les camps de concentration pour **A.I. Artificial Intelligence**, projet top secret qu'il avait abandonné en 1991 en raison du besoin d'effets spéciaux sophistiqués. Il s'agit de la lutte d'un hommme contre un pouvoir totalitaire usant d'ordinateurs surpuissants et d'androïdes. *I.L.M.* prendra en charge les images de synthèse.

■ Après **Simetierre 1** et **2**, Mary Lambert donne dans la viande froide opportuniste avec **Frank**, une production *Interscope Communications* narrant l'histoire d'un Frankenstein de 7 ans !



■ Le prochain film "dans le vent" : **Pet People**, réalisé par Diane Keaton et produit par Spielberg. Il s'agit d'une comédie dans laquelle tous les animaux d'une maison sont transformés en humains et le "chien-homme" doit faire en sorte que sa maîtresse - qui ne l'est pas encore, on présume - (*oui, c'est ça, on présume...*) tombe amoureuse de lui, avant d'être séduite par le serpent (*un homme-serpent, alors ?*). Dans le même registre, l'Italien Carlo Carlei tourne **Fluke**, d'après James Herbert, dans lequel un homme se réincarne en chien.

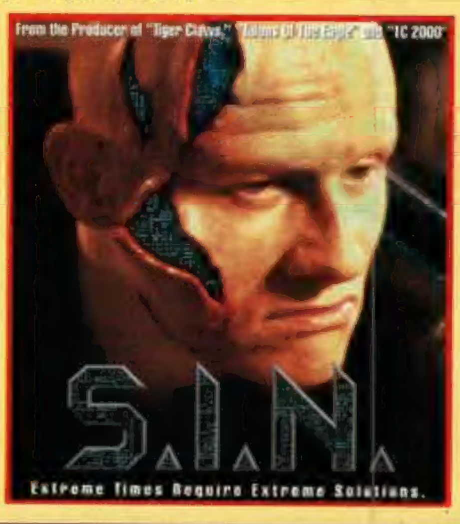
■ Freddy Krueger tardant quelque peu à reprendre du sévice, la concurrence abat ses cartes. L'Anglais Nigel Odell lance donc son Joker dans la bataille à l'occasion de **The Funny Man** car le Joker est le grand méchant de ce film. Tout commence par une partie de poker dont le gagnant, Max Taylor, sort propriétaire d'un vieux manoir anglais. Là, pensant avoir décroché le gros lot, le lauréat subit les assauts du personnage que représentait la carte fatale, le Joker ! Pour ce film, le réalisateur est parvenu à convaincre Christopher Lee de revenir au fantastique, un genre qu'il avait évité depuis le milieu des seventies.

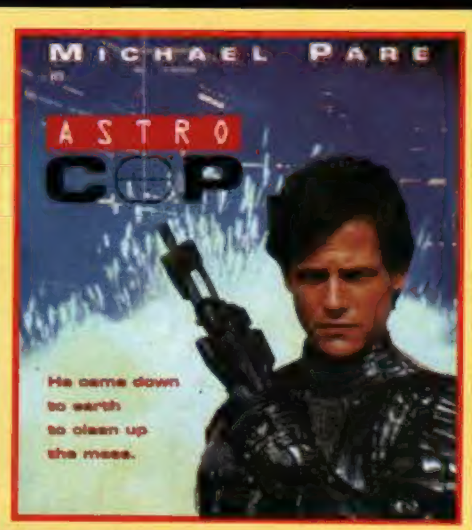
■ En voilà encore des remakes et suites... *Twentieth Century Fox* annonce une reprise de la saga de **La Planète des Singes**... Après **Massacre à la Tronçonneuse 3** et **Le Beau-Père 2**, le réalisateur Jeff Burr vient de tourner consécutivement **Puppet Master 4 & 5** et **Pumpkinhead II**... *ITC* rend officiel la production d'une version cinématographique du *Prisonnier* pour l'année prochaine... Il y aura bien un énième **Hellraiser** intitulé **Hellraiser IV : Bloodlines**, lequel jettera Pinhead dans un environnement original : la genèse de la Révolution Française !...

Coproduit par la France, **Total Recall II** s'appelle désormais **Minority Report**...

Retour toujours : le gnome diabolique, incarné par Warwick Davis, de **Leprechaun**, reprend du service dans **Leprechaun II** que tournera le talentueux Rodman Flencher (**The Unborn**)... Au rayon, toujours fertile, des inutilités, Menahem Golan, de nouveau associé avec Yoram Globus, mijote un **Invader II**... Et Fred Olen Ray relâche le monstre génétique de **Biohazard** pour un sobrement titré **Biohazard II**, dont la mise en scène ira à Steve Latshaw...









Les bonnes vieilles recettes destinées à distribuer de doux frissons charrient souvent des films très classiques. C'est le cas de **Dark Tide**, une réalisation de Luca Bercovici (**Ghoulies & Rockula**). Façon **Les Dents de la Mer** (à moins que ce soit plutôt **Apocalypse dans l'Océan Rouge** ?), **Dark Tide** se déroule sur une île du Pacifique où Dak, un séduisant capitaine, traque un redoutable serpent de mer tout en flirtant avec une jolie touriste. Scènes chaudes et eau froide, **Dark Tide** s'offre également la présence du bellâtre chevelu Richard Tyson et de Chris Sarandon, le prince des ténèbres de **Vampire, Vous avez dit Vampire** ?

La recette de **Voodoo Soup**, de Greg Lewolt, est bien curieuse : femmes-vampires, chef masseur et cannibales syndiqués. Tout cela n'a pas l'air léger-léger et présage bien d'une comédie érotico-horrifique dans la tradition de la série Z amerloque à son plus bas niveau. Ils vont finir par nous faire aimer Maguy...

Les affaires vont bien pour Charles Band, depuis qu'il tourne ses séries B en Roumanie pour des prix imbattables. C'est dans ce pays qu'il se paye la construction d'un village western destiné à accueillir des pistoleros humains et extraterrestres. Titre de cette rencontre au sommet entre la SF et l'Ouest sauvage : **Oblivion**, une réalisation Sam Irvin qui définit son film comme *"une version futuriste de **Règlements de Comptes à O.K. Corral**"*. La distribution inclut les yeux trop bleus de Meg Foster, Isaac Hayes et George Takei, monsieur Sulu dans les **Star Trek**. Autre récente production *Full Moon* : **Shrunken Head** de Richard Elfman, frère du compositeur Danny Elfman et auteur du loufoque et surréaliste **Forbidden Zone**. **Shrunken Heads** présente un médecin vaudou, Mr. Sumatra, plongeant les têtes tranchées de trois étudiants dans un chaudron où bouillonne une matière fétide. Réanimés, les trophées peuvent désormais agir indépendamment du reste du corps !

Charles Band vient aussi de hisser le pavillon *Torchlight*, division de sa boîte consacrée aux films sexy. Dans un premier temps, cela donne lieu à **Beach Babes from Beyond** et **Virgin Hunters**, tout deux mis en scène par Ellen Cabot. Mixant allègrement fantastique ringard et érotisme topless (les créatures siliconées n'enlèvent le bas que vues de dos), les films présentent respectivement un trio de capiteuses extraterrestres posant leur vaisseau aux abords d'une plage californienne peuplée de surfeurs idiots et deux adolescentes en provenance d'un futur ou le sexe est proscrit qui viennent s'encanailler chez nous.



THE BRIDE WITH WHITE HAIR

Un sacré choc ce très beau film de Hong Kong, au moins du niveau du premier Histoires de Fantômes Chinois. Merveilleusement réalisé par Ronny Yu (L'Héritier de la Violence avec Brandon Lee et China White), ce film de sabre dans la meilleure tradition de la *Shaw Brothers* s'inspire d'un livre célèbre en Chine, roman dont on ne dénombre plus les adaptations (notamment The White Hair Devil Lady), "White-Hair Witch". Il conte la tragique love-story, à l'époque médiévale, entre Zhuo Yi-Hang, le membre d'un clan puissant, (Leslie Cheung, le moinillon de Histoires de Fantômes Chinois et l'androgyne de Adieu ma Concubine), et "la louve" (Brigitte Lin si belle, si attachante !) une femme élevée par les loups, éduquée par des siamois belliqueux, chefs d'un camp adverse. Déchirés entre le devoir et l'amour, les amants subissent les remontrances de leurs familles respectives, lesquelles ne songent qu'à s'exterminer...



Leslie Cheung et Brigitte Lin : des amours contrariées.

Plastiquement, c'est à tomber. Emotionnellement, c'est touchant, cruel, sublime de délicatesse. La mise en scène, les acteurs, les costumes, affrontements à l'épée, décors et effets spéciaux en apesanteur sont au diapason. En bref, ça relève du chef-d'œuvre et la sortie en salles paraît certaine.

Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses vient de faire un singulier émule japonais. C'est **Samouraï Kids** de Nobuhiko Obayashi. Bénéficiant d'excellents effets spéciaux (des images vidéo haute définition intégrées aux prises de vues 35 mm), cette production à destination d'un public familial part d'une partie de base-ball. Durant celle-ci, à la recherche d'une balle, Satoru, huit ans, fait la rencontre d'un étrange individu haut de dix-sept centimètres. Sukunahiko, c'est son nom, déambulait à ce moment-là dans un morceau de bois. Recueilli par le gamin, le fier guerrier fait connaissance avec le monde moderne, apprend les jeux vidéo et autres rudiments de l'aube du 21ème siècle. S'il copine avec le chat de la maison, il subit néanmoins les assauts d'une vache agressive. Mais c'est surtout Satori qui bénéficie de l'enseignement du samouraï miniature, lequel le met en contact avec ses racines, sa culture enfouie, le prévient des dangers qui menacent d'éradiquer à jamais l'environnement... Une belle philosophie de la vie dont se nourrit ce **Samouraï Kids**, un triomphe au box-office japonais cet été. En France, ce conte devrait sortir directement en vidéo vers mars-avril prochain.



Vampires and other Stereotypes, de Kevin J. Lindenmuth ne craint pas d'annoncer qu'il s'agit d'une histoire de vampires tentant de protéger la Terre de l'invasion des démons. Qu'est-ce que c'est que ces démons qui viennent sucer le sang de nos vampires, d'abord ?



SAMOURAI KIDS

Tout est possible à Hollywood, y compris les associations les plus abracadabrantes. Celle du réalisateur de **La Colline a des Yeux** et de la vedette du **Flic de Beverly Hills** par exemple. C'est ainsi que Wes Craven et Eddie Murphy cohabitent dans **Vampire in Brooklyn** qui devrait se tourner au début de l'année prochaine. D'ici là, Wes Craven aura réalisé le nouveau **Freddy** dont l'interprète fétiche, Robert Englund, ne semble vouloir travailler qu'avec Tobe Hooper. Après **Night Terrors** (nouveau titre de **Nightmare** qui sortira directos en vidéo dès mars prochain) et **The Manger** (un Stephen King concernant une laverie automatique hantée), les deux hommes seront sur les plateaux de **Frankenstein** et de **Quasimodo**, adaptation de "Notre Dame de Paris" de Victor Hugo. D'après Menahem Golan, son producteur, ce **Quasimodo** mettra en images des passages du roman de l'idylle entre le hideux bossu et la fringante Esmeralda encore jamais portés à l'écran.

San HELVING



TAXI DE NUIT

Taxi de Nuit prend place dans la nuit du 7 octobre 1999 au moment où Carole (Laure Marsac), une jeune fille ravissante, se fait jeter par son boyfriend. Elle se retrouve sur le trottoir et sous la pluie, désireuse de s'éloigner le plus rapidement possible du lieu du "crime" sentimental. Elle attrape un taxi pour nulle part, sans un sou en poche et sans sa carte-code (une carte d'identité informatisée, futur oblige). Le chauffeur de taxi (excellent Bruno Cremer) s'apitoie sur le sort de Carole et se charge de lui dégoter un hôtel. Pendant ce temps, un marginal (Didier Bezace) leur colle aux basques : lui aussi se sent irrésistiblement attiré par Carole (et on le comprend !). Le tenancier de l'hôtel est un black, ami du taxi : il propose à ce dernier, à Carole et au marginal Voix Grave (ça jette comme nom !) de les héberger. Après quelques quiproquos, la police débarque sans crier gare, façon **Brazil**, et conduit le trio au ministère de la Sécurité...
La vie comme l'imagine Serge Leroy aura bien changé d'ici 1999. En effet, la carte-code contiendra tous les renseignements sur son possesseur, et il faudra par exemple l'avoir sur soi pour siffler un verre d'alcool dans un bar. La monnaie sera l'Ecu, évidemment, la course de taxi sera très chère (enfin encore plus chère que maintenant). La société aura éliminé ses problèmes en instaurant le travail obligatoire, l'expulsion des immigrés, le couvre-feu : le régime policier total, quoi !
Taxi de Nuit aurait pu faire l'objet d'un téléfilm pas trop mal ficelé mais le format cinéma lui porte assez préjudice. Surtout que le budget riquiqui ne permet pas à Serge Leroy, décédé en mai dernier à l'âge de 62 ans, de bâtir un vrai film d'anticipation, même si l'idée et le sentiment priment ici sur le décor et l'effet spécial. Malgré dix longs métrages pour le cinéma, Serge Leroy était plus performant pour la télévision : **Navarro**, **Les Cahiers Bleus** ou les nouveaux **Maigret** (avec Bruno Cremer justement) comptent parmi les réussites de la création télévisuelle. Mais en dénonçant ici le système fasciste, en privilégiant l'amitié et la solidarité, en montrant qu'on peut encore aimer gratuitement, Serge Leroy sauve in extremis la mise. De facture très routinière, **Taxi de Nuit** a au moins le mérite d'avoir bon fond.

Alexis DUPONT-LARVET

France. 1993. Réal. et scén.: Serge Leroy. Dir. Phot.: André Domage. Mus.: Philippe Sarde. Prod.: Gerald Molto/ Oliane Productions/ TF1 Films Production/ Canal +. Int.: Bruno Cremer, Laure Marsac, Didier Bezace, Maka Kotto, Jacqueline Guenin, Bernard Verley, Marianne Groves... Dist.: Oliane Productions. Dur.: 1 h 30. Sortie nationale le 1er décembre.



ALADDIN

Avec ses 220 millions de dollars de recettes outre-Atlantique, **Aladdin** est le plus gros succès de tous les temps remporté par un dessin animé en sa première exclusivité. La raison de ce triomphe : l'humour. **Aladdin** est le film animé le plus drôle sorti des ateliers *Disney*. Par l'intermédiaire du personnage du Génie, on touche au cartoon le plus hilarant. Comme l'animation est équivalente à ce que les techniciens de chez tonton Walt ont déjà réussi à faire sur **La Belle et la Bête**, le plaisir est garanti.
L'histoire n'est ni plus ni moins celle du **Voleur de Bagdad**. Un petit voleur de rue gentil comme tout amoureux de la fille du Sultan, une lampe magique, un génie, trois souhaits, un tapis volant, un conseiller maléfique, une caverne aux merveille : on connaît tous la légende. Ajoutez à cela quelques ingrédients purement Disney comme un singe qui parle avec la voix de Donald, un perroquet à l'argot développé et un adorable gros tigre, et déplacez l'action dans la ville imaginaire d'Agabar, parce que Bagdad, en ce moment, n'a pas trop la cote !
L'idée de génie des concepteurs d'**Aladdin** est d'avoir embauché Robin Williams pour faire la voix du génie. Il ajoute au film une dimension incroyablement délirante où se mêle pastiche, auto-parodie (on le voit se transformer en Pinocchio pour montrer à Aladdin qu'il est en train de lui mentir ou porter une casquette Pluto à la fin du film), blagues mastodontes et rires finauds. Un formidable one-man-show qui vaut vraiment que vous vous déplaciez pour voir le film en version originale. Il faut bien dire qu'avant l'apparition du génie, le film ronronne gentiment au rythme des chansons, excellentes au demeurant, mais quand même très en deçà de la qualité de celles de **La Belle et la Bête**. On s'extasie devant la perfection technique, notamment lors de la séquence de la visite de la cave aux merveilles, une séquence de voltige encore plus vertigineuse que la scène d'ouverture de **Bernard et Bianca au Pays des Kangourous**, mais il manque le petit truc qui mettrait le film au niveau des derniers Disney. L'arrivée du génial génie apporte ce plus et dès qu'il est là, ça n'arrête plus. Les spectateurs, petits ou grands, se marrent comme des baleines. Et on comprend pourquoi les Américains se sont rués dans les salles. Il y a fort à parier qu'il en sera de même dans nos contrées. La magie Disney va encore frapper. Et personne ne s'en plaindra.

Didier ALLOUCH

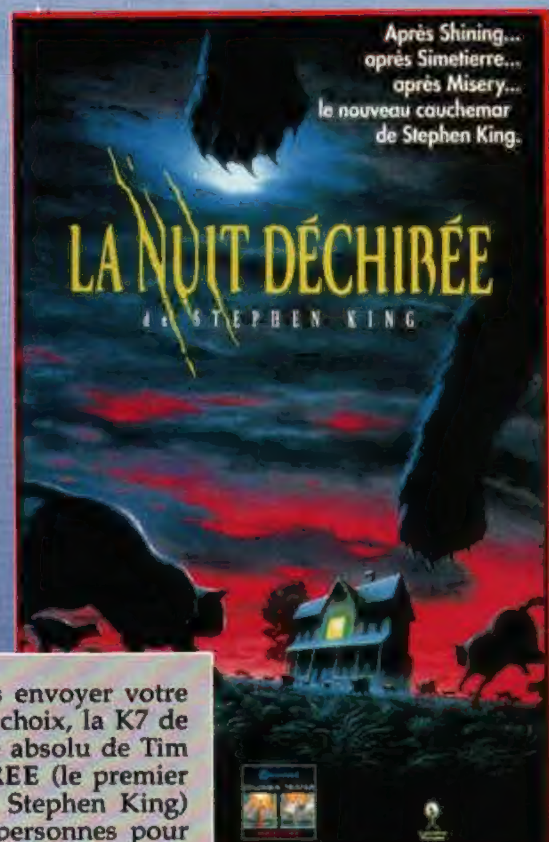
USA. 1992. Réal.: John Musker & Ron Clements. Scén.: John Musker, Ron Clements, Ted Elliot & Terry Rossio. Mus.: Alan Menken. Chansons: Alan Menken, Howard Ashman & Tim Rice. Dir. Art.: Bill Perkins. Prod.: John Musker, Ron Clements, Donald W. Ernst & Amy Pell pour Walt Disney Productions. Dur.: 1 h 30. Dist.: Gaumont Buena Vista International. Sortie le 24 novembre 1993.



ABONNEMENT



SOYEZ *MAD*, ABONNEZ-VOUS !



Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, la K7 de **BATMAN LE DEFI**, le chef-d'œuvre absolu de Tim Burton, la K7 de **LA NUIT DECHIREE** (le premier scénario original pour le cinéma de Stephen King) ou encore 50 invitations pour deux personnes pour **ACTION MUTANTE**, le délire crasseux et anti-conformiste de Alex De La Iglesia (les gagnants, recevront leur ticket avant le 1er décembre).

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous le réclamiez fort sur le bon de commande, nous vous enverrons, au choix, absolument rien (ah, ah ! Non, on blague), la BD Dick Tracy, les romans "L'Accident", "Rage" ou "Minuit 2" de Stephen King, l'affiche pantalon de **Highlander le Retour** ou les affichettes de **Rambo 3, Haute Sécurité, Ré-Animator 2**.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ______________________

PRENOM ______________________

ADRESSE ______________________

____

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies.
Règlement joint par chèque ou mandat-lettre.

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart,
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

DEUXIEME FESTIVAL DE MONTREAL

Croyez-le ou non, il n'existe qu'un seul festival de cinéma fantastique en Amérique du nord. Celui de Montréal, dont la deuxième édition s'est déroulée du 1er au 13 octobre dernier. La compétition réunissait une douzaine de films. Stuart Gordon, venu présenter son **Fortress** qui sortait la semaine suivante sur les écrans canadiens est reparti avec le prix des effets spéciaux et celui du public. Le grand prix et celui du scénario est revenu au film espagnol complètement barge **Action Mutante**. Le prix de la mise en scène est allé au film suédois **The Premonition** de (prenez votre souffle) Jens Peter Rumle Hammerich, une histoire de jeux érotiques qui tournent au cauchemar. Les autres films en compétition étaient **Warlock 2 : The Armageddon**, faible séquelle du film de Steve Miner, **Equinox**, le nouveau film très obscur d'Alan Rudolph, **Histoire de Fantômes Chinois 3**, qui clôt brillamment la trilogie, **Frankenstein, The Real Story**, le prestigieux téléfilm de David Wickes, une adaptation fidèle au roman de Mary Shelley, **Forever**, une mauvaise histoire de maison hantée, **The Neighbor**, version canadienne de **La Main sur le Berceau** avec un Rod Steiger effrayant en psychopathe, **Le Souffle du Démon** de Richard Stanley, déjà vu à Avoriaz mais toujours aussi ésotérique, et **Turn of the Screw**, une nouvelle version des **Innocents**, moins convaincante que son prédécesseur mais avec des moments proprement envoutants. Les organisateurs nous ont offert en avant-première mondiale **Demolition Man**, le nouveau Stallone.

A travers cette sélection et les sections "rétrospective" et "hors-compétition", le principe du festival est d'offrir au public canadien un large apercu de la production mondiale en matière de fantastique et de permettre aux fans de rencontrer leurs idoles. Une réussite puisque les spectateurs étaient nombreux à chaque séance et les invités (Gordon, Yuzna, Argento, MacKenzie, Glickenhaus, etc...) ont tous joué le jeu avec plaisir. Des débuts prometteurs pour une manifestation ambitieuse dont l'objectif est de s'imposer parmi les premières du genre. Au vu de la deuxième édition, le festival de Montréal a tout pour atteindre son but.

D.A.



BOX-OFFICE

[illegible]



demolition MAN

Sylvester Stallone, Rambo himself, dans un film de science-fiction. De la science-fiction à l'huile de coude, parfumée à la dynamite, sevrée au plomb, nourrie aux détonations et impacts de balles... De la science-fiction musclée dont Stallone se fait le chantre après Arnold Schwarzenegger. Dirigé par un débutant venant de la pub, le champion des rizières et du ring déboule, après congélation, dans un futur feutré, le Los Angeles de 2032...

Stallone cherche à se refaire une santé cinématographique. Lui qui s'était fourvoyé dans des comédies que son public traditionnel bouda massivement reconsidère aujourd'hui son image. La comédie, ce n'est pas son truc. La mélancolie façon **Rocky V** non plus. Des héros taillés dans le marbre, des colosses redresseurs de torts, voilà qui correspond à la grosse pointure de Stallone. Le Gabe Walker de **Cliffhanger** par exemple, un montagnard culpabilisé sur les sentiers escarpés de la rédemption. Stallone a vu juste : **Cliffhanger**, quoi qu'on en pense, bat le rappel des fans récalcitrants dans les salles. Et voici que **Demolition Man** confirme la remontée au top de Monsieur Rambo. Moribond il y a seulement deux ans, Stallone titille en 1993 le king Schwarzie dans la savane de sa chasse gardée : la science-fiction, le thriller futuriste. Déserteur du genre depuis 1975, année de **La Course à la Mort de l'An 2000** dans lequel il coursait, dans un bolide, David Carradine, Stallone n'est pas en fait si étranger que ça au fantastique. Prochainement, il incarnera le justicier le plus radical de la bande dessinée, le Juge Dredd sous la direction du jeunot Danny Cannon. Auparavant, Stallone avait failli dévier des **Rambo/Rocky** pour des projets moins profondément ancrés dans le plancher des vaches. Ce sont **A Princess of Mars** de John McTiernan et **Isobar** de Roland Emmerich. *"Dans **A Princess of Mars**, je devais incarner l'aventurier John Carter. Malheureusement, le scénario ne tournait pas rond. Concernant **Isobar**, l'ajournement du film provient du monstre, une création mi-homme mi-végétal qui nuisait à la crédibilité de l'histoire"*. S'il est vrai que l'Autrichien serait rentré, comme une main dans un gant, dans la peau du Demolition Man, Stallone ne le plagie jamais, ne le copie pas, ne cherche pas à s'inspirer de ses attitudes, de ses petites plaisanteries vaseuses. Dans **Demolition Man**, Stallone se trouve des dispositions pour la science-fiction, se découvre des talents pour la comédie, les bons mots... Bref, Stallone sort vainqueur, grandi, de **Demolition Man**.

En 1996, le sergent John Spartan compte parmi les flics les plus turbulents de Los Angeles. C'est un dur à cuire, le béret noir en permanence vissé sur la tête, un fonceur qui réduit en miettes les décors qu'il traverse. D'où son surnom de "demolition man" : "le démolisseur". Comme tous les flics de sa trempe, il se heurte régulièrement à des supérieurs soucieux de respectabilité. Spartan, lui, n'aspire qu'à coffrer, éliminer les affreux, les malfaisants qui mettent à feu et à sang les faubourgs de Los Angeles. En tête de liste : Simon Phoenix, un sociopathe dont les talents de criminel vont du trafic d'armes à celui de la drogue. Un surdoué du meurtre. Rusé, Phoenix piège Spartan dans l'attaque de son repaire, une mission kamikaze qui tourne au massacre lorsque trente otages disparaissent dans l'explosion du bâtiment. Phoenix bouclé, le flic supporte la responsabilité du carnage. Il est aussitôt emprisonné, condamné à végéter ad vitam eternam dans une prison cryogénique. Phoenix, pour ses crimes ultérieurs, écope de la même peine, la congélation pour l'éternité. Cependant, le grand sommeil des deux adversaires est plus bref que prévu. A la demande des autorités, Simon Phoenix se réveille trente-huit ans plus tard, en 2032, plus dangereux encore qu'il ne l'était car, durant ses années de pénitence, une puce éléctronique lui a enseigné toutes les finesses de l'informatique. Redoublant d'agressivité, Simon Phoenix est le premier à faire connaissance avec le Nouveau Monde, une Los Angeles bien changée. Deux émeutes raciales et un tremblement de terre ont radicalement modifié la topographie des lieux. De cette apocalypse à échelle réduite naît une cité tentaculaire, aussi ripolinée que des rues suisses, une ville où la violence n'existe pas. La police ne se heurte donc qu'à des déliquants mineurs : des taggers souterrains usant d'un appareillage très sophistiqué pour barbouiller des murs impeccablement blancs. Confronté à ces forces de l'ordre plus soucieuses de la coupe de leur uniforme que de répression, Simon Phoenix n'éprouve aucune difficulté à s'en débarrasser. Son armement, il le vole dans un musée, une sorte de mini-Louvre de la pétoire. Les autorités, dépassées, n'ont plus le choix : pour chasser un criminel de la vieille école, il leur faut un flic de la vieille école. John Spartan est l'homme de la situation. Extirpé de sa cellule cryogénique, réintégré dans ses fonction de sergent, il apprend les rudiments d'une existence dans cet ersatz de Disneyland. Pas possible de lâcher un juron sans qu'une machine au klaxon irritant imprime un ticket réprobateur, pas possible de flinguer les méchants puisque des matraques électrifiées remplacent les tromblons, pas question d'avoir des rapports sexuels autrement que par l'intermédiaire d'un casque à réalité virtuelle... Autant de sophistication



Simon Phoenix (Wesley Snipes) : un tueur d'élite doué d'intelligence et d'humour.

■■■

■■■

gâte le moral de John Spartan, surtout que ses partenaires flics sont de vraies chochottes, à qui la diététique interdit la consommation du hotdog. Qu'importe après tout, John Spartan a de quoi être motivé par les nouveaux débordements de Simon Phoenix, lequel prend contact avec le Gouverneur Cocteau, un politicien cynique rêvant d'une autre société dont il serait le Big Brother, et une poignée de malfrats croupissant dans les profondeurs souterraines de San Angeles, l'autre facette d'une mégalopole décidément trop lisse.

"*Demolition Man est le premier film depuis* ***La Taverne de l'Enfer*** *qui me ressemble vraiment. La façon dont je parle dans le film est identique à celle de ma vie quotidienne. Dans* ***Demolition Man****, je ne suis ni Rambo, ni Rocky. C'est un peu comme si les scénaristes avaient écrit le film en pensant continuellement à moi. D'ailleurs, Joel Silver, le producteur, m'a présenté le projet en ces termes : "Nous voulons que tu sois le Demolition Man". J'ai répondu par l'affirmative*". Et c'est vrai que Stallone manifeste une aisance rare dans **Demolition Man**, une souplesse, une décontraction unique, à la limite de la désinvolture parfois. Impressionnant pour un comédien souvent si rigide, si peu sûr de ses capacités, y compris dans **Cliffhanger**. Chanceux, et le sachant, confiant, il se donne à **Demolition Man** avec une modestie rare, une humilité dont il était incapable à l'époque de **Rambo III**. "*L'expérience de ce film fut des plus inhabituelles pour moi. Je me trouvais dans une situation étrange car, pour la première fois, j'étais juste là pour écouter les ordres du metteur en scène et les exécuter. Rafraîchissant. Contrairement à mes habitudes, je n'ai pas retouché une ligne du scénario, je n'ai pas contrecarré les décisions du réalisateur. Je faisais seulement ce qu'on me disait de faire. Je m'efforçais uniquement de m'intégrer à une vision d'ensemble, celle de Marco Brambilla*". Stallone l'admet : **Demolition Man** a fait de lui un comédien bien meilleur. "*De toute manière, Marco Brambilla n'aurait jamais accepté un instant de médiocrité dans son film. S'il fallait renouveler cinquante fois la même prise pour aboutir à ce qu'il avait en tête, on le suivait. Nous avons retourné encore et encore des scènes afin que la moindre phrase de dialogue corresponde à ses voeux. Jamais je n'avais rencontré un cinéaste aussi fermement attaché à ses idées. Généralement, vous avez plutôt à faire à des types qui vous répondent : "Ouais, là ça devrait aller". Avec Marco Brambilla, il faut impérativement que ça aille !*". Stallone, stimulé par les exigences de son réalisateur, se surpasse à tous les niveaux. Il donne un relief sans pareil à son personnage, John Spartan, "*un mélange de l'Inspecteur Harry, de Rambo et du Terminator*", et, physiquement, place la barre très haut malgré ses quarante-sept ans. "*Sur le plateau, je me suis senti aussi en forme que je l'étais à l'époque de* ***Rambo*** *et* ***Rocky****. J'aime les défis et* ***Demolition Man****, comme* ***Cliffhanger****, m'a demandé d'accomplir des prouesses. A l'aube de la cinquantaine, je devais bondir, sauter, tomber comme un homme de vingt ans*". Sans doublure dans la majorité des scènes, Stallone se donne à 200 %, traverse des rideaux de flammes, des vitres, empoigne violemment ses adversaires, s'écrase au sol, court à perdre haleine, se précipite contre les obstacles tel un bulldozer. John Spartan mérite bien le titre si honorifique de Demolition Man.

Aux commandes de **Demolition Man**, il y a donc un débutant, un jeune type de trente-deux ans, né à Milan. Là où un routier éprouvé de la pyrotechnie cinématographique aurait naturellement trouvé sa place, un nouveau venu se fait les griffes. Mais Marco Brambilla, ce jeunot, n'est pas n'importe qui. Si son casier hollywoodien demeure totalement immaculé, son palmarès dans le domaine du

John Spartan (Sylvester Stallone) dans les bras mécaniques de sa prison cryogénique.



John Spartan entre Lenina Huxley (Sandra Bullock) et Alfredo Garcia (Benjamin Pratt) : un look intimidant pour des flics non violents.



Béret noir, t-shirt déchiré, blessures superficielles : un look Rambo pour un personnage qui lorgne aussi du côté de Dirty Harry et du Terminator.

spot publicitaire en fait un maestro des images fortes, sophistiquées. Ridley Scott ne s'y trompe pas : il possède un réel talent, la capacité de rendre visuellement beau l'emballage télé d'un produit insignifiant. Le réalisateur de **Blade Runner** l'engage donc dans sa boîte de production, *RSA USA*. Dès lors, Marco Brambilla aligne les spots esthétisants pour *Nike*, *Coca Cola*, *IBM*, *Levis* et *General Motors*. Aux lessives, parfum *Chanel*, *Arabica* suprêmement odorant, Marco Brambilla préfère évidemment des images plus ludiques, des images dont il porterait la paternité sans honte aucune, sans ce complexe commercial propre à ceux qui vendent des produits de consommation courante. Joel Silver, ténor de la méga-production, sans cesse à l'affût de nouveaux réalisateurs, est le premier à se rencarder sur ses ambitions cinématographiques. Aussitôt, Marco Brambilla et lui s'attèlent à l'adaptation d'une bande dessinée très populaire aux Etats-Unis, "Ritchie Rich", l'histoire d'un sale gosse, émule de l'Oncle Piscou, se bâtissant au fil des albums une fortune à faire pâlir les Rockefeller. "*Ritchie Rich n'a pas être mené à bien parce que Macaulay Culkin, qui devait tenir le rôle principal, a refusé d'y participer au dernier moment. J'étais prêt à retourner à mes spots publicitaires lorsque Joel Silver a reçu le script de* ***Demolition Man****. A ce stade, il s'agissait d'une version très différente de celle que vous connaissez, une version plus crue, mais son potentiel m'a interpellé. Etant depuis mon enfance un inconditionnel des bandes dessinées de science-fiction, j'ai immédiatement songé que ce projet m'était vraiment adressé. Connaissant via mes spots publicitaires mon goût pour les effets spéciaux et les environnements futuristes, Joel Silver m'a soutenu. Nous avons longuement discuté du projet. Six ou sept mois après réception du scénario, nous sommes rentrés en pré-production. Tout s'est passé très vite*".
A une cadence d'enfer, dans la précipitation même car, entre l'annonce officielle de la mise en scène de **Demolition Man** et sa sortie sur les écrans américains, il s'est à peine écoulé une année. Un record pour un projet de cette envergure.

Si la pré-production, le tournage et la post-production de **Demolition Man** ne s'étalent pas sur plusieurs calendriers, le scénariste, Peter Lenkov, prend son mal en patience des années durant. **Demolition Man** appartient à cette race de scripts à ce point convoités que tous les coups, y compris les plus bas, sont permis pour y accéder. Natif de Chomedy,

John Spartan et Simon Phoenix : une empoignade entre deux vieux ennemis pas vraiment tendres !

■■■



John Spartan en tenue de service : l'uniforme sied bien à Sylvester Stallone.

▪▪▪

Québec, Peter Lenkov joue de malchance dans la genèse du projet. Lorsqu'il termine ses études à Los Angeles, en 1987, Lenkov n'a pas d'autre choix que de rentrer dans le business par la petite porte. Là où d'autres, la majorité, turbinent dans la série B, plus particulièrement chez Roger Corman, lui accepte un poste modeste chez Faye et Aaron Schwab. Profession commune : agent. Traduisez "rapace", "requin" et autre prédateur à l'appétit glouton. Après une mise à l'épreuve non rémunérée, Peter Lenkov "grimpe" les échelons. Pour le salaire princier de 150 dollars par semaine, le jeune homme trie les scripts envoyés à ses boss, dactylographie l'ensemble du courrier, rédige des notes de service, de production, répond au téléphone. Un job de larbin, mais il faut bien débuter. D'autres ont commencé bien plus bas. Mais Peter Lenkov, monsieur "pigeon à plumer", place toute sa confiance en Faye Schwab, pleine de thûnes pour avoir su investir dans l'industrie du vêtement. Productrice associée sur le thriller **Le Lendemain du Crime** de Sidney Lumet à l'époque, celle-ci encourage son employé à se lancer dans l'écriture. Ce qu'il fait, inspiré par une émission télé sur la cryogénie suggérant la congélation de Walt Disney et les activités d'un groupuscule anarchiste du Nord de la Californie. Une phrase de la chanson "Bring of the Night" lui met les mots "demolition man" en tête. Les époux Schwab, malhonnêtes mais pas bêtes, perçoivent illico les tenants et aboutissants du film. Ils rusent afin de faire signer à leur poulain un contrat d'exclusivité. Peter Lenkov, soupçonneux, rejette l'offre, place le manuscrit qu'il a écrit durant ses heures libres chez son agent fraîchement acquis, Joel Milner. Cependant, les Schwab, ces ripoux, ne lâchent pas le morceau. Sachant que **Demolition Man** se négociait dans les bureaux de *Carolco*, ils sèment la zizanie, prétextant que le script est de leur initiative, que Peter Lenkov n'est qu'un simple nègre. Et débute alors un marathon juridique, où interviennent également deux prétendus scénaristes téléguidés par les Schwab ! Découragé par des soucis qui pointent à l'horizon, *Carolco* abandonne la partie. Reste que l'avocat du producteur intéressé, Howard Kazanjian, transmet le scénario à Joel Silver. Du genre efficace, Joel Silver met deux semaines à régler les litiges en cours, à grand renfort de dollars, afin que **Demolition Man** ne traîne pas des années devant les tribunaux. Les Schwab lui soutirent, à lui et à *Warner Bros*, dans les 350.000 dollars. Peter Lenkov, innocente victime, ne touchera que 160.000 dollars en fin de parcours, pour les droits d'adaptation et quelques menus travaux de réécriture. "Plus vous en faîtes dans ce métier, moins vous encaissez" dit la morale de cette histoire. *"J'étais bien naïf. A l'époque, je ne savais pas encore comment fonctionnait Hollywood. Je provenais d'un milieu où la confiance régnait. J'avais confiance dans les gens, je continue à avoir confiance. J'ai simplement commis l'erreur de m'engager vis-à-vis de mauvaises personnes. Heureusement, j'ai ensuite rencontré les personnes adéquates, Joel Silver et les responsables de* Warner Bros. *Au moins, de cette regrettable affaire, j'aurais tiré quelques enseignements"*. Au terme de ce calvaire, Peter Lenkov, qui planche actuellement sur un **Darkman 2**, passe le témoin à Daniel Waters, iconoclaste scénariste de **Hudson Hawk** et **Batman le Défi**, afin d'atténuer (édulcorer ?) la violence du script originel, d'y introduire cette rasade de second degré indispensable à tout gros film d'action yankee depuis que Arnold sévit dans le genre. Sur **Demolition Man**, Daniel Waters greffe son sens de la dérision, une vision décalée de la réalité. Malgré l'incontournable intervention des scénaristes convoqués par Joel Silver, le principe de base de **Demolition Man** ne change pas : un flic rustique évoluant dans un monde aseptisé où il fait figure d'éléphant dans un magasin de porcelaines. "*Dans cet univers, John Spartan est l'unique type équipé de manière à causer des dégâts importants*". Lui et Simon Phoenix, son némésis.





Un sociopathe sur les traces de Bruce Lee : Simon Phoenix apprend spontanément les arts martiaux.



"Orange Mécanique est l'un de mes films favoris. De ce fait, j'ai été amené à créer une société future qui s'éloigne des facettes décadentes, de la texture altérée des villes de **Blade Runner** *et* **Brazil**. *J'ai moi-même tourné des spots publicitaires qui se rapprochent du look du Los Angeles de* **Blade Runner**. *Evidemment, vous trouvez dans* **Demolition Man** *quelques similarités avec le travail effectué par Ridley Scott, particulièrement dans la description des bas-fonds de San Angeles, le résultat de la dégradation, de la décadence du cadre de vie. Il y a également la séquence de la Forteresse au tout début du film. C'est réellement très dur de s'évader totalement de l'influence de* **Blade Runner**. *Cependant, pour l'immense majorité des scènes situées en 2032,* **Demolition Man** *se pare d'un aspect visuel original, différent, plus primitif"*. La mégalopole, la San Angeles de 2032, c'est vraiment la co-star

Le super-flic dans l'exercice de ses fonctions : petit flingue pour gros dégâts !

de **Demolition Man**, la représentation d'une société lisse, blanche, entièrement passée au tampon *Jex* et au *Cif Ammoniacal*. *"J'ai abouti à ce résultat en m'inspirant de l'oeuvre de deux architectes, le Japonais Shinta Kamatsu et l'Espagnol Emilio Andaz. L'urbanisation, telle que la conçoit Andaz, se veut franchement amicale, rassurante. Elle équivaut à la construction d'un immeuble en plein milieu d'un terrain de golf car elle s'intègre parfaitement dans un cadre naturel, l'environnement. En observant attentivement les images de* ***Demolition Man****, vous verrez que les espaces verts occupent une place importante au sein de la cité. Aussi, une loi très rigide n'autorise que les voitures électriques. Dans ce monde, la pollution n'existe plus même si les gens portent des vêtements spéciaux afin de se protéger des rayons ultra-violets dûs à l'amincissement de la couche d'ozone"*. Mario Brambilla, en estimable urbaniste de la caméra, brosse une société future à l'image des bandes dessinées de science-fiction qu'il adule tant. Une société qui dicte à ses habitants un comportement sans faille, un comportement dans la mouvance actuelle de la Morale prônée par le Vatican. Aux antipodes des tuyauteries obstruées de **Brazil** et du micro-climat crasseux de **Blade Runner**, **Demolition Man** lave plus blanc. *"Nous avons tourné les scènes concernant cette nouvelle société à Irvine, une petite ville de Californie, où tout est vert,*



Pas de doute : ce flic-là a l'oeil du tigre !

propret, parfaitement organisé, un peu trop même" complète le producteur Joel Silver. Irvine, une fenêtre sur un futur javellisé, comme nettoyé de fond en comble par une armée de ménagères maniaques. "Le Meilleur des Mondes" d'Aldous Huxley n'est pas loin de la réalité de **Demolition Man**. D'ailleurs, la partenaire de Sylvester Stallone, Sandra Bullock (remplaçant in extremis Lori Petty) porte le doux patronyme de Lenina Huxley. On se saurait être plus clair. Ici, les noms des personnages constituent des appels à la métaphore, au symbole. Spartan pour le héros. Spartan pour spartiate, modèle de guerrier antique, obstiné, d'une bravoure à toute épreuve. Phoenix pour le vilain. Phoenix pour cet oiseau de malheur de la mythologie, toujours prompt à renaître de ses cendres... Bien sûr, qui cite "Le Meilleur des Mondes", cite inévitablement le "1984" de George Orwell, référence obligatoire dans le registre de l'anticipitation. *"Les différentes composantes de "1984" ne sont pas si présentes que ça dans* ***Demolition Man****. Au vu des dix premières minutes, vous pouvez vous exclamer : "Mon Dieu, mais c'est le monde de Big Brother !". Certes un peu, mais en plus bienveillant, en plus sympathique. Le visage de notre Big Brother est nettement plus engageant que celui d'Orwell !"*.

■■■

■■■

"Cela n'a jamais été le cas, mais j'aimerais beaucoup incarner un salaud à l'écran. Malheureusement, ce ne sera jamais le cas, puisque j'aurais toujours mon avocat pour me lancer : "Sly, tu ne peux pas faire ça : tu es le héros !". J'aurais tellement apprécié incarner Simon Phoenix, même si je sais que Wesley Snipes est bien meilleur que moi à ce jeu". Probablement meilleur, et surtout rompant avec les malfaisants que Sly a l'habitude de combattre d'un film à l'autre. *"Le choix de Wesley Snipes pour personnifier Simon Phoenix est plus original qu'il n'y paraît, parce qu'il lui donne une dimension différente des adversaires que Stallone a affrontés jusqu'alors, des types généralement très costauds, mais intellectuellement faibles. Par contre, Wesley Snipes peut se permettre d'incarner un méchant psychologiquement puissant, tout en préservant la menace physique"* note Marco Brambilla. *"J'apprécie particulièrement en Simon Phoenix les origines de sa violence, la façon dont la science le métamorphose, en manipulant son cerveau, en homme plus dangereux qu'il ne l'était. C'est l'antithèse même des citoyens modèles générés en 2032 par les ordinateurs et les lois"*. Reste cependant que le véritable méchant de ce choc des titans est Raymond Cocteau, gouverneur de son état, démiurge inquiétant, adepte d'un style de vie à la japonaise et éternellement accompagné d'un eunuque, Associate Bob. Inspiré des vilains snobs des **James Bond**, du Dr. No tout particulièrement, Cocteau est celui qui tire les ficelles, le potentat qui aspire à une société nouvelle. Alors, lassé de se démener pour la noble cause le père Stallone, envieux du charisme du méchant du service ? Wesley Snipes ne lui donne pas tort, fatigué lui aussi de porter très haut l'oriflamme de la justice après avoir été les flics de **Passager 57** et **Soleil Levant**. *"Ces rôles de gentils ne m'ont pas réellement transporté de joie. Par principe, le bon prête le flanc aux plaisanteries du vilain. C'est le dernier à découvrir la vérité. Tout le monde est en avance par rapport à lui. Vous comprenez donc pourquoi j'ai sauté sur **Demolition Man**. Quel bonheur de rentrer dans un personnage qui envoie des plaisanteries sans attendre les interventions du héros, qui bastonne quelqu'un pour lui rendre la monnaie de sa pièce !"*. Heureux Wesley Snipes. On ne l'avait pas connu aussi pimpant depuis son rôle de parrain black new-wave de **New Jack City**. Des lentilles bleues sur les yeux, les cheveux crépus teintés en blanc, une salopette à la Coluche sur le dos, puis une carapace de vieux pneus à la **Mad Max 2**... Il a de la gueule ce Simon Phœnix, au look *"nouveau-psychopathe haute couture"* dixit son interprète. *"Mon personnage est du genre outrageux. Il donne allègrement dans tous les extrêmes : extrêmes en matière de violence, d'énergie, d'humour. La technologie l'a programmé de façon à le transformer en un fleuron d'une criminalité avant-gardiste, à décupler son intelligence. Simon Phoenix sort de sa prison en sachant utiliser tous les appareils, le moindre ordinateur. Désormais, il est également plus fort physiquement, un adversaire nettement plus redoutable. Toutefois, son tempérament prend le dessus ; son instinct le pousse systématiquement à chercher par tous les moyens les ennuis, les coups, la bagarre"*. Et ce n'est pas une denrée rare dans **Demolition Man**, d'autant plus que Simon Phœnix, drivé par une intelligence artificielle, apprend durant son sommeil cryogénique les arts martiaux, vecteur des scènes d'action voulues différentes par Marco Brambilla. *"Nous ne pouvions pas nous amuser à reprendre, par exemple, les poursuites automobiles de **L'Arme Fatale**. Je tenais à ce que la poursuite de **Demolition Man** mette à profit la technologie futuriste, le contexte"*, à travers des décors systématiquement détruits. Un musée tout de verre, des entrepôts, la prison cryogénique, la résidence



Le Demolition Man à l'oeuvre : deux mains, deux flingues, et un oeil d'acier qui vaut bien une autre pétoire...

Ultime confrontation entre Spartan et Phoenix : des barres parallèles au-dessus de la fournaise...

très **Blade Runner** du fielleux Gouverneur Cocteur, une parcelle du refuge souterrain des laissés pour compte de la société...

La destruction à grande échelle, c'est aussi le lot quotidien de Joel Silver, producteur devenu maître dans l'art de passer ses décors au laminoir. **Piège de Cristal, 58 Minutes pour Vivre**, la série **L'Arme Fatale, Predator, Commando, Le Dernier Samaritain**... Aucun producteur n'a jamais employé un tel staff d'artificiers et cascadeurs. **Demolition Man**, par définition, ne déroge pas à cette tradition, le sieur Silver allant même jusqu'à réquisitionner un vieux bâtiment des faubourgs de Los Angeles, promis aux pelleteuses, pour le larder de bâtons de dynamite. S'offrant pour la première fois les services de Sylvester Stallone, satisfait d'avoir arraché le projet des mains de Steven Seagal, Joel Silver, à l'image de sa vedette, aborde un genre qu'il n'a traité qu'une fois à l'occasion de **Predator**. *"Je voulais me changer les idées, contracter un certain plaisir à visiter le monde de la science-fiction"*. C'est en grande partie Marco Brambilla qui l'aura convaincu de se lancer dans l'aventure coûteuse de **Demolition Man**, cinquante millions de dollars plus quelques briques en dépassements prévisibles. Même si Joel Silver est coutumier des enveloppes inflationnistes, il prenait le risque, avec ce novice de Brambilla, de se heurter à une forte tête. Après les mésaventures de David Fincher sur le plateau de **Alien 3**, Hollywood répugne à faire confiance à des types autour de la trentaine. Par contre, Marco Brambilla, lui, emporte l'adhésion de tous dès les premiers jours de tournage. *"J'ai été impressionné par son intelligence, sa force de créativité, son bon goût esthétique"* complimente Richard Donner (**L'Arme Fatale & cie**), en visite sur le plateau. Tandis que les rumeurs circulent concernant la participation de Barry Sonnenfeld (**La Famille Addams**) à la mise en scène, et même la présence autoritaire de Joel Silver derrière la caméra, Marco Brambilla, avec le recul nécessaire, témoigne d'une entente très pacifique entre lui et son redouté producteur. *"Bien sûr, on m'a raconté des histoires à propos du comportement de Joel Silver à l'encontre de ses réalisateurs. On m'a longuement parlé de sa réputation d'ogre. Mais je dois avouer que notre collaboration s'est idéalement déroulée. Jamais il n'a tenté de s'immiscer dans la réalisation à proprement parler. Au contraire, son rôle de producteur a été un apport considérable, un support indispensable. Un projet de cette dimension, avec toute la logistique que cela nécessite, ne peut se mener à bon port sans un professionnel aguerri comme Joel Silver"*. Tout n'est donc pas si noir, si conflictuel à Hollywood. Plus que satisfait, Marco Brambilla avouerait presque sortir d'un conte de fée dont le Merlin serait Joel Silver. *"Maintenant, je souhaite m'orienter vers un film plus psychologique, qui accorde davantage d'importance aux personnages"*. Ce sera **Samsonite Warhead** produit par Ridley Scott, l'histoire d'une bombe atomique cachée dans un attaché-case. Eh oui, ça va encore péter Colonel Trautman !



Une arme futuriste vraiment très destructrice, à l'image de son usager.

Marc TOULLEC

THE MASK

interview CHUCK RUSSEL



Il se fait rare Chuck Russel, vraiment trop rare ce solide artisan formé à l'école Roger Corman chez qui il réalise les séquences d'action de La Course à la Mort de l'An 2000. Dans le genre, il donne au croquemitaine brûlé d'Elm Street la plus forte de ses sanglantes aventures, Freddy 3, les Griffes du Cauchemar, un film d'horreur doué d'imagination et d'humour. Puis arrive cette gélatine extra-terrestre, Le Blob, encore un mélange adroit d'effets spéciaux, d'humour et d'horreur. Dans ce domaine, Chuck Russel est l'un des rares à posséder la recette idéale, la solution à une équation problématique, le point d'équilibre qui permet à un titre de passer le cap de l'honnête moyenne. The Mask n'en demande pas moins...

Depuis *Le Blob* en 1989, on n'entendait plus parler de vous et, soudain, vous réapparaissez avec *The Mask*. Pourquoi donc ce silence radio ?

J'ai l'impression que **Le Blob**, c'était hier. Vous savez, à Los Angeles, l'écoulement du temps ressemble à un été infini, un long dimanche ensoleillé qui ne vous laisse pas le temps de vieillir. Depuis **Le Blob**, je me suis efforcé de débusquer un projet qui me passionne à fond. Trois années durant, j'ai essayé de porter à l'écran un roman de William Gibson, le père de la science-fiction cyber-punk, "New Romancers". Il s'agit d'un roman fabuleux mais extrêmement onéreux à mettre en images. Mes partenaires et moi avons été à deux doigts de trouver le financement nécessaire auprès de *Warner Bros*, puis de *Universal*. Mais, à chaque fois, lors de discussions avec les responsables de ces studios, nous avons connu d'importants différends du point de vue créatif. Ne parvenant pas à nous mettre d'accord et plutôt que d'être virés du tournage, nous avons préféré laisser tomber. Cependant, **New Romancers** n'est pas totalement tombé aux oubliettes ; il est possible que le film soit tourné l'année prochaine. Donc, il y a six mois, étant disponible, je me suis attelé à la recherche d'un autre projet. La bande dessinée "The Mask" publiée chez *Dark Horses Comics*, dont je suis fan, m'a intéressé. J'ai pris contact avec les gens de cette maison d'édition qui m'ont renvoyé sur *New Line*, le propriétaire des droits cinématographiques. J'ai postulé auprès de Robert Shaye, le patron, pour lequel j'avais tourné **Freddy 3, les Griffes du Cauchemar**.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans *The Mask* ? Ne pensez-vous pas que le cinéma américain compte suffisamment de super-héros, de justiciers invincibles dans ses rangs ?

L'origine du super-héros m'a immédiatement emballé. **The Mask** ne correspond pas du tout à l'image traditionnelle des super-héros tels Superman, Batman, Flash et les autres. Stanley Ipkiss n'est d'ailleurs pas un type doué de pouvoirs extraordinaires, ni un adepte des arts martiaux, ni un individu particulièrement performant dans une spécialité quelconque. Stanley Ipkiss est, comme vous et moi, un bonhomme ordinaire qui découvre un beau jour un masque antique, le porte à son visage. A partir de ce moment précis, il change radicalement de tempérament, de personnalité. Il devient l'homme qu'il a toujours rêvé d'être. Cependant, il ne se métamorphose nullement en sauveur du monde, de la veuve et de l'orphelin. Il utilise ses dons pour mieux s'intégrer à la société, pour parvenir au bonheur qu'il souhaite tant. Voilà donc ce qui m'a fasciné dans ce personnage, le premier super-héros réellement populaire car chacun peut s'identifier à lui. Ce qui n'est pas le cas de personnages comme Batman. Le masque que porte Stanley Ipkiss possède des pouvoirs incroyables qui agissent sur son inconscient. Littéralement délivré de toutes ces inhibitions, il concrétise tout ce qui lui passe par la tête : "embrasse donc cette fille ultra-pulpeuse", "laisse tomber ce boulot nul"... Ce concept unique m'a conquis. De plus, même si je ne cherche pas à glisser des messages partout, je suis heureux que **The Mask** signifie quelque chose. En fait, il dit : "Arrêtez de vous torturer les neurones, de vous poser des questions. Agissez !". Le film illustre le dicton "Qui le veut le peut". Nous vivons dans une société qui nous coince un peu plus chaque jour, qui nous emprisonne dans un certain moule. Progressivement, la famille, le travail, les responsabilités rongent notre imaginaire. Stanley Ipkiss, le héros du film, par l'intermédiaire du masque, se révolte contre ce système, même s'il s'engage trop dans ses petites vengeances contre les gens qui lui ont fait du tort lorsqu'il était simplement humain. **The Mask** signifie que nous sommes tous des héros en puissance.

Qui incarne The Mask ? Ce brave type, timide avec les femmes, demande un interprète capable de passer d'un visage neutre à des expressions faciales nettement moins posées...

Jim Currey est le comédien caméléon par excellence, une sorte de Woody Allen qui parvient à faire passer toute une gamme d'émotions allant du rire aux larmes. Du grand art ! Pour interpréter Stanley Ipkiss, il me fallait impérativement quelqu'un qui sache utiliser son corps, pour incarner un personnage de bande dessinée lui-même capable



Pourquoi, et comment, un masque viking métamorphose un archéologue timoré en héros à facettes variables ?

The Mask : toute la classe d'un Joker aux couleurs de Dick Tracy, pour un sacré tombeur de ces dames...

de se transformer en personnage de dessin animé. En utilisant les vieux trucs de Jerry Lewis dans **Dr. Jerry & Mister Love**, le tout dans l'optique du Woody Allen des années 70, il fonctionne du tonnerre. De plus, Jim Currey improvise perpétuellement. C'est en quelque sorte l'héritage du "one-man show" qu'il a longtemps présenté sur scène. Dès qu'une scène de **The Mask** clochait, il la réparait par l'improvisation, des trouvailles instantanées. Lorsque tout était au point, il réussissait à nous fournir dix interprétations différentes de la séquence en question. Grâce à lui, au montage, je pourrais tirer au moins dix versions différentes de **The Mask** !

La bande dessinée underground dont s'inspire *The Mask* n'est pas vraiment de celles qu'il est aisé de porter à l'écran. Vous avez fait quelques sacrifices pour l'adapter ?

Moitié-moitié. Pour ce qui est de l'histoire et des personnages, nous nous sommes montrés très fidèles à la bande dessinée. Par contre, pour tout ce qui concerne l'emballage, l'action, les effets spéciaux, nous avons dû atténuer la violence. **The Mask**, le film, est nettement moins sanglant, moins horrifique que son modèle. Cependant, je ne tenais pas à tourner un film d'horreur pour adolescents de plus. Mes ambitions s'orientaient vers une espèce de comédie musicale ponctuée d'éléments dérangeants, effrayants, quelque chose dans la tradition des **Freddy**. **The Mask** implique donc une facette sombre, un suspense, mais également des plaisanteries, de bonnes vieilles blagues un peu amères, une musique décapante. C'est là la magie du cinéma, le passage d'un état de tristesse au fou rire, en l'espace de quelques secondes. J'aime manier ces émotions.

Qu'en est-il au niveau du look de *The Mask* ? La bande dessinée prend pour cadre un monde biscornu : un véritable cauchemar pour directeur artistique...

Ce n'est ni un monde de dessin animé style **Qui Veut la Peau de Roger Rabbit**, ni un ersatz du Gotham de **Batman**, mais un mélange des deux. Il s'agit d'un univers abracadabrant perdu entre des décors de bande dessinée façon **Cool World** et un environnement urbain putride, en pleine déliquescence comme celui de **Blade Runner**. La création du monde de **The Mask** m'a vraiment fasciné. J'ai été littéralement hypnotisé par la création des décors en dessins, puis en miniatures d'argile, puis par ordinateur pour obtenir une vision précise des plateaux en trois dimensions que nous devrions construire pour accueillir les comédiens. Sans prétention et fausse modestie, je pense que l'univers de **The Mask** est totalement inédit à l'écran. Nous sommes parvenus à recréer, plus vrais que nature, des décors de dessin animé. De même, lorsque les yeux sautent des orbites de Stanley Ipkiss tels ceux du loup de Tex Avery, nous n'avons pas recouru à des maquillages ou à des images animées superposées, mais à des images de synthèse. Il y a à peine un an, nous n'aurions pas pu obtenir des effets spéciaux pareils. Mais *Industrial Light and Magic*, en développant des techniques révolutionnaires pour **Jurassic Park**, nous a permis de montrer enfin les métamorphoses de Stanley Ipkiss en tous les personnages de dessin animé qu'il vénère. Grâce à l'ordinateur, nous sommes parfaitement parvenus à marier le classicisme des traits d'un Tex Avery à la bouffonnerie surréaliste de Tim Burton dans **Beetlejuice** !



Un méchant caricatural, proie idéale pour que The Mask s'affirme...

Propos recueillis et traduits
par **Emmanuel ITIER**



Jack Skellington et Sally, deux tourtereaux qui découvrent que seul l'amour compte dans ce monde.

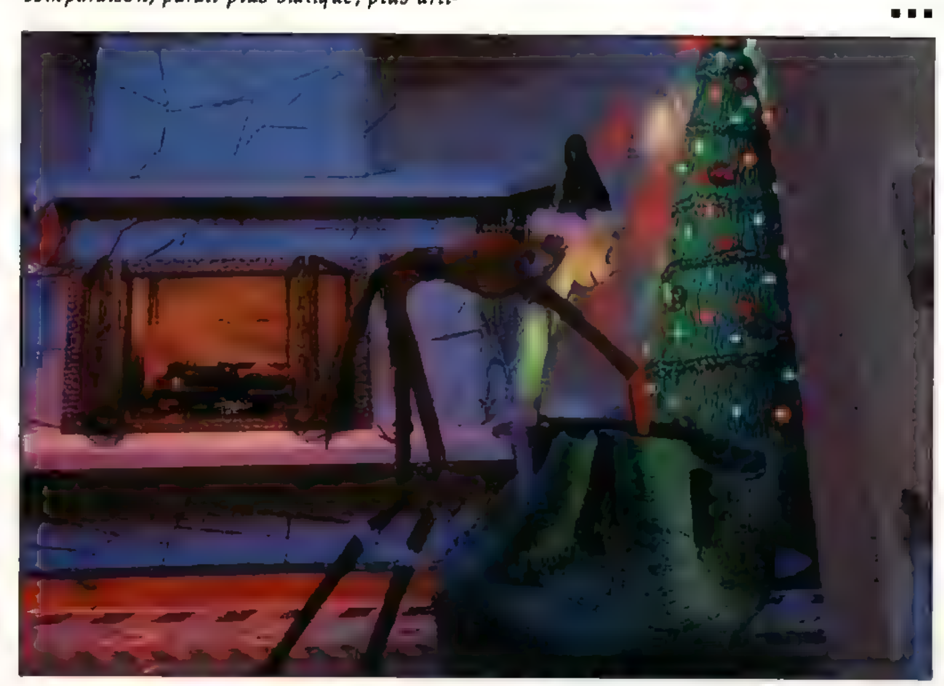
The Nightmare Before Christmas

Walt Disney présente... une production Tim Burton, le visionniare de *Beetlejuice*, le conteur sensible de *Edward aux Mains d'Argent*. C'est *The Nightmare Before Christmas*, rencontre d'abord conflictuelle entre Noël et Halloween, entre les ténèbres ricanantes et la neige immaculée... Une rencontre qui tourne à l'union fatale lors de la nuit de Noël où les maléfices s'accrochent aux sapins...

Avant même **Batman**, avant même **Pee-Wee's Big Adventure**, Tim Burton rêvait de **The Nightmare Before Christmas**, une belle histoire de Noël inspirée d'un poème de trois pages. Il ne pouvait qu'en rêver à vrai dire car son employeur, *Disney*, regardait d'un œil dubitatif ce talent nonsensique, perché sur la comète, toujours à tracer des projets à faire frémir les producteurs maison. C'était du temps où Tim Burton crayonnait sec pour **Taram et le Chaudron Magique**, **Rox et Rouky**. Il n'était qu'un illustrateur parmi tant d'autres. *Disney* l'appréhendait encore avec sérénité. Mais la réalisation de **Vincent**, un court métrage en hommage à Vincent Price, et de **Frankenweenie**, une variation moderne en noir & blanc sur les personnages créés par Mary Shelley, allaient plonger les cadres du studio dans une profonde perplexité aboutissant au remerciement pur et simple de Tim Burton. *"A l'époque, je n'ai pas pu mener à bien **The Nightmare Before Christmas**. Je l'avais alors conçu à la façon d'un court métrage d'une vingtaine de minutes. Venant de tourner **Vincent**, je cherchais un sujet qui puisse être commenté par Vincent Price. Et je suis tombé sur ce poème de Clement C. Moore. Je l'imaginais bien, adapté sous forme d'un court métrage destiné à une émission télé pour enfants, sur une chaîne spécialisée"*. Malgré le rejet du projet par les très conservateurs dirigeants du *Disney* du début des années 80, Tim Burton se met au travail, story-boardant plusieurs séquences tandis que son complice Rick Heinrichs sculptait une marionnette de Jack Skellington, le héros de la fable. Mais **The Nightmare Before Christmas** allait, des années durant, rester à ce stade tandis que Tim Burton faisait ses premiers pas à l'extérieur des studios *Disney*. *"C'était alors un endroit étrange. Tout le monde souriait, se montrait très gentil. Il régnait une atmosphère sereine, paisible, vraiment très agréable, mais les gens semblaient néanmoins bizarres, perturbés. J'avais l'impression qu'ils vivaient à l'intérieur du **Prisonnier**, dans une prison dorée dont ils ne pouvaient pas s'évader. Ils manifestaient tous le désir d'essayer des choses originales, mais ne concrétisaient jamais quoi que ce soit. J'avais à l'époque cinq ou six projets que je n'ai pu mener à bien"*. Projets parmi lesquels **The Nightmare Before Christmas** produit, ironiquement, par le nouvel état-major de *Disney* douze ans plus tard. Une manière de revanche pour Tim Burton. Le retour au bercail de l'enfant prodigue. *"Aujourd'hui, je pense que c'est une bonne chose que **The Nightmare Before Christmas** n'ait pas été tourné voici douze ans. A l'époque, je ne connaissais pas encore Danny Elfman dont l'apport musical au film est considérable. Henry Selick n'avait pas encore réalisé ses courts métrages en trois dimensions, une expérience déterminante pour le projet. Si tout fonctionne si bien, c'est parce que nous avons dû attendre"* explique Tim Burton.

*"C'est mon amour des vacances, de Noël et d'Halloween particulièrement, qui m'a inspiré dans l'écriture de **The Nightmare Before Christmas**. Je trouvais formidable de réunir ces deux fêtes dans la même histoire. Comme beaucoup de gosses, j'ai grandi en regardant des téléfilms comme **How the Grinch Stole Christmas**, et des spectacles d'animation en trois dimensions comme **Rudolph the Red-Nosed Reindeer**"*. Pourquoi donc **The Grinch** (narré par Boris Karloff) et **Rudolph** frappent-ils tant l'imaginaire de Tim Burton ? Parce qu'ils utilisent la technique de l'animation image par image de marionnettes, une technique inventée dans les années 20 par Willis O'Brien, le père de King Kong. *"L'animation image par image possède des attraits embués de nostalgie, des relents d'une mode passée que j'apprécie énormément. Elle a un charme, une force visuelle que vous ne trouvez jamais dans l'animation plate, le dessin, qui, en comparaison, paraît plus statique, plus artificiel. Bien sûr, en tant que moyen d'expression artistique, la stop-motion implique un élément de risque, l'aspect saccadé des mouvements, mais cela ajoute encore à son charme. En animant vos modèles réduits, vous ne savez pas toujours exactement vers quel résultat final vous vous acheminez. Et c'est très excitant. Réaliser un film ainsi équivaut à prendre un plateau grandeur nature pour le réduire à la taille d'une maison de poupée"*. Tim Burton ne manque jamais une occasion de souligner à quel point l'influence de **Jason et les Argonautes**, de **King Kong** fut déterminante pour lui, depuis sa plus tendre enfance. A cette animation traditionnelle, de Ray Harryhausen et Willis O'Brien, il tire aujourd'hui sa révérence avec **The Nightmare Before Christmas**. Comme lui, Henry Selick se pâme d'aise devant **Monsieur Joe**, **Le Septième Voyage de Sinbad**, deux autres fleurons de l'animation image par image. C'est à l'occasion du tournage de **Rox et Rouky** que Henry Selick et Tim Burton se rencontrent pour la première fois. Ils ont des conceptions différentes de la stop-motion, mais un intérêt commun pour les peintures de Chagall et le non-conformisme qui ferait bouger les choses chez *Disney* les réunit. Les deux hommes deviennent amis

...



Travesti en Père Noël, Jack place de singuliers cadeaux au pied des sapins...



Lock, Shock et Barrel, trois croquemitaines prêts à kidnapper le Père Noël afin que Jack Skellington prenne sa place.

■■■

et cette amitié sera déterminante dans la réalisation de **The Nightmare Before Christmas** dont Tim Burton ne peut s'acquitter. Il s'agit d'une entreprise de très longue haleine et la mise en route de **Ed Wood**, toujours pour *Disney*, ne le lui autorise pas. Si Henry Selick s'oriente vers une animation avant-gardiste, assemblant tel un puzzle différentes manières d'appréhender la fiction, il n'en garde pas moins un contact sporadique avec le futur réalisateur de **Beetlejuice**. *"Toutefois, Tim me suivait à travers les courts métrages, les jingles que je réalisais pour* MTV, *la chaîne musicale. Après avoir visionné* **Slow Bob in the Lower Dimensions**, *le film qui a tout déclenché, il m'a fait savoir, par l'intermédiaire d'un ami commun, qu'il serait intéressé par ma collaboration à* **The Nightmare Before Christmas**". Et vogue le navire...

Bien que les courts métrages de Henri Selick soient davantage dirigés vers le film expérimental européen que vers le musical à la *Disney*, Tim Burton flaire le talent capable de respecter sa vision de l'histoire tout en l'enrichissant d'une sensibilité autre, nourrie des films d'animation de Lotte Reiniger, un cinéaste allemand en activité dans les années 20, et des monstres de Ray Harryhausen. Henri Selick accepte sans se faire prier cette proposition unique de mettre en scène un long métrage entièrement réalisé en stop-motion, une forme d'expression qu'il s'ingénie à enrichir depuis son départ des studios *Disney*. *"L'animation image par image possède une poésie, une perception de la réalité qu'on ne retrouve pas ailleurs. Nous utilisons des matériaux solides, des vêtements réels, de vraies marionnettes baignées dans une lumière réelle. Tout cela revient à ouvrir un livre illustré de belles gravures que vous pouvez toucher, dans lesquelles vous vous plongez. La véritable bonne stop-motion combinée aux éléments adéquats (les éclairages, les déplacements de la caméra, la véracité des personnages...) égale la puissance des prises de vues classiques avec des comédiens, et surclasse le simple cartoon, qu'il soit artisanal ou généré par ordinateur. Je crois profondément en la stop-motion. Dommage que les producteurs ne lui aient pas donné sa chance par le passé. Généralement, nous avions dans le genre des budgets miséreux, parce que les scripts étaient rarement bons. Ou, à l'opposé, la stop-motion fournissait de jolis instants de cinéma dans d'imposantes super-productions. J'espère qu'avec* **The Nightmare Before Christmas**, *nous avons trouvé un point d'équilibre, un processus qui permet à la stop-motion de maintenir de hauts standards qualitatifs et de mettre en images des histoires valables. La stop-motion ne pourra jamais être remplacée par les ordinateurs comme ceux-ci ne pourront jamais se substituer aux personnages animés de Walt Disney. C'est le flux vital que l'opérateur injecte dans sa marionnette, dans son dessin, qui crée la magie"*. Vibrant, le plaidoyer de Henry Selick en direction de l'invention de Willis O'Brien. En filigrane : le renoncement aux miracles techniques des computers de *Industrial Light and Magic* et de **Jurassic Park**, générateurs d'images dénuées de poésie, de lyrisme.

Mais **The Nightmare Before Christmas** n'est pas pour autant une œuvre passéiste, cherchant vaille que vaille à restituer le plus fidèlement possible la stop-motion de grand-papa. *"Dans la stop-motion, le plus difficile tient à déplacer la caméra comme si on filmait des protagonistes de chair et d'os. Les déplacements d'une caméra contribuent largement à la narration d'une histoire. Cependant, dans l'animation classique, c'est chose rare pour cause de problèmes techniques insurmontables. Grâce à six caméras contrôlées et programmées par ordinateur, nous avons obtenu une grande automonie de mouvements"*. Oubliés, les plans désespérements fixes de la stop-motion d'antan. Dans **The Nightmare Before Christmas**, tout bouge au sein de l'image, du cadre, du décor, à tel point que Henry Selick et Tim Burton parviennent à faire oublier que nous suivons les aventures de figurines de bois, articulées autour d'armatures de métal. A force de virtuosité, d'adresse, Jack Skellington et ses contemporains deviennent aussi tangibles, aussi crédibles, plastiquement, émotionnellement, que des êtres humains. A peine engagé, Henry Selick s'attèle à cette tâche titanesque par des essais d'animation effectués sur des marionnettes grossières. *"Nous avons effectué ces tests dans les studios de Phil Tippett. Il ne s'agissait là que d'un brouillon du film. Si Tim Burton voyait bien le résultat, les gens de chez* Disney *éprouvaient des difficultés à visualiser le stade final des opérations. Nous nous sommes donc lancés dans une seconde série d'essais, plus précis ceux-là. Je suis certain que nos interlocuteurs étaient nerveux car leur façon de voir, de faire, ne correspondait pas du tout à celle de Tim Burton. S'ils ont donné le feu vert à* **The Nightmare Before Christmas**, *c'est uniquement parce que Tim avait déjà obtenu des succès importants avec des films sortant de l'ordinaire"*. Les ténors de *Disney*, instinctivement, ont suivi Tim Burton et son réalisateur Henry Selick dans l'aventure. Ils s'en frottent aujourd'hui les mains car **The Nightmare Before Christmas** obtient un succès important. *"Il y aura certainement beaucoup de gens pour confondre* **The Nightmare Before Christmas** *avec un dessin animé classique portant l'étiquette* Disney. *Toutefois, notre film se titre très exactement* **Tim Burton's The Nightmare Before Christmas**. *Cela fait toute la différence car nous n'avons rien en commun avec un cartoon comme* **Aladdin**".

The Nightmare Before Christmas raconte une histoire que Walt Disney, soucieux d'épuiser le patrimoine mondial de contes populaires, n'aurait jamais imaginée sans une impulsion extérieure. Des Noël, oui, il y en a à revendre au pays de Mickey et Picsou, mais des Halloween point du tout, car cette célébration rime avec terreur, peur et films d'horreur. "*Mais, pour moi, Halloween a toujours été la nuit la plus drôle de l'année. A ce moment-là, tous les rôles sont inversés, vous pouvez vous métamorphoser en quelqu'un d'autre. Seule la fantaisie a droit de cité. Frissons et humour vont de concert. Vous avez le droit d'effrayer les autres, de mettre à profit leurs faiblesses, mais toujours avec drôlerie. Dans **The Nightmare Before Christmas**, j'ai introduit cet esprit, celui d'Halloween*" explique Tim Burton. Justement, l'histoire de **The Nightmare Before Christmas** prend pour décor Halloween-Town, une ville située dans une contrée imaginaire. C'est là que se préparent dans la frénésie les trucs, les farces et attrapes à faire peur. Sous le commandement de Jack Skellington, une armée d'ouvriers œuvre dans ce sens, inventant chaque année de nouveaux gadgets. Mais Jack, aussi zélé fut-il, se lasse progressivement de cette tâche devenue bien routinière au fil des ans. Pour ranimer le feu sacré, il lui faut quelque chose de révolutionnaire. L'idée de génie, il l'a en lorgnant ostensiblement sur la copie de son voisin de palier, Noël. Et pourquoi ne pas transformer Noël en second Halloween ? Il suffirait d'une petite escapade à Christmas-Town, de l'enlèvement du père Noël et d'une reprise en main de son business pour créer cet événement. Malgré les doléances de Sally, l'épouvantail qui l'aime, Jack passe à l'offensive. Il kidnappe le gros barbu pour prendre sa place. Dès lors, Noël prend une tournure dramatique pour les petits enfants. Les enchantements d'usage virent au cauchemar, une horde de maléfices incontrôlés s'abat sur le monde dans l'attente de jolis cadeaux. Et ce sont des sorcières, des ghoules, des gargouilles, des serpents mangeurs de sapins, des squelettes sautillants qui apparaissent. L'opération "détournement de Noël" est un si grand succès que les hommes dépêchent la troupe à HalloweenTown pour endiguer la débâcle. Là, Jack, pris à son propre piège, pressé par Sally, admet qu'il a commis une gargantuesque erreur. Heureusement, le Père Noël n'est pas du genre rancunier. In extremis, il sauve du désastre celui qui lui a usurpé son identité...

"*Si le film prend pour cadre le pays d'Halloween dont tous les habitants sont des monstres et des créatures incroyables, personne n'est particulièrement vicieux ou sanguinaire. Il n'y a pas d'hémoglobine dans **The Nightmare Before Christmas**, même si vous y retrouvez tous les archétypes de la série B. Les enfants adoreront le film même si leurs parents diront toujours que c'est vraiment trop effrayant pour eux. Mais, justement, ça ne l'est pas : **The Nightmare Before Christmas** correspond réellement à ce que les gosses aiment*". Henry Selick affiche une grande sérénité. Il n'y a pas de quoi traumatiser les très bienveillantes familles américaines. Reste que les responsables du studio tiquaient quelque peu à mettre "Walt Disney présente" en haut de l'affiche et au début du générique car, il est vrai, les émules de la petite souris n'avaient jamais rien vu de tel empiéter sur leur territoire. Ils sont aujourd'hui heureux d'accueillir Jack Skellington dans leur famille, et de voir Tim Burton la réintégrer. "*Ce fut très agréable de retravailler sur ce projet passionnant. Après une dizaine d'années de séparation, je ressens ce retour comme un rêve surréaliste*". Aussi surréaliste que les images, les tableaux vivants, diantrement beaux et colorés, de ce "cauchemar avant Noël".

Marc TOULLEC



*Un terrifiant cadeau de Noël/ Halloween : un serpent à la **Beetlejuice** gobant un sapin.*



Lock, Shock, Barrel, et leur otage, le Père Noël en personne !



Quand Jack rencontre Sally, la poupée décousue...

DINOSA

Après Carnosaur, une autre production Roger Corman marchant sur les traces de Jurassic Park. Mais à la horde de mastodontes du film de Steven Spielberg, Fred Olen Ray et Jim Wynorski préfèrent une escouade de donzelles bien en chair qui luttent contre un tyrannosaure en tombant le bikini. Chaud devant !

*L'escouade des bimbos au grand complet devant le tyrannosaure au garde-à-vous réchappé de **Carnosaur**...*



*Un reptile de **Carnosaur** intègre le casting de **Dinosaur Island**. Preuve que Roger Corman est toujours le roi du recyclage !*

Contrairement au **Dracula** de Coppola l'an passé, **Jurassic Park**, le nouveau film-monstre de Steven Spielberg, n'aura pas donné naissance à une flopée de petites séries B sorties de nulle part, tentant vainement d'exploiter le filon. Les dinosaures seraient-ils hors de prix pour une compagnie indépendante ? Malheureusement oui. Pourtant, rien ne semble pouvoir arrêter certains réalisateurs qui n'ont pas froid aux yeux : Charles Band, Roger Corman et même notre N.G. Mount national se sont ainsi déjà lancé sur les traces des dinosaures. Car si la préhistoire coûte cher, elle peut aussi rapporter gros. Il paraissait donc presque normal que Fred Olen Ray s'en mêle ; un Fred Olen Ray associé pour l'occasion à son pote Jim Wynorski, autre référence de la série B californienne (**Not of this Earth, La Créature du Lagon : le Retour**). Tout un programme, orchestré par deux pointures de taille. *"Même si nous ne sommes habituellement pas très chauds pour réaliser un film à deux, Jim et moi avons toujours désiré travailler ensemble"* explique le réalisateur de **Hollywood Chainsaw Hookers**. *"Nous sommes de très bons amis de longue date et **Dinosaur Island** est né d'une idée commune. Comme nous avions la même vision du film, nous avons décidé de le mettre en scène ensemble et tout s'est parfaitement déroulé"*. Une association qui fonctionne, mais qui a bien failli ne jamais voir le jour, suite au désistement du producteur initial, *21st Century*, qui après une année piteuse se retrouve sans le sou et dans l'incapacité de réunir les sommes nécessaires pour fournir un budget décent au film. *"Ils n'auraient même pas pu avancer 10 dollars. Mais je pense que* 21st Century *désirait vraiment produire **Dinosaur Island**. Ils avaient mis en place la campagne publicitaire et ont présenté le projet dans de nombreux marchés du film. Mais ils n'ont jamais eu les moyens de le concrétiser. Ils étaient réellement fauchés. Lorsqu'ils sont venus nous voir pour nous annoncer la nouvelle, nous étions furieux"*. Désemparé, découragé, Fred Olen Ray voit alors, dans cet échec avec la *21st Century*, s'envoler l'opportunité de réaliser l'un de ses rêves les plus chers. Mais le gaillard n'est pas du style à baisser les bras, et c'est pour cette raison qu'il s'en va quérir quelques dollars chez Roger Corman, sur les conseils de Jim Wynorski, l'un de ses plus fidèles protégés. *Concorde*, qui compte déjà le récent **Carnosaur** à son palmarès préhistorique, saute illico sur l'occasion. *"Lorsque je suis allé trouver Roger Corman, sa réponse a été immédiate et positive. Il avait encore en sa possession le dinosaure de **Carnosaur**, rangé dans un coin de ses ateliers. Il m'a dit que si nous étions prêts à nous en servir, ce qui réduirait considérablement les frais, il co-produirait notre film.*

AUR ISLAND

me propose une somme d'argent bien plus importante, de façon à vraiment pouvoir faire le film que je désire, sans avoir à me restreindre au niveau des effets spéciaux" lance Fred Olen Ray, pourtant habitué à travailler avec des queues de cerises.

Si l'on suit à la lettre les paroles de son co-réalisateur, **Dinosaur Island** serait donc plutôt pauvre en matière d'effets spéciaux. Ce n'est pas vraiment le cas, même si les techniques utilisées s'avèrent plutôt rudimentaires. Limités par le budget, Fred Olen Ray et Jim Wynorski tirent un trait sur l'onéreuse image de synthèse et se replient sur l'animation image par image, la marionnette contrôlée par câbles, l'acteur dans un costume, sans oublier le dinosaure vedette de **Carnosaur**, une création John Buechler. Toute une gamme d'effets spéciaux qui, s'ils sont aujourd'hui passés de mode, n'en restent pas moins bigrement efficaces. "*Chaque effet correspond à un style de plans : si le dinosaure doit marcher en plan large, on utilise un acteur dans un costume ; pour les gros plans, la marionnette animée à la main est le plus approprié, etc... On s'est également servi de décors miniatures, de fausses perspectives. On a utilisé toutes les techniques inimaginables, même celles datant de 1925*". Véritables stars, les dinosaures partagent pourtant la vedette avec une incroyable armada de canons, des Scream Queens chevronnées, habituées des productions Olen Ray/ Wynorski. Elles se nomment Tony Napples, Antonia Dorian, Becky LeBeau et Michelle Bauer, des créatures aguichantes et courtement vêtues qui n'hésitent pas à dévoiler intégralement leurs charmes à la moindre occasion, voire même gratuitement. Frustré de n'avoir jamais pu découvrir l'anatomie de Raquel Welch et Martine Beswick respectivement dans **Quand les Dinosaures Dominaient le Monde** et **Femmes Préhistoriques**, Fred Olen Ray comble ce vide en déshabillant ses actrices au rythme des apparitions des dinos dans **Jurassic Park**. "*Notre ambition était de faire un film de dinosaures à la Corman, un truc qui aurait pu s'appeler **Un Million de Bimbos avant J.C.** !*". Fred Olen Ray ressort sa recette, une recette qui fonctionne depuis maintenant quinze ans. Il le clame haut et fort, son film, qu'il est fier et heureux d'avoir pu mener à terme, n'a pas la prétention d'un **Jurassic Park**. Si Spielberg se garde bien de délirer avec les dinosaures, Fred Olen Ray ne manquera pas de transformer ses mastodontes en obsédés sexuels chassant la bimbo. Chouette !

Damien GRANGER



La paire de nibards : une arme redoutable fréquemment utilisée par les cromignonnes !

*J'ai accepté sans réfléchir. Je suis donc actuellement très reconnaissant envers Corman pour nous avoir donner la chance de mettre en boîte **Dinosaur Island**, et je remercie également Steven Spielberg dont **Jurassic Park** a permis d'accroître le potentiel commercial des films de dinosaures"* explique un Fred Olen Ray plein de flair.

Roger Corman relèverait donc du messie, un envoyé des Dieux qui ressusciterait des films voués à l'abandon. Mais il y a fort à parier que de nombreux détracteurs, voyant Fred Olen Ray et Roger Corman associés au générique d'un film de dinosaures en cette époque post-**Jurassic Park**, viendront bientôt les accuser de plagiat. Pourtant, si **Dinosaur Island** exploite le thème redevenu fertile du dinosaure, il ne marche pas pour autant sur les plates-bandes de la production Spielberg, ne lorgne pas du côté de son scénario. Bien au contraire, il s'en éloigne et pourrait davantage se ranger aux côtés de **Quand les Dinosaures Dominaient le Monde.** En effet, cette histoire de mercenaires s'échouant sur une île où quelques créatures du sexe faible bien pourvues par la nature livrent une guerre sans merci à une ribambelle de dinosaures n'entretient aucun rapport avec le fameux **Jurassic Park.** "***Dinosaur Island** est loin d'être une pâle copie du film de Spielberg. Chaque réalisateur a une idée bien spécifique sur les dinosaures. Nous avons simplement profité du succès de **Jurassic Park** pour faire notre propre film mettant en scène ces monstres préhistoriques. Mais l'histoire de **Dinosaur Island** n'a rien à voir avec celle de **Jurassic Park**. Tout comme **Jurassic Park** ne présente aucune similitude scénaristique avec des oeuvres telles que **La Vallée de Gwangi** ou **King Kong***". Fred Olen Ray livre donc sa propre version du film de dinosaures, une vision très personnelle qui n'a pu voir le jour que grâce à la bonté de *Concorde*. "Concorde *m'a donné l'opportunité de faire **Dinosaur Island**. Le seul problème, c'est que* 21st Century *m'aurait alloué un plus gros budget. Mais il vaut mieux tenir 1 million de dollars que de courir après 2 ou 3 millions vaguement promis par des personnes qui ne pourront pas assumer leur fonction. L'échec avec* 21st Century *fut donc très décevant dans le sens où les effets spéciaux que l'on avait imaginés avec Jim Danforth étaient bien plus élaborés, mais malheureusement irréalisables avec* Concorde. *Je crois que nous avons malgré tout fait de notre mieux et que tous les admirateurs de dinosaures et de jolies nanas seront comblés.* Concorde *m'a permis de réaliser un vieux souhait, mais pas de la manière que je l'avais envisagé. C'est pour cette raison que je ne pense pas m'attaquer à un nouveau film de dinosaures dans l'immédiat, à moins que quelqu'un ne*



Un oeuf aux proportions de la préhistoire : la naissance de l'omelette ?

Une créature extraterrestre aussi agressive que les Aliens dont elle s'inspire...



Une petite altercation : lequel est possédé par le monstre ?

HID

Les extraterrestres ont décidément le cuir dur, la carapace increvable. Aussi coriace, mais plus discret, que les Aliens, la créature de **Hidden** reprend elle aussi du service, passant inlassablement d'un corps à l'autre, laissant sur le carreau son porteur involontaire. Cinq ans après une première escapade dans les rues de Los Angeles, la bête vorace du cosmos abandonne sa progéniture à un nouveau couple de flics...

Chez *New Line*, on n'oublie jamais qu'un succès, aussi modique soit-il, reste toujours une excellente rampe de lancement pour une séquelle. Ainsi, la compagnie qui a fait son beurre sur des meurtres d'adolescents perpétrés par un certain Freddy Krueger se fait un devoir de générer une séquelle dès que le marché le lui demande. **Critters**, **Les Tortues Ninja**, bientôt **Le Cobaye**, **Massacre à la Tronçonneuse** (racheté à *Cannon*), **Vendredi 13** (repris à *Paramount*)... Personne n'échappe à la sagacité commerciale de cette firme à l'écoute de la moindre fluctuation de la bourse cinématographique. On tend l'oreille à *New Line*, on réfléchit longuement aux desiderata des distributeurs étrangers. Et ce sont justement ceux-ci qui, depuis deux ans, attendent la suite de **Hidden**. Grand Prix 1988 du Festival d'Avoriaz, **Hidden** s'impose en exemple parfait de série B nerveuse, rapide, sans prétention, torchée par un cinéaste sachant tirer le meilleur parti d'un budget riquiqui. Un sommet de simplicité, d'efficacité. Voyez-vous, un alien belliqueux, bien avant le caméléon T-1000 de **Terminator 2**, "habite" consécutivement un honnête citoyen braqueur de banque une strip-teaseuse, un chien, un flic... Un bon disciple, un rien trop instable, des bons vieux **Body Snatchers** de Don Siegel, ou des ***Envahisseurs*** de Larry Cohen. L'année dernière donc, *New Line* décide un **Hidden II, The Spawning** et, à l'image d'un cabinet de recrutement, lance dans le tout Hollywood un appel à candidatures. C'est à qui proposera le meilleur dossier, le meilleur C.V., l'idée qui se cale dans la continuité de l'original, en évitant de ruiner une production incontournablement radine. "New Line *recherchait un bon scénario et un réalisateur afin de donner une séquelle à* **Hidden**. *Il s'agissait d'une espèce de concours comme il s'en pratique souvent à Hollywood. Et j'ai décroché le premier prix*". Le droit de mettre en images son propre script. Ainsi, Seth Pinsker, la trentaine, débarque sur le projet, coiffant au poteau une concurrence nombreuse. "*Je pense que j'ai trouvé un angle intéressant pour aborder cette suite, un angle qui développe le potentiel du premier* **Hidden** *tout en s'orientant dans une direction originale. Il fallait se montrer très créatif, très imaginatif dans*

DDEN II

*l'écriture, en tenant aussi compte du petit budget dont nous disposions. Dans **Hidden**, vous avez une profusion de poursuites automobiles, de gunfights... Pas question de s'engager dans cette voie avec seulement vingt jours de tournage".*

Tenu par un cahier des charges astreignant, Seth Pinsker s'interdit les folies de Jack Sholder, les carambolages à n'en plus finir, les mitraillages abondants s'enchaînant à une cadence d'enfer. *"**Hidden** est, d'un bout à l'autre, une course-poursuite. Un bon extra-terrestre chasse un mauvais alien qui ne pense que sexe, drogue et rock'n roll. **Hidden II** s'apparente également à une cavale, mais il implique aussi une histoire d'amour entre une terrienne et le gentil alien, des personnages dont nous prenons le temps de développer la personnalité".* Juliet Beck et Jason MacLachlan sont ces protagonistes. Ma première, incarnée par Kate Hodge, qui a survécu aux équarisseurs dégénérés de **Massacre à la Tronçonneuse 3**, exerce la profession de femme-flic, honorant ainsi la mémoire de son père, l'incorruptible de **Hidden**. Mon second (Raphael Sbarge, héros de **Carnosaur**) a fière allure. Beau mec, charmeur, intelligent, agent supposé de la CIA, c'est l'E.T. de service qui emboîte le pas à son prédécesseur mort de **Hidden**, dans la chasse au monstre polymorphe. *"Les personnages se rencontrent quinze ans après l'intrigue du premier. **Hidden II** débute sur un flash-back. Après l'explosion finale, les policiers ramassent toutes les pièces à conviction. Un chien passe par là, voit un morceau d'une matière ressemblant à de la viande et essaie d'avaler cette chose, en fait un échantillon de l'alien. La créature s'introduit dans la gueule de l'animal, lequel explose...".* Et débute, plus d'une décennie après, l'enquête qui amènera les flics vedettes dans la cale d'un cargo à l'abandon, improvisée en night-club branché. Les aliens (car les restes clairsemés du chien ont donné naissance à plusieurs créatures), jusque là en hibernation, passent à l'assaut des noceurs...

*"**Hidden II** est un film de genre auquel j'ai essayé d'apporter sensibilité et humour. En le réalisant, mon but était de mêler des relations humaines profondes aux règles inhérentes au cinéma fantastique, un peu à la manière de **Starman**. Je tenais bien sûr à conserver le public du premier **Hidden**, tout en intéressant des gens qui n'aiment pas trop ça, grâce à une belle histoire d'amour. Pour moi, il n'était pas question de refaire **Hidden**, mais de le prolonger. De toute manière, mon background, n'ayant rien à voir avec le fantastique, me pousse à des choix différents de ceux que vous pouvez attendre d'une séquelle".* Titre de gloire du curriculum vitae de Seth Pinsker : **Strange Fruit**, *"un court métrage sérieux sur des gens ordinaires, une espèce de **Mississipi Burning**".* Et nominé à L'Oscar du meilleur court métrage s'il vous plait ! Mais que la personnalité de Seth Pinsker n'effarouche pas les inconditionnels du premier **Hidden** car notre homme respecte les règles en vigueur dans le genre. *"Des effets gore, il y en aura autant, sinon plus, que dans le film de Jack Sholder. Ils sont du même gabarit : l'alien s'extirpe du fond de la gorge, s'y introduit à l'aide de tentacules, des impacts de balle saignants... De plus, nous avons ajouté des effets spéciaux optiques à base de rayons lasers, des créatures manipulées grâce à des câbles... En vingt jours de tournage, nous voulions réaliser l'impossible et nous y sommes parvenus. **Hidden II** m'a épuisé. Il ne m'a pas laissé souffler une seconde. Pour les prises de vues nocturnes, la majorité du métrage, je partais de chez moi à quatre heures de l'après-midi pour revenir à neuf heures le lendemain matin. Même durant les huit semaines de pré-production, c'était de la folie douce, déjà parce qu'il s'agissait d'un calendrier trop bref et ensuite parce que je devais, parallèlement, boucler l'écriture du scénario".* Et Seth Pinsker de comparer les méthodes exténuantes de travail chez *New Line* et chez Roger Corman, production réputée pour serrer au grand maximum les cordons de la bourse. Manifestement, avec ses vingt jours sous les sunlights et une enveloppe inférieure de moitié au premier **Hidden**, **Hidden II** pourrait être une production Roger Corman. *"Tenir de pareils délais rend la moindre séquence difficile à mettre en boîte, surtout la scène du night-club d'occasion où, parmi de nombreux figurants, il fallait mettre en place les effets spéciaux".* Des effets spéciaux gentiment hard orchestrés par Todd Masters, un maquilleur compétent comme on en compte tant sur la côte Ouest des Etats-Unis. **Extra-Sangsues**, **Poltergeist 2**, **Flic et Zombie**, **Freddy 5**, ce maniaque des bébêtes baveuses et du latex connaît les ficelles du métier : fourrer un alien tentaculaire dans une bouche grande ouverte ne lui pose guère de problèmes. Lui aussi sait composer avec un planning pas possible.



La terrienne Juliet Beck (Kate Hodger) et le E.T. Jason MacLachlan (Raphael Sbarge) : des rapports amoureux conflictuels...

*"Toutes les contraintes économiques imposées sur **Hidden II** viennent du fait que le film devait, à l'origine, sortir directement en vidéo. Mais, au vu du résultat, il se pourrait bien qu'il soit exploité en salles dans certains pays. Je pense que nous avons tiré le maximum des moyens dont nous disposions. Evidemment, avec davantage de largesses au niveau du budget, j'aurais modifié certains passages. Cependant, dans l'ensemble, je suis satisfait d'autant que* New Line, *tant que je ne dépassais pas d'un dollar mon plan de travail, me laissait une totale liberté artistique. J'ai pu, ainsi, conférer un look très sombre à **Hidden II**, un aspect qui confine parfois au noir et blanc, monochrome. Avant tout, mon travail consiste à raconter une histoire qui plait. Certains grincheux ont pris l'habitude d'enterrer systématiquement les séquelles en prétextant que les films originaux leur sont bien supérieurs. Je me moque de cette comparaison car **Hidden II** fonctionne différemment. J'avais une autre histoire à raconter. J'aime le fantastique, mais jamais je ne pourrais me consacrer à un film de ce genre sans privilégier l'aspect humain. J'aime l'action, mais j'aime surtout les personnages".* Une saine préoccupation partagée par le réalisateur du premier **Hidden**, Jack Sholder. Les propos de Seth Pinsker rassurent donc sur l'opus 2 de cette épatante et modeste production qui avait si bien redoré le blason de la série B. On n'en attend pas moins de **Hidden II**.



Méthode favorite d'attaque de l'alien : le forcing par la gorge !

Marc TOULLEC

THE HIGH CRUSADE

Inspiré d'un classique de la science-fiction littéraire, "Les Croisés du Cosmos" de Poul Anderson, **The High Crusade** n'est pas un film fantastique comme les autres. D'abord parce qu'il y bat le pavillon allemand, ensuite parce qu'il y plane l'ombre des Monty Python... Rencontres du Troisème Type loufoque, **The High Crusade** épingle aliens et terriens réunis dans la même vanité.



Sir Roger : jeune marié, croisé et chevalier d'une table qui ne tourne pas rond !

Roland Emmerich est un Allemand qui a réussi à Hollywood. Pour avoir su, avec quelques deutchmarks et pas mal d'ingéniosité, mixer **Outland** et **La Guerre des Etoiles** lors de **Moon 44**, il s'est taillé une réputation enviable de monsieur-capable-de-faire-beaucoup-avec-trois-fois-rien. Un faiseur de miracle en somme, pétri de culture et de cinéma américain auquel il n'a jamais cessé de s'alimenter. Fort de son accès récent à des budgets plus que respectables (25 millions de dollars pour **Universal Soldier**, et 70 pour le monumental **Stargate** dont le tournage démarre actuellement), Roland Emmerich peut, désormais, jouer les mécènes, les producteurs généreux chapeautant les balbutiements cinématographiques de compatriotes fraîchement sortis de l'université. Ce sont Klaus Knoesel et Holger Neuhauser, réalisateurs duettistes de **The High Crusade**, une pochade mêlant science-fiction et humour nonsensique. "*Nous avons travaillé avec Roland Emmerich sur* **Moon 44**. *On s'occupait de l'animation informatique, un poste bien éloigné du plateau où se tenaient les comédiens. Ensuite, nous avons perdu le contact avec lui. Il était à Hollywood, et nous avons repris nos études de cinéma. Dans le cadre de l'université, nous avons tourné une douzaine de courts métrages. Nous les avons bien sûr montrés à Roland qui les a appréciés au point de nous proposer la mise en scène de* **The High Crusade**. *Il tenait à ce que le film soit une comédie de science-fiction. Justement, tous nos courts métrages touchaient à ce mélange de genres. Nous avons évidemment accepté et, aujourd'hui, nous travaillons à l'endroit même où Roland Emmerich tournait* **Moon 44** *trois ans plus tôt. Il n'est venu que deux fois sur le plateau de* **The High Crusade**. *Roland Emmerich est un producteur parfait. Il sait qu'on ne se lance pas dans des dépenses excessives. Lorsqu'il nous fait des suggestions, c'est surtout pour nous demander de dépenser davantage d'argent. Surprenant de la part d'un producteur, non ?*" témoignent, de concert, les deux compères. L'endroit même désigne un entrepôt dans la banlieue proche de Munich, ancien dépôt de l'armée reconverti en studio. Dans cet enclos s'élèvent des décors estampillés science-fiction, une architecture futuriste inspirée des peintures de Giger. Ces formes, parfaitement symétriques, représentent l'intérieur d'un vaisseau spatial comme le space-opera en compte tant. Jusque-là, rien d'anormal. Sauf que déboule dans la coursive un corps étranger, une créature costumée anachronique : un chevalier sorti d'un roman de cape et d'épée de Walter Scott. Et ce fier bretteur, un rien furibard, brandit sa lourde lame contre un autre élément du décor, le réacteur nucléaire de l'engin !



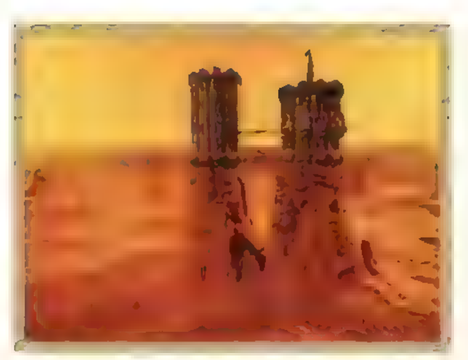
Le pilote spatial Branithar (Debbie Lee Carrington) et un croisé sorti de **Sacré Graal**.

"*T**he High Crusade** est une espèce de rencontre entre* **Sacré Graal** *et* **E.T.**. *Les chevaliers sont des idiots arrogants ; ils se prennent pour le nombril du monde. L'arrivée des extraterrestres va, paradoxalement, leur remettre les pieds sur terre. Ils ne comprennent rien aux visiteurs et à leur technologie. Ils sont trop primitifs pour comprendre quoi que ce soit à ce qui leur arrive*" ajoute Klaus Knoesel. Chef de ces primitifs hirsutes issus de l'Angleterre médiévale du 14ème siècle : Sir Roger, qui réunit quelques amis et frères d'armes pour fêter ses noces avec la douce Lady Catherine. Malheur, la cérémonie est troublée par un message désastreux : Jérusalem vient de tomber aux

Photo de famille : Sir Roger, Branithar et les cyborgs. Une fraternité encore toute chaude !

mains de l'ennemi Sarrasin. Illico, Sir Roger réunit ses trublions, et les arme pour s'en aller châtier l'ennemi mulsuman. En route vers une nouvelle Croisade ! Alors que la mini-armée s'ébranle dans la cour du château, une vive lumière bleue fend le ciel, suivie de peu par un vaisseau spatial duquel sortent cinq créatures de petite taille. Haranguée par Sir Roger, la troupe s'abat sur les aliens modèle réduit, les extermine, excepté le pilote de la soucoupe, Branithar. Le commandeur des Croisés nourrit dès lors l'idée de s'emparer de l'engin pour s'en aller corriger les hérétiques. Avec l'aide de Frère Parvus, et celle, forcée de Branithar, le vaisseau spatial, rempli de vivres et des familles des valeureux chevaliers, décolle. Mais celui-ci ne se pose pas à Damas comme prévu, mais sur le sol de la planète Wersgor. Là, Sir Roger et ses hommes, toujours aussi imbécilement intrépides, damnent le pion à une cohorte de cyborgs...

"*Malgré certaines apparences,* ***The High Crusade*** *n'est nullement une version allemande des* ***Visiteurs****. Nos héros ne sont pas des chevaliers du 14ème siècle qui débarquent en plein vingtième siècle, mais des chevaliers confrontés à une intelligence extraterrestre qui les surpasse aisément. Cela change tout*" explique Holger Neuhauser. Mais le principe reste le même. Les crétins arriérés, sabre au clair, épouvantent les aliens sidérés de tant de barbarie, de hurlements, de moulinets d'épée. Même dans l'enceinte du vaisseau spatial, Sir Roger et ses sbires utilisent le bélier pour abattre une porte métallique ! "*L'histoire se situe à mille lieues des comédies traditionnelles. Notre inspiration provient en grande partie des Monty Python. Nous aimons tout particulièrement leur humour absurde, délirant et provocateur. De plus, ce sont eux qui ont installé l'image du chevalier idiot, sûr de lui, arrogant, dans* ***Sacré Graal****. Nous avons repris ce concept en le poussant encore plus loin. Cela se devine très vite que nous sommes des inconditionnels des Monty Python. Cependant, nous n'avons jamais désiré les copier, les plagier. Nous nous sommes simplement imprégné de leur sens de l'humour, de leur état esprit*". Klaus Knoesel oublie de préciser que son Sir Roger est interprété par un Anglais du cru plus "cup of tea" que nature, Patrick Overton, dont la ressemblance physique avec John Cleese n'échappera à personne. "*Toutefois,* ***The High Crusade*** *ne s'enferme pas continuellement dans la comédie loufoque, dans l'opposition entre les modernes et les barbares. Ce n'est également pas une parodie, malgré quelques clins d'œil à* ***E.T.*** *et* ***Alien****. Notre histoire est suffisamment solide pour éviter qu'on s'appuie sur des succès antérieurs. Bien sûr, certains ne manqueront pas de déceler des analogies avec d'autres films, mais ce n'était pas notre but. Nous avons choisi d'enrichir* ***The High Crusade*** *dans d'autres domaines. D'où des côtés sérieux, tragiques, notamment lorsque*



Le repaire des aliens sur la planète Wersgor : un air de ***Dune****.*

Lady Catherine est prise en otage par les extraterrestres, quand une terrienne et un alien amoureux l'un de l'autre doivent se séparer. N'est-ce-pas romantique ? ***The High Crusade*** *a la chance de raconter une histoire dotée d'une facette émotionnelle, d'un suspense*". Et, même, d'une gentille petite morale des familles. "*Comme les Croisés, les aliens échouent par excès de confiance en eux. Ils attaquent le château avec leurs armes modernes et se font tuer. Quant à Branithar, il se montre aussi laid qu'antipathique au départ, avant de devenir aussi adorable qu'E.T*".

Il faut dire que dans le genre teigneux, hargneux et agressif, le sieur Branithar se pose là. Sous le maquillage de la créature d'une autre planète : Debbie Lee Carrington, une "petite personne" comme on dit. Prostituée naine dans **Total Recall**, porteuse de masques dans **L'Aventure des Ewoks** et **La Famille Addams 2**, elle exulte, sautille, vocifère d'autant mieux que son faciès d'alien, une création purement allemande de Robert Rebele, semble sorti du meilleur atelier hollywoodien. Ici, à Munich, personne ne complexe concernant l'inévitable comparaison avec la rutilante science-fiction hollywoodienne. "*Les comédiens parlent anglais mais le financement est totalement allemand*" souligne Holger Neuhauser tandis que les responsables des effets spéciaux visuels (ils sont tout au plus une demi-douzaine) s'activent sur des peintures sur verre représentant des forêts, des vaisseaux spatiaux miniatures, un château fort doté d'un donjon... Leur apprentissage, ils l'ont fait en se hissant au niveau (enfin presque) d'*Industrial Light and Magic* grâce à une maquette de l'Enterprise de ***Star Trek*** achetée dans un magasin de jouets, pour des bouts d'essais plus que convaincants.

Marc TOULLEC

HALF SPIRIT
la voix de l'araignée

Petit budget et idées folles, Half Spirit, au pays de Jean de Florette, de L'Amant et des Visiteurs, ne vise pas un passage sur TF1 un dimanche soir, à 20 h 50. Plutôt du côté des Caro & Jeunet de Delicatessen, Henri Bargès, l'imagination en effervescence, brasse une histoire à dormir debout, de celles qui, justement, donnent des films autres, des purs produits d'une certaine Quatrième Dimension cinématographique...

Dans la grisaille du cinéma français, des téléfilms à peine déguisés destinés à une programmation télé en prime-time, les franc-tireurs se font rares, surtout quand ils décident d'oeuvrer dans une catégorie de film que des producteurs bien cartésiens refusent systématiquement. Nous sommes au pays où on pense carré. Henri Bargès (30 ans), jusqu'à présent voué au film publicitaire, au court métrage et au vidéo-clip, ne pense pas carré du tout ; il pense biscornu, délirant et, à l'image d'un bélier enfonçant la lourde porte des conventions, jette **Half Spirit La Voix de l'Araignée**, un film en liberté, un film sans contrainte, un film qui se refuse à rentrer dans un carcan. Les étiquettes les plus adhésives n'ont aucune prise sur lui. *"Le producteur, Alain Pancrazi, m'a annoncé de go : "Ecris un scénario et je le produis. Tu tournes pendant deux semaines, on voit ce que ça donne et, selon le résultat, on décide de continuer ou pas"*. Enthousiasmé, Alain Pancrazi se lance dans l'aventure, sans aide du C.N.C., des chaînes de télévision, de *Canal +*, des sofica. Il prend tous les risques parce qu'il croit inconditionnellement au film. *"Un vrai conte à la Walt Disney. Tous les réalisateurs rêvent de rencontrer un producteur qui les soutienne à fond"*. Alain Pancrazi soutient Henri Bargès d'autant plus à fond que le récit du scénario a de quoi défriser un producteur rationnel, frileux, ne connaissant que le drame passionnel comme premières armes cinématographiques. *"Il s'agit d'une histoire abracadabrante que je ne suis jamais parvenu à résumer. Il faut au moins quatre heures pour la raconter. De toute manière, ce script, je l'ai écrit par nécessité, afin qu'il serve de guide au début de la production. Pendant le tournage, nous lui avons ajouté 40 % de matière, surtout en ce qui concerne les personnages. Les comédiens n'hésitaient pas à écrire eux-mêmes leurs dialogues. Bref, nous étions libres de A à Z"*.

D'abord libres dans la rédaction du scénario mis noir sur blanc deux mois avant le tournage. Extrait du manuscrit : "Johana avait la tête appuyée contre les tuyaux du radiateur, les yeux fixes, rivés sur le haut de la télé, deux mètres devant elle. Posé sur la boîte à image, un réveil mécanique, à l'emblème de Spiderman, cliquetait de son lancinant tic-tac... Elle était recroquevillée sur elle-même, les habits pagailles et les cheveux batailles... Une gamelle pour chien à deux compartiments en plastique rouge était posée à ses côtés : dans l'un des deux restait une croquette pour berger Allemand, et dans l'autre un fond d'eau croupie où un moucheron finissait de se noyer. Elle saisit la gamelle, sauva le moucheron et but le restant du liquide. Une araignée esseulée entama l'ascension de la lampe à pied 1930 mal imitée. Ses pupilles suivirent, puis se posèrent sur le réveil : 17 h 15. Spiderman accroché à la trotteuse n'en finissait pas de tournoyer". Imagé, non ? Pas de descriptions sèches genre "intérieur jour, extérieur nuit" dans **Half Spirit**, un récit pas du tout comme les autres, un récit qui flirte avec le fantastique sans jamais y stationner, un récit qui met en scène des personnages sans commune mesure dans le cinéma français, et d'ailleurs. Il y a Jonaha Derviche, alias Half Spirit, orpheline depuis ses deux ans. Son flic de mari, un soudard de première, la menotte à un radiateur qu'il finit par recevoir en pleine poire. Il y a aussi Pierre Vincent, alias Badfly, un jeune type atteint d'une forme rare de psychose. Parce que sa crémière de maîtresse, désespérée d'avoir cocufié son mari, se jette par la fenêtre, il se met à pousser les femmes de hauteurs respectables, simplement pour vérifier si elles volent, si elles planent. Badfly, une sorte de Félix Chapel évadé d'un remake hard de **Drôle de Drame**, croise Half Spirit sur un pont de Paris, la pousse. Elle tombe sur un parapet. S'ensuit une vibrante love-story entre la victime miraculée et son presque assassin convaincu d'avoir enfin rencontré la femme de sa vie, la seule qui puisse vraiment voler. *"**Half Spirit La Voix de l'Araignée** est une histoire d'amour certes tortueuse, mais une histoire d'amour tout de même"* tempère Henri Bargès. *"Mon but consistait à faire en sorte que les spectateurs aiment les personnages. Ils commettent des actes horribles, mais vous trouverez toujours des circonstances atténuantes. Cependant, d'ordinaire, vous ne verrez dans ce genre de personnes que des êtres ignobles, des ordures"*.



Half Spirit (Catherine Ussel) : en route pour un voyage fantasmatique à travers l'Europe.



Ambiance vénéneuse, sombre, où Half Spirit prend la pose d'une mante religieuse.

De l'usage de lentilles déformantes pour illustrer une histoire déroutante...

Aux deux principaux rôles déjà gravement perturbés, Henri Bargès ajoute un duo de figures aussi déviantes, l'Abbé et Gil. Renvoyé du séminaire, l'Abbé, un junkie, égorge, vole, viole. Notamment un jeune auto-stoppeur auquel il donne, après acte, sa bénédiction. Un homme de foi. Gil, un étouffeur de dames dont est amoureuse Half Spirit, transporte du plutonium. Ce quatuor dément dérive à travers l'Europe, des corons du Nord de la France à la Pologne, dans des décors naturels à faire peur. *"Nous avons tourné dans des endroits magnifiques de laideur, beau à force de rouille, un village abandonné d'un bassin houiller français, près d'un site industriel désaffecté. Nous étions là sur une autre planète, dans un paysage d'apocalypse comme si une bombe à neutron avait éliminé tous les habitants. Il y a aussi eu Dresde, une ville allemande anéantie par les bombardements alliés pendant la dernière guerre. Tout est encore en état. Je me serais vraiment cru dans les rues de Berlin de L'Oeuf du Serpent d'Ingmar Bergman".* Un environnement de fin du monde, décadent, en accord avec l'écologiste qui s'exprime en Henri Bargès. Le plutonium que trimballe Gil provient d'une centrale nucléaire du fin fond de l'Oural, fuyant de toutes ses canalisations. Les intérieurs de **Half Spirit La Voix de l'Araignée** sont au diapason. Clou de la balade : un hôpital psychiatrique polonais encore en activité voici un an. *"Un endroit incroyable. Les douches ressemblent à celles d'un camp de concentration, les cellules sont minuscules, seulement éclairées par des fenêtres, disons plutôt des trous dans les murs. L'établissement date de 1830. Nous avons failli tourner dans la morgue, mais cela ne s'est pas fait. Cependant, je lui ai emprunté une espèce de landeau mortuaire, un brancard à roulettes recouvert de skaï noir, que j'ai d'ailleurs testé moi-même".* Bonjour l'ambiance.

Il en faut davantage pour ternir l'atmosphère du bien nommé "Bargès Circus", la première équipe itinérante, un peu foraine du cinéma français. *"Nous étions seulement 19, comédiens compris. Chemin faisant, entre la France et la Pologne, nous nous arrêtions pour tourner lorsqu'un endroit nous plaisait. Seule une petite équipe peut se permettre une telle souplesse. Mais tout le monde, du machiniste à la comédienne principale, était partie prenante dans le projet. Tous mes collaborateurs se sont engagés parce qu'ils croyaient dans le film, dans l'histoire. Il fallait que les gens soient motivés pour travailler dans de telles conditions, surtout en Pologne. Les comédiens, quant à eux, vivaient du matin au soir dans la peau de leurs personnages. De retour à Paris, ils ont connu des difficultés à les abandonner, à redevenir eux-mêmes. Cela nous a tous déchirés de nous séparer, de nous retrouver seuls dans nos appartements respectifs".* Manifestement, **Half Spirit** n'a rien du dernier José Giovanni, du dernier Jacques Deray. Dans le paysage du cinéma français, il détonne déjà par ses audaces narratives, par des choix esthétiques téméraires (noir et blanc un brin teinté de bleu et couleurs à travers l'objectif de la caméra vidéo de Badfly, à travers les visions subjectives de ce témoin qu'est l'araignée), ses protagonistes monstrueux, pathétiques et attachants, des tonalités volontiers agressives, un découpage speed (*"300 plans en quinze minutes, mais l'essentiel tient à éviter que cela se sente"*)... *"Et des séquences très bande dessinée car des gens comme Liberatore avec Ranxerox m'ont influencé. J'ai également été un punk, au grand dam de mes parents, avec crête sur la tête et tout. Il a fallu que je me range".* Mais ce n'est pas **Half Spirit La Voix de l'Araignée** qui va "ranger" Henri Bargès sur l'étagère des tâcherons du cinéma français.



Gil (Marc Duret), dans l'attente d'une livraison importante...

Marc TOULLEC



Morticia (Anjelica Huston) et Gomez (Raoul Julia), un couple romantique uni pour l'éternité.



Wednesday (Christina Ricci) : espiègle, elle aimerait beaucoup ressembler à maman.



L'Oncle Fester (Christopher Lloyd), un amoureux transi manipulé par une épouse vénale.



Lurch (Carel Struycken), un domestique peu causant, digne cousin de Frankenstein.

Les valeurs de LA FAMILLE ADDAMS

Une famille modèle, idéale, unie dans les épreuves, unie dans une mort tournée en dérision... Des époux romantiques, un oncle amoureux, des gosses adeptes de farces macabres, un valet herculéen... Ils sont tous là, la main sur le coeur et un pied dans le cercueil !

Aux Etats-Unis, la Famille Addams est une institution. Après les dessins de Charles Addams qui débute en 1932, puis la série télé délicieusement kitsch des sixties, il y a le film, un gros budget généré par *Orion* avant que la compagnie ne fasse faillite et en abandonne la distribution à *Paramount*. *Paramount* qui ramasse le pactole. Car, contre toute attente, **La Famille Addams** touche deux publics : les nostalgiques du feuilleton noir & blanc et les teen-agers friands de comédie macabre généreuse en effets spéciaux et gags au second degré. Dans ce domaine, **La Famille Addams** ne vole pas sa clientèle ; c'est du travail soigné en cinémascope, des décors fastueux, une ribambelle de personnages délirants, pittoresques, attachants, adorables, irrésistibles malgré leur tendance à prendre systématiquement le contrepoint des actes les plus quotidiens. Si Morticia Addams taille ses roses, c'est pour conserver la tige bardée d'épines et jeter la fleur. Quand les enfants s'amusent, ils se trucident... Et le ragoût sonore de Granny, la mère-grand du clan, ferait frémir le cuistot le moins regardant d'un self service universitaire. Granny, c'est justement là que se situe le grand changement des **Valeurs de la Famille Addams**. Exit Judith Malina qui, vu son âge respectable, ne peut assurer les fonctions de son personnage, une mémé bondissante. C'est Carol Kane qui prend sa succession. Une comédienne réputée intellectuelle celle-là, égérie de Woody Allen (**Annie Hall**) et de Hal Ashby (**La Dernière Corvée**), mais aussi tentée par le divertissement populaire (**Drôle de Séducteur, Jumpin' Jack Flash**). *"Carol interprète différemment Granny que Judith. Elle ressemble aujourd'hui à une vieille personne désireuse de retomber en enfance, et joue ainsi comme une petite fille prisonnière du corps d'une grand-mère"* témoigne la toute jeune Christina Ricci, adorable Wednesday Addams dont les poupées passent obligatoirement à la guillotine. Excepté le remplacement de Judith Molina, pas de bouleversement au générique. Même le réalisateur Barry Sonnenfeld, un gentil qui n'aime guère les films d'horreur, répond présent à l'appel. *"Tourner une suite à **La Famille Addams** est une expérience très stimulante car, depuis deux ans, certains personnages ont pu changer ou, pour les enfants, grandir. Cependant, nous n'avons pas voulu consacrer le film au divorce de Morticia et Gomez car aucun nuage ne plane sur le couple, ni au fait que Wednesday puisse s'assagir ou devenir plus teigneuse, ni au fait que Pugsley soit capable de maigrir ou de prendre encore des kilos"*. Sa famille, Barry Sonnenfeld la souhaite irréprochable, un vrai modèle à l'image de sa propre existence. Ce cinéaste ne déclare-t-il pas que la mise en scène est pour lui une contrainte qui le sépare pour de longs mois des siens ?

*"**Les Valeurs de la Famille Addams** accorde davantage d'importance au scénario que l'original. C'est pourquoi nous avons introduit de nouveaux protagonistes : Pubert, le bébé de Morticia, Joel Glicker, le premier petit ami de Wednesday, ainsi qu'une nanny opportuniste"*. C'est justement par elle, Debbie, que les ennuis arrivent. Car cette jolie Debbie se classe au rayon des veuves noires. Vénale, elle n'épouse que des hommes riches, de préférence vieux et malades, pour les assassiner. Résultat : elle hérite de leur fortune. L'Oncle Fester constitue une proie facile pour cette chasseresse, d'autant plus que les combles de la maison Addams renferment un trésor fabuleux. Un mariage suit rapidement, puis une lune de miel à Hawaï. Impatiente, Debbie se surpasse dans l'art et la manière d'éliminer un époux encombrant. Malheureusement pour elle, L'Oncle Fester survit à chaque tentative de meurtre... Interprète de cette louve de Debbie : Joan Cusack, qui fut la copine de Melanie Griffith dans **Working Girl** et la soeur robotique de Robin Williams dans **Toys**.*"Debbie est une vraie veuve noire, une tueuse en série, dingo, mais dingo dans le sens où elle affiche une conception très conformiste, poussée jusqu'à l'obsession, de ce qu'elle appelle les "valeurs" américaines : la consommation à tout va, une augmentation continuelle du niveau de vie... Elle arrive dans une famille qu'elle a l'intention de briser, mais s'aperçoit rapidement qu'elle ne parviendra jamais à les désunir. Elle obtiendra même le résultat inverse"*. La vilaine, rusée, gagne cependant l'expédition des gosses, Wednesday et Pusley, dans un camp de vacances pour riches, lequel camp finira en flammes. *"Au personnage de Debbie, Joan Cusack apporte une facette imprévisible qui fait réellement merveille. Dans un film comme Les Valeurs de la Famille Addams, il est capital que le méchant captive. Comme Jack Nicholson en Joker dans **Batman**, Joan Cusack injecte dans l'histoire une énergie, une vivacité délirante"* souligne l'un des producteurs du film, David Nicksay.



Après la main sur le berceau, la main au volant !



Morticia et le landau de son petit dernier : une mère comblée par un fils sur mesure.

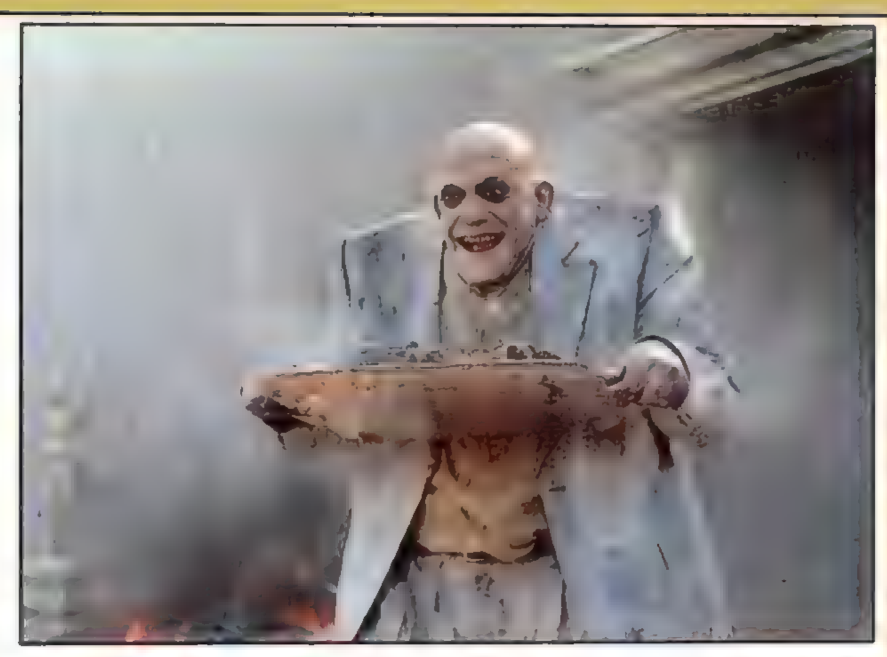
■■■

On le voit, l'histoire des **Valeurs de la Famille Addams** prend garde de ne pas trop s'éloigner de celle du premier film. On ne change surtout pas une formule gagnante à Hollywood. Cette formule miraculeuse passe essentiellement par les rapports au sein de la communauté, étroitement soudée, à commencer par la romance permanente que vivent Morticia et Gomez. "*Ils s'aiment passionnément, profondément. Leur amour s'accroît même au fil des années*" témoigne Anjelica Huston. "*Gomez vibre de tout son corps pour Morticia. Pour elle, il se transforme en matador, en romantique effréné, en fou d'amour. Lorsque Gomez s'emporte, c'est un véritable volcan. Jamais il n'a perdu son âme d'enfant. Bien sûr, il peut se montrer extrêmement naïf, trop confiant, mais les choses finissent toujours par tourner à son avantage*" ajoute Raul Julia, prototype même du latin lover, de l'amant estampillé Années Folles. La démonstration de son charme éclatant, il la faisait, dans **La Famille Addams**, à l'occasion d'une valse endiablée devant une assemblée de convives cosmopolites. Barry Sonnenfeld, dans cette séquelle, la renouvelle, sur les accords d'un tango plus argentin que nature lorsque les époux Addams invitent Fester et Debbie à dîner dans un très chic restaurant français. "*Le tango est l'expression absolue du romantisme, mais ce tango-là n'est pas si orthodoxe. Nous l'avons revu façon la Famille Addams, même s'il nous a demandé un long entraînement*". Autrement dit, le tango entamé par Morticia et Gomez déplacerait dangereusement le squelette du plus virtuose des danseurs !

Des morceaux d'anthologie dignes de ce tango, **Les Valeurs de la Famille Addams** en compte quelques-uns : l'évasion des enfants du camp de vacances, la découverte du bébé Pubert (peau blafarde, cheveux noirs !) et les apparitions de la Chose, cette main baladeuse, membre à part entière de la famille Addams. "*La Chose est un personnage comme les autres*" plaide le prestidigitateur Christopher Hart dont c'est la propre main gauche qui incarne cet acteur quintupède. "*J'ai toujours considéré la Chose comme un protagoniste et, de ce fait, j'ai adapté les mouvements de mon corps à sa façon de se déplacer, d'exprimer ses sentiments. Selon moi, la Chose est un irrésistible petit personnage, une sorte de chiot adorant les gentilles farces. Cette main indépendante possède également une âme d'enfant. Elle est très intelligente. En cas de pépin, elle accourt même au secours des autres membres du clan !*". Et en équilibre sur une planche à roulettes lancée à vive allure s'il vous plait ! D'ordinaire, elle se limite à la conduite d'une voiture, à des massages du cuir chevelu de l'Oncle Fester, à des pirouettes qui demandent pas moins d'une quinzaine de marionnettes, ainsi que la main de Christopher Hart, contortionniste camouflé par l'indispensable blue-screen sans qui la Chose reviendrait comme un témoignage de celle du feuilleton des sixties. A savoir un comédien planqué derrière un meuble, sous une table, dans un buisson jouxtant une boîte à lettres... C'était le bon vieux temps, mais les Addams, en fait, n'ont guère changé.

Cyrille GIRAUD

Addams Family Values. USA. 1993. Réal. Barry Sonnenfeld. Scén.: Paul Rudnick d'après les personnages créés par Charles Addams. Dir. Phot.: Donald Peterman. Mus.: Marc Shaiman. Effets spéciaux visuels : Alan Munro. Prod.: Scott Rudin pour Paramount. Int.: Anjelica Huston, Raul Julia, Christopher Lloyd, Joan Cusack, Christina Ricci, Carol Kane, Jimmy Workman, Carel Struycken, Christopher Hart, David Krumholtz... Dist.: UIP. Sortie nationale prévue le 22 décembre 1993.



L'Oncle Fester increvable, malgré les multiples assassinats avortés de sa chère et tendre Debbie.



Debbie (Joan Cusack) : elle s'offre, intéressée, à la passion de Fester avant de le trahir.



Granny (Carol Kane), l'ancêtre de la famille, un vrai cordon bleu d'outre-tombe.



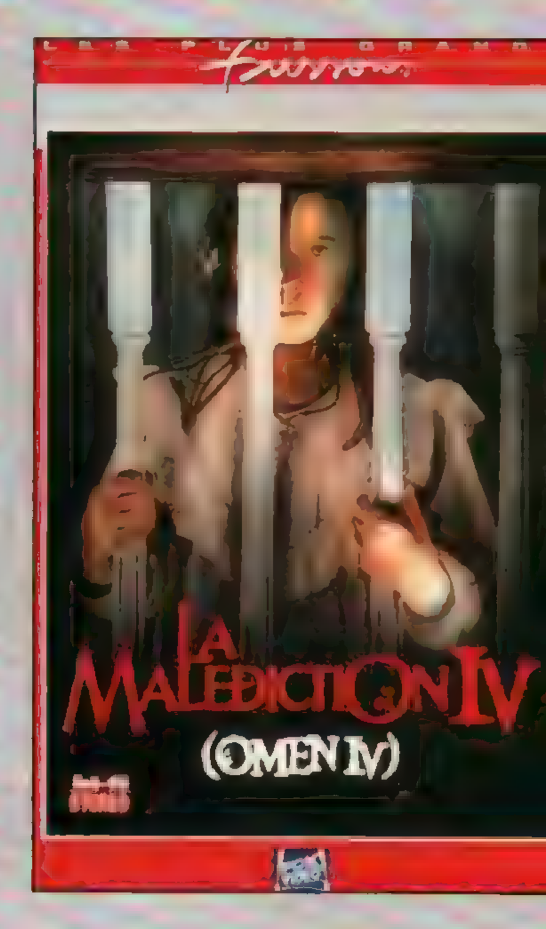


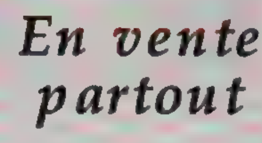


Le DIABLE dans la BOÎTE !



Pour la première fois, la trilogie de La Malédiction réunie dans le même **COFFRET**. Avec, en **CADEAU**, le chapitre final des méfaits de l'Antéchrist, **La Malédiction IV**...





Format respecté
version française



3615 FOX



Patricia (Frédérique Feder) : capturée le jour de ses noces par des anarchistes, elle connaît le destin d'une Patty Hearst.

ACTION MUTANTE

interview
ALEX DE LA IGLESIA



Alex De La Iglesia au naturel : on a connu plus sinistre !
(photo : James Branchos)

Le fantastique espagnol était en veilleuse depuis longtemps. Le voici qui revient sous les feux des projecteurs grâce à une sorte de bombe : **Action Mutante**. Son réalisateur est un gros barbu rigolard que l'on ne soupçonnerait pas un instant d'avoir mis en scène l'un des films les plus frappadingues que la science-fiction ait connu. Almodovar a craqué pour cette histoire d'une bande de terroristes crétinoïdes du futur, en lutte contre le conformisme, qui kidnappe la fille la plus riche et la plus stupide du monde et la séquestre dans leur vaisseau spatial. Almodovar a tellement aimé cette histoire qu'il a décidé de mettre sur le coup *Ciby 2000* et *El Deseo*, le plus gros producteur espagnol, et de faire confiance à ce gros nounours de 27 ans à peine. Le résultat est un peu le **Délicatessen** espagnol, pas parfait, mais bourré de talent et drôle comme tout. Quand on a rencontré Alex De La Iglesia au Festival du Film Fantastique de Montréal, il était tout auréolé du Grand Prix et du Prix du meilleur scénario que venait de lui accorder les jurés. Un homme heureux, quoi...

Action Mutante est votre premier film ?

Pas exactement, puisque j'avais déjà réalisé un court métrage auparavant. A l'origine, je suis dessinateur et décorateur. J'ai commencé à travailler dans le cinéma en m'occupant des décors sur le film d'un copain, Enrique Urbizu. C'était un thriller intitulé **Todo por la Pasta**. J'ai ensuite bossé sur plusieurs courts métrages, souvent avec des amis. Puis j'ai vraiment décidé de m'y mettre et j'ai réalisé mon premier et unique court métrage, **Mirindas Asesinas**. La Mirinda est une boisson un peu démodée, comme du *Fanta* si vous voulez. Enfant, on ne buvait que ça. Dans mon film, un homme entre dans un bar armé d'une barre de fer et dit en tapant sur le comptoir avec son gourdin : "Donnez-moi une Mirinda". On le sert, il boit son orangeade et s'en va. Le barman le rappelle et lui demande de payer. Il lui répond : "C'est toujours la même histoire. Je vous ai dit donnez-moi une Mirinda, pas vendez-moi une Mirinda. Personne ne me comprend". Alors il tue tout le monde dans le bar et s'en va dans un autre débit de boisson. A la fin du film, tous les bars de la ville sont remplis de cadavres...

Ce court, vous l'avez financé vous-même ?

Oui, et ça m'a mis dans une merde noire. J'ai failli me retrouver en prison à cause de ça. Je devais des sous à tous les prestataires du film, notamment au labo. Le jour d'expiration du tout dernier délai de paiement qu'on m'avait accordé, je n'avais toujours pas une peseta pour rembourser. Heureusement, en fin d'après-midi, j'ai reçu un coup de fil d'une chaîne de télé qui m'annonçait que j'avais gagné un prix, suffisant pour m'acquitter de mes dettes. C'était moins une !

Un seul court métrage, ça semble un peu juste pour passer directement à la réalisation d'un film aussi important que _Action Mutante_ ?

En fait, quand on a commencé avec Jorge Guerricaechevarria à travailler sur le scénario de **Action Mutante**, que l'on appelait à l'époque **Piratas del Espacio**, on pensait faire un court. Nous étions tous deux fans de films comme **El Dorado** de Hawks ou des films de Carpenter où un petit groupe coincé dans un espace étroit et confronté à un ennemi, se déchire et finit par s'entretuer. C'était l'idée de départ du court métrage. Comme je n'avais plus une thûne, je voulais que ce petit film soit produit par une véritable société de production. J'ai donc envoyé le scénario un peu partout. C'est ainsi que, quelques semaines plus tard, j'ai reçu un coup de fil de la direction de la plus grosse boîte de production de Madrid, *El Deseo*, qui désirait me rencontrer. C'était un peu comme si on nous disait que le Pape voulait nous rencontrer pour produire notre film au Vatican. Dans le bureau, il y avait le producteur plus deux personnes qui ressemblaient furieusement à Pedro Almodovar et à son frère Agustin. On a commencé à discuter tous ensemble et on s'est dit que ce ne serait pas plus bête tout compte fait de transformer le court en long métrage. On s'est donc remis à l'écriture avec Jorge. Nous est alors venue l'idée d'un groupe de terroristes freaks qui kidnappe la fille la plus stupide du monde...

Techniquement et visuellement, votre film est bien supérieur aux premières œuvres d'Almodovar...

Je n'avais pas le choix. Almodovar pouvait apprendre en tournant, petit à petit. Moi, je devais être complètement prêt dès le début du tournage, dès le premier jour. Il fallait qu'**Action Mutante** ne paraisse pas être mon premier, mais mon huitième film. Je ne pouvais pas compter sur l'expérience. Il fallait que j'imagine tous les problèmes avant même qu'ils surviennent. Heureusement, Almodovar a été très tolérant. Il passait à peu près une fois toutes les deux semaines sur le tournage. Il me laissait une grande liberté et était très respectueux de mon travail. Il a lui-même eu pas mal de problèmes avec des

■■■



Ramon Yarritu (Antonio Resines) : leader du groupe "Action Mutante" en guerre contre les beaux gosses et crétins qui gouvernent la Terre.



Un cul-de-jatte doublé d'un bricoleur de génie, héritier hard du Scotty des **Star Trek**.



Patricia et ses bourreaux provisoires. Plus tard, elle prendra fait et cause pour eux, quitte à trahir son puissant papa.

Manitas (Karra Elejalde) : un terroriste planqué dans un très crémeux gâteau de mariage...

■■■

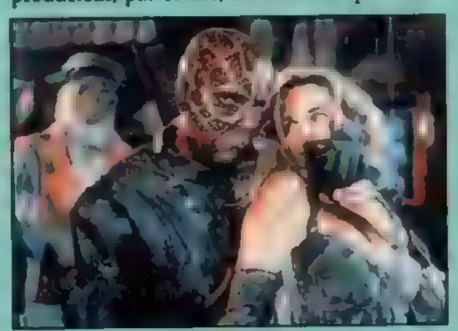
producteurs au début de sa carrière. Il savait donc se faire discret. Cela ne l'empêchait pas de me livrer le fond de sa pensée. Il me disait souvent : "Je n'aime pas ça". Je lui répondais : "OK, c'est ton problème. Je le garde quand même" !

Commencer par un tel tournage pour votre premier film, ça n'a pas dû être du gâteau ?

Ce tournage a été extrêmement difficile. Il a duré treize semaines. On a eu tous les problèmes possibles et imaginables, et plusieurs petites surprises. On tournait dans le désert, un désert qui n'avait pas connu de pluies depuis plusieurs années. En fait, la pluie nous attendait. Des jours et des jours de pluie, des trombes d'eaux qui transformaient le sable en boue et bloquaient les camions, les voitures. Quand on a enfin pu tourner, on s'est aperçu que notre décor était tout près d'une base militaire Américaine. Souvent, des Jets nous survolaient et lâchaient leurs bombes sur des objectifs fictifs à quelques centaines de mètres du plateau. Comme par hasard, ils attendaient que j'ai crié "Action" pour agir ! Une fois, on a même retrouvé une bombe qui n'avait pas explosé à l'endroit où on devait tourner. On s'est vite rabattu sur un autre emplacement. Autre exemple, à la fin du film, après l'explosion du bar, le plateau devait être rempli de gravas. On avait donc préparé 1.000 kilos de pierre et de gravier disposés dans des sacs suspendus à trois grues. Les sacs devaient être lachés avec précaution et dans un certain ordre. Ils ont tous craqué en même temps, déversant d'un seul coup une tonne de pierres sur le plateau et éventuellement sur tous les gens qui y étaient. La frousse de ma vie. Avant que la poussière ne se dissipe, j'ai cru avoir tué la moitié de l'équipe. Heureusement, personne n'a été blessé. Une dernière petite surprise, moins grave celle-là. Pour la scène où les terroristes regardent un film porno dans le vaisseau, j'avais prévu de faire défiler sur l'écran un petit film soft mais la cassette ne fonctionnait pas. J'ai donc envoyé un assistant chercher une autre cassette au sex-shop du coin. Ce film s'est avéré beaucoup plus hard que le précédent. Si on regarde bien les champs-contrechamps de cette scène, on peut voir sur l'écran une femme se masturbant alors qu'elle a ses ragnagnas. Je ne m'en suis aperçu qu'au montage. Charmant, non ?

Euh, oui... Mais vous n'assistiez pas tous les jours à la projection des rushes ?

Si, bien sûr, mais je n'ai pas vu ça. La projection quotidienne des rushes m'aidait à tenir le coup. Quand on voit un effet ou une idée que l'on a imaginé qui marche à l'écran, c'est un moment de bonheur inégalable. Le producteur, par contre, devenait complètement fou en voyant les rushes. Il ne comprenait absolument rien à ce qui se passait ! Alors que moi, j'avais tout dans la tête.



Ramon Yarritu et Patricia, le kidnappeur et son otage : ils s'aiment d'un amour vache.

Les références sont nombreuses dans le film. On pense à *Alien*, *Robocop*, *Freaks*...

Ce sont des références que je ne pouvais éviter. Elles font partie de ma culture, elles sont enfouies dans mon inconscient. Elles étaient donc incontournables. Mais en même temps je déteste la gratuité. Dans un film, rien ne doit être là par hasard. Alors quand j'appelle mon vaisseau le NoNostromo, c'est juste pour montrer à quel point les terroristes sont ringards. Autre exemple, le film commence avec un kidnapping qui rappelle fortement une séquence de **Orange Mécanique**. Ce n'est pas une référence directe. C'est juste que les terroristes ont vu **Orange Mécanique** et veulent faire pareil. Mais ils sont tellement cons qu'ils font tout de travers et se plantent complètement !

Connaissez-vous des gens comme les personnages du film ?

Tous les personnages que vous voyez dans le film sont issus de mon entourage. Et la façon dont travaille l'équipe de terroristes dans le film est très proche de ce qui se passait sur le plateau. Chacun donnait son avis sur la façon dont ça devait se passer et c'était le bordel le plus total. En fait, ce qu'on voit dans le film est ce que je considère comme une relation normale à peine exagérée !

Dans le film, la jeune fille kidnappée prend petit à petit le parti de ses ravisseurs. Le pastiche de l'affaire Patty Hearst semble évident...

C'est d'ailleurs pour ça que la fille s'appelle Patricia dans le film. Je trouve cette affaire à mourir de rire. Le terrorisme en Espagne est une affaire sérieuse, sur laquelle chacun a son opinion. Depuis peu, chacun porte au revers de sa veste un pin's. S'il est de couleur bleu, ça veut dire qu'on est contre le terrorisme. S'il est vert, ça veut dire qu'on soutient les extrémistes. De la folie ! Pour régler cette question, il faut avoir un point de vue ouvert et exclure tout manichéisme. Moi, je ne fais pas de politique, juste des films. Je ne sais pas s'il faut supporter ou non les terroristes. La solution est sans doute entre les deux. Ma solution personnelle à ce problème, c'est d'en rigoler. J'habite à Bilbao, en plein Pays Basque. Depuis mon enfance, je suis confronté au terrorisme. J'ai même certains de mes amis qui se sont engagés politiquement à fond sur ce point. Moi, je préfère regarder ça de loin et faire des films...

Le discours du film sur la laideur et la beauté, sur le droit à la différence, vous y croyez vraiment ou c'est aussi juste pour rigoler ?

Je pars du principe qu'on est tous des "freaks". Personne au monde n'a en lui les règles de l'absolue beauté. Personne n'arrive même à s'en approcher mais tout le monde essaie. Je déteste les canons de beauté que nous imposent les médias. C'est d'une telle stupidité. Il serait temps de s'apercevoir que la seule beauté que l'on peut atteindre, c'est l'authenticité. Il faut que les gens comprennent que l'important, c'est d'être soi-même. Les membres du groupe **Action Mutante** sont laids, cons et méchants, mais ils restent les meilleurs du film parce qu'eux, au moins, ils le savent.

Le look du film est très BD...

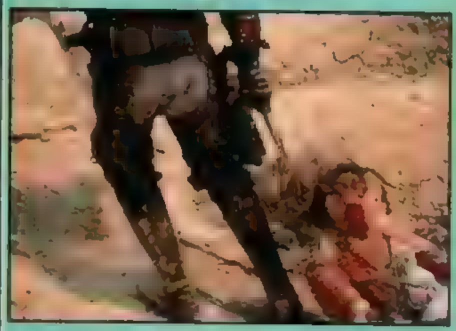
Normal, j'ai dessiné des BD avant d'être décorateur. Je suis sans doute même plus influencé par la BD que par le cinéma. Le look de mon film vient tout droit de la géniale BD de Frank Miller, "Hard Boiled".

Vous êtes quand même un fan de cinéma fantastique ?

Pas dans le sens : "Je ne pense qu'à ça" ou "Je connais par cœur tous les films". J'aime ce genre parce que c'est celui qui permet une totale liberté, celui où on peut se permettre le plus de choses. Ce n'est pas un hasard si les plus grands metteurs en scène y ont exercé. C'est le seul genre où on peut se permettre de tout transformer, même la plus concrète des réalités. Regardez ce qu'a fait Bunuel dans son œuvre. **L'Ange Exterminateur** est sans doute le film qui m'a filé la plus grande trouille. Et la scène où la femme fend l'œil à coups de rasoir dans **Le Chien Andalou** me donne encore des cauchemars.



Des frères siamois assemblés par une nature ingrate et aspergés d'huile de vidange.



De l'art et la manière de traîner une otage effectivement pas très coopérative !

Vous semblez apprécier l'image cinéma puisque le film est en scope et que vous accordez beaucoup d'importance à la composition des plans. En même temps vous commencez le film par 10 minutes d'images télé. Paradoxal, non ?

Ce début, c'est un peu un exercice. J'ai essayé de recomposer totalement l'image télé. Quand j'ai tourné ce passage en vidéo, on a utilisé deux régies et inséré plusieurs images dans le même cadre. On a refilmé ça en scope pour donner l'impression de voir une méga-télé 16/9ème. Cette scène a été une des plus dures à faire. J'ai passé presque un mois à la monter. Il fallait qu'elle soit très rapide, ultra-rythmée.

A propos de rythme, le début d'*Action Mutante* est très cut. Et plus ça va, plus les scènes s'allongent pour arriver à la fin à de longs plans séquences. C'était votre volonté ?

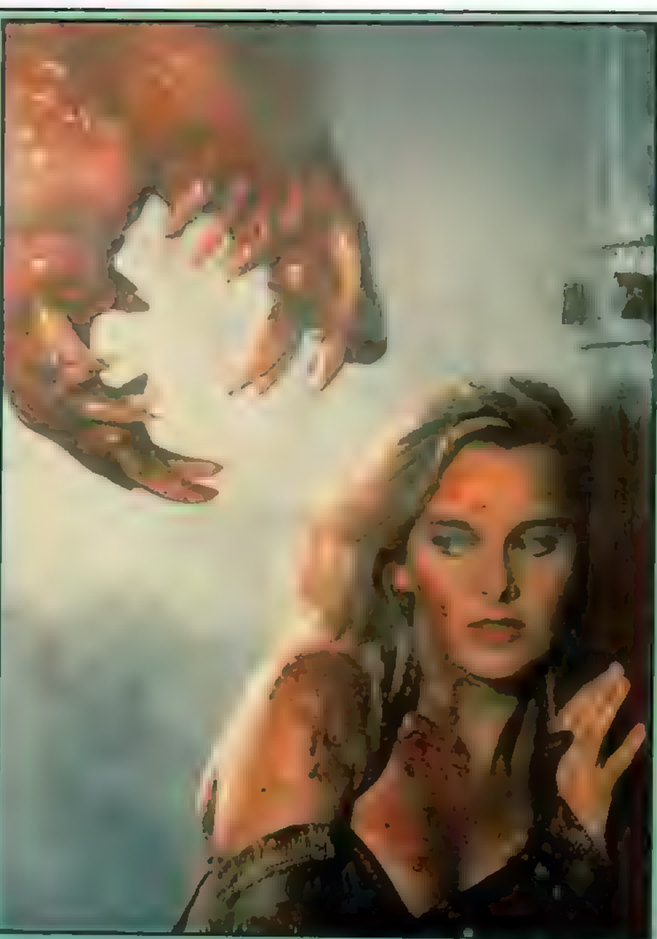
Tout à fait. J'ai essayé de changer le rythme du film tout au long de son déroulement pour ne pas tomber dans le train-train. **Action Mutante** commence comme un film de cambrioleur, se poursuit comme une comédie à la Lubitsch et se termine comme un western.

N'est-ce pas un peu dangereux de diviser ainsi le film ?

C'est un gros risque mais je crois qu'il fallait que je le prenne pour que le film se tienne. Beaucoup de gens ne comprennent pas ça. Je pouvais perdre l'attention du public en route mais je reste persuadé que l'action de mon film avait besoin de ce rythme.

En plus de ce rythme changeant, chaque passage possède son style de mise en scène...

C'est normal. Chaque rythme impose ses propres règles de planification. J'ai donc fait en sorte d'adapter ma mise en scène au tempo de la séquence. Cela dit, et pour être tout à fait franc, je reconnais que la scène du vaisseau ralentit un peu trop le film. A ceci, il existe une raison très simple. J'ai fait cette scène au tout début du tournage et ensuite j'ai enchaîné les autres séquences. Entretemps, j'ai appris énormément.



La mascotte du vaisseau spatial : un animal extraterrestre aussi mordant qu'un alien !

En voyant le film aujourd'hui, regrettez-vous certaines choses ?

Le type qui dit qu'il y a dans son film tout ce qu'il voulait y mettre est un menteur. On peut toujours faire mieux. Quand je tourne, j'ai en tête les images que je veux. Exceptionnellement, ce sont celles que l'on voit à l'écran. D'autant plus que parfois, ce que j'ai en tête n'est pas toujours la bonne idée. Tous ceux qui sont sur le plateau participent à l'élaboration des images. En fait, le seul moyen de réparer les erreurs d'un film, c'est d'en faire un autre.

***Action Mutante 2*, peut-être ?**

Pas question, je déteste les suites. Récemment, j'ai reçu une offre d'un producteur américain pour faire le remake d'**Action Mutante** en Amérique. J'ai refusé, bien sûr. J'aimerais travailler aux USA un de ses jours, mais uniquement si j'ai la même liberté que chez moi. J'ai envie de faire une autre histoire encore plus frénétique qu'**Action Mutante**, une sorte de hurlement qui durerait 1 h 30. Mais j'ai mis cette idée de côté pour le moment. Actuellement, je travaille sur un film d'horreur, ou plutôt une comédie horrifique où on voit un prêtre obsédé par le diable et la fin du monde. Ce sont deux sujets qui me font beaucoup rigoler. Pas vous ?

Propos recueillis au Festival du Film Fantastique de Montréal par **Didier ALLOUCH** et **Jimmy FRACHON**

***Action Mutante.** Espagne/France, 1993. Réal.: Alex De La Iglesia. Scén.: Alex De La Iglesia & Jorge Guerricaechevarria. Dir. Phot.: Carles Gusi. Mus.: Juan Carlos Cuello. Prod.: Agustin & Pedro Almodovar/ El Deseo/ Ciby 2000. Int.: Antonio Resines, Frédérique Feder, Alex Angulo, Juan Viadas, Saturnino Garcia, Alfonso Martinez... Dur.: 1 h 30. Dist.: UGC ph. Sortie le 1er décembre 1993.*

(lire critique dans M.M. 81)

roy ward BAKER le gentleman



Roy Ward Baker, 74 ans mais bon pied bon oeil, au Festival de Dinard (Photo : David Sauveur).

On aurait tendance à oublier que le cinéma fantastique n'est pas né avec **La Guerre des Étoiles** ou **Evil Dead.** Bien avant, de solides artisans oeuvraient amoureusement dans le genre, des cinéastes de talent que la *Hammer* employait sur une kyrielle de **Dracula** et **Frankenstein.** Venu tardivement au genre comme son illustre aîné Terence Fisher, Roy Ward Baker, plus discrètement sans doute, contribua largement au prestige d'une école britannique du fantastique, fantastique baroque, gothique. Un tantinet en marge du classicisme, entre tradition et douce perversité, ce vénérable cinéaste aux ressources multiples n'en donna pas moins des chefs-d'oeuvre à redécouvrir : **Dr. Jekyll & Sister Hyde, Les Monstres de l'Espace**... Rencontré au dernier Festival du Film Britannique de Dinard qui lui rendait hommage et le sortait d'une anonyme retraite, Roy Ward Baker évoque une carrière éclectique...

Le fantastique n'intervient que très tard dans votre carrière, en 1967, avec *Les Monstres de l'Espace*. Votre premier film, *L'Homme d'Octobre* est antérieur de 20 ans...

Je suis arrivé au cinéma fantastique par accident. Pour des raisons économiques également, car après **Le Cavalier Noir** et **Two Left Feet,** j'ai été contraint de travailler pour la télévision. Le fantastique est donc venu à point relancer ma carrière. Je n'avais pas de goût particulier pour le genre mais j'ai trouvé excellent le scénario des **Monstres de l'Espace** que la *Hammer* me proposait. Il s'agissait d'un script adulte, différent dans un genre, la science-fiction, en fait très limitatif. **Les Monstres de l'Espace** a connu à sa sortie un énorme succès. Dès lors, la *Hammer* et les autres producteurs ne m'ont proposé que des films fantastiques, d'horreur ou de science-fiction. Impossible de m'y soustraire. Je dois bien avouer aujourd'hui que je suis devenu, au fil des années, prisonnier du genre. Je désirais aborder d'autres thèmes, mais personne ne songeait à moi pour cela. Je ne regrette rien, mais j'aurais cependant aimé m'échapper de ce carcan, tourner une comédie comme **Ailleurs, l'Herbe est plus Verte.** Mais Stanley Donen l'a fait avec Cary Grant !

Comment débute exactement votre carrière cinématographique ? Pendant vos années d'apprentissage, vous avez notamment été l'assistant d'Alfred Hitchcock sur *Une Femme Disparaît*...

Durant ma scolarité, j'envoyais des lettres de candidature aux producteurs anglais pour décrocher un engagement. Au départ, je voulais être preneur de son, une profession qui me passionnait car j'ai grandi en écoutant la radio. Malheureusement, j'ai dû me satisfaire d'un travail d'assistant de production qui, au terme de quelques jours, s'est avéré passionnant. Assistant de production veut dire que vous êtes en permanence sur le tournage, sur tous les coups, en contact avec l'ensemble de l'équipe. Il s'agit là d'une bonne école. Le studio a fini par devenir mon foyer, ma maison. C'était le bon vieux temps ! En six ans, j'ai collaboré à trente-huit longs métrages. Puis, j'ai dû effectuer mon service militaire, dans l'infanterie. Mon expérience cinématographique m'a valu une affectation spéciale de chargé de production sur des films d'entraînement, qui montraient aux troupes comment se battre, comment soigner une blessure. C'est dans cet environnement un peu particulier que j'ai fait mes débuts de metteur en scène. Un film sur le "nettoyage" d'une ville ennemie n'avait pas trouvé de réalisateur, et je me suis donc porté volontaire. J'en ai tiré une grande satisfaction. Au lendemain de la guerre, en 1946, le producteur, Eric Ambler, avec qui je m'étais lié d'amité, m'a proposé de diriger **L'Homme d'Octobre**.

En 1950, vous vous envolez pour Hollywood, où vous n'êtes pas resté très longtemps. Pourquoi ?

Je n'aime pas beaucoup la culture américaine. De plus, en Californie, le soleil brille en permanence ; les saisons n'y existent pas.



Dans les sous-sols du métro londonien, la découverte de martiens insectoïdes directement reponsables de l'évolution de l'homme (Les Monstres de l'Espace).

En bon Anglais, cela m'a perturbé de ne pas voir de différences climatiques entre l'été et l'hiver. Néanmoins, je garde un très agréable souvenir de mon séjour au sein de la *20th Century Fox*, de son patron, Darryl Zanuck. C'était un véritable roi, un de ceux qui instaura le système hollywoodien tel qu'il se pratique encore. Il contrôlait tout, désirait que tout soit parfait, exigeait toujours plus de ses employés, des réalisateurs notamment... Pour ça, il travaillait tard le soir. Vous ne pouviez pas lutter contre ses idées. **Inferno**, tourné en relief dans le désert, est certainement le film que je préfère de ma période américaine.

Au tout début des sixties, vous avez osé un singulier western, *Le Cavalier Noir* avec Dirk Bogarde et Mylène Demongeot, dans lequel un gibier de potence et une belle jeune femme se disputent les faveurs d'un prêtre...

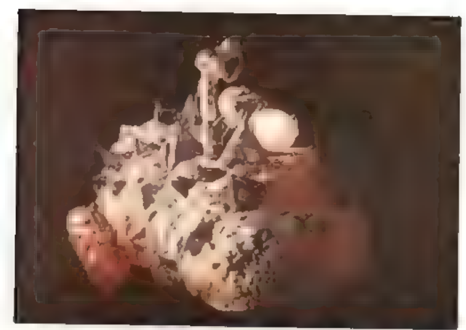
Une expérience terrible ! La *Rank* m'a quasiment imposé le sujet après que j'aie, une première fois, refusé la proposition. J'ai conseillé au producteur de proposer le scénario à Luis Bunuel. C'était vraiment un sujet idéal pour lui, d'autant plus qu'il touchait étroitement au catholicisme. Etant protestant, je ne me sentais pas très concerné. A vrai dire, même, j'aurais dû fuir ce **Cavalier Noir** pour lequel je n'avais guère de sympathie. Ce prêtre dont tous les Mexicains tombaient plus ou moins amoureux ne me motivait guère. Maintenant, je sais que j'aurais dû orienter le film dans une autre direction. A la suite de recherches, j'ai appris après coup, que dans les années 20, la religion était proscrite au Mexique, considérée comme subversive. Le gouvernement pourchassait donc les religieux. Si le catholicisme a survécu à cette chasse aux sorcières, c'est parce que dans les villages,



Cinq femmes vampires dévouées au saphisme (The Vampire Lovers). De gauche à droite : Ingrid Pitt, Madeleine Smith, Kate O'Mara, Pippa Steele et Kirsten Betts.



Peter Cushing, un père prêt à toutes les extrémités pour ressusciter son fils (Asylum).



L'après-2001 : l'extraction de saphir pur sur un astéroïde aux abords de la lune (Alerte Satellite 02).

le boucher, le boulanger, des tas de gens, pouvaient être prêtres, donner la communion. Malheureusement, j'ai regroupé toutes ces informations que fort tard. Perçu dans cette optique, **Le Cavalier Noir** aurait certainement mieux marché dans les pays très catholiques. Ceci dit, ce fut un succès en France, en Italie, en Espagne où il a été tourné sous haute surveillance d'un comité de censure qui éplucha une par une les pages du scénario. En Grande-Bretagne, **Le Cavalier Noir** a été un flop retentissant. De ce fait, pendant deux ans, je n'ai pas pu travailler à nouveau pour le cinéma. Vous comprenez donc pourquoi je ne porte pas particulièrement ce film dans mon cœur.

Egalement en marge de votre carrière dans le cinéma fantastique, vous avez réalisé *Troublez-moi ce Soir* avec Marilyn Monroe, qui n'était pas encore la star que l'on connaît...

Marilyn devait y interpréter une baby-sitter névrosée, très mal habillée. Evidemment, c'était difficile, même à l'époque, de l'imaginer dans un tel rôle. Nous avons dû reconsidérer toute l'histoire en faveur de la comédienne que le studio nous a imposée. Immédiatement, j'ai perçu la grande vedette qu'elle allait devenir. Elle était vraiment adorable, et se dégageait d'elle quelque chose de magnétique. Cependant, Marilyn Monroe n'était absolument pas sûre d'elle-même. Elle avait donc besoin d'être rassurée, guidée. Je n'ai rencontré aucun problème à son contact, excepté qu'elle était sous la domination de son coach, la personne qui lui faisait réciter ses dialogues. Comme un comédien ne peut, à la fois, écouter les conseils divergents de deux personnes, j'ai renvoyé le coach. Sur le plateau, Marilyn me demandait sans cesse si elle allait devenir un jour une star. Je savais qu'elle parviendrait au sommet, mais les responsables de la *Fox*, eux, en doutaient fortement ; elle avait déjà tourné une quinzaine de films sans connaître de notoriété particulière. Comme les critiques, ils pensaient qu'elle n'était qu'une belle plante blonde dotée de gros nénés.

Un livre récent, de Donald Scotto, affirme, à propos de *Troublez-moi ce Soir*, que vous étiez "une brute aboyant ses ordres à Marilyn Monroe dans un anglais qu'elle ne comprenait pas et qui la terrifiait"....

De toute ma vie, je n'ai jamais hurlé contre ou sur un comédien. Je n'approuve pas ce type de méthode. C'était pourtant très courant à l'époque de voir des metteurs en scène crier, vitupérer. Mon calme a d'ailleurs surpris une actrice qui m'en a fait part ; elle était habituée à moins de pondération ! Les propos de Monsieur Scotto sont totalement faux et sèment le doute sur la véracité des autres informations publiées dans son bouquin. En tant qu'Anglais, je n'ai rencontré aucun problème sur le plateau de **Troublez-moi ce Soir**. Seules quelques plaisanteries, pas bien méchantes, sur des britanniques circulaient dans l'équipe. Il s'agissait de blagues à propos des Anglais incapables de se déplacer sans leur tasse de thé. D'ailleurs, au début des prises de vues, l'équipe n'arrêtait pas de s'interroger sur le moment où j'allais interrompre le travail pour me servir une tasse de thé !

Votre premier film fantastique, *Les Monstres de l'Espace*, demeure aujourd'hui encore une grande réussite. Cependant, n'avez-vous pas l'impression que le look des martiens a pris un sacré coup de vieux ?

Sans doute, mais l'essentiel du film ne tient pas dans les effets spéciaux. Il tient dans l'aspect humain, les questions que se posent Quatermass, l'aspect métaphorique car, à la destruction de Mars, on peut substituer l'anéantissement vers lequel s'oriente la Terre. En ce qui concerne la conception des extraterrestres, j'ai laissé vagabonder mon imagination. Personne ne les ayant vus, j'étais totalement libre. C'est ainsi que j'ai pris sur moi de m'inspirer d'insectes, de sauterelles, pour leur donner corps. J'ai également pris le risque de les animer comme des personnages de dessin animé lorsqu'ils avancent par milliers. Aujourd'hui, évidemment, avec les progrès effectués dans le domaine des effets spéciaux, ces martiens ne passent pas. Mais les spectateurs, s'ils s'intéressent au scénario de Nigel Kneale,

■■■



Erasmus le vampire (Vincent Price) et sa victime Chetwynd Hages (John Carradine) dans ***Le Club des Monstres****. La rencontre de deux stars du fantastique.*

■■■

ne les remarqueront pas vraiment. A vrai dire, je n'étais pas vraiment préoccupé par ces problèmes de martiens !

Sur la lancée des *Monstres de l'Espace*, vous avez tourné un autre film de science-fiction, *Alerte Satellite 02*, qui, celui-là, n'est pas resté dans les annales !

Je n'en suis pas très fier. Tout d'abord, la science-fiction demande des budgets importants. Celui dont je bénéficiais était ridicule au regard du contenu de l'histoire. La *Hammer* m'avait alloué une somme équivalente à leurs productions traditionnelles, mais c'était nettement insuffisant. Ainsi, j'ai dû recourir à des moyens artisanaux, des acrobates rebondissant sur des trempolines, des comédiens suspendus à des câbles... Recréer en studio un état d'apesanteur aurait certainement ruiné mes producteurs ! De plus, je me suis heurté à certaines impossibilités dramatiques ; sur la lune, vous ne pouvez guère entendre le bruit des coups de feu. Gênant. Mon but était pourtant de réaliser un western de science-fiction. **Alerte Satellite 02** n'a rien à voir avec **Les Monstres de l'Espace**, un film très différent, plus cérébral, plus intellectuel.

***Les Cicatrices de Dracula* ne ressemble pas aux autres *Dracula* de la Hammer, ceux de Terence Fisher notamment. Vous avez mis l'accent sur la violence, une violence qui vire parfois au sadisme...**

La *Hammer* m'a, à cette occasion, demandé de tourner un vrai film d'horreur. J'ai pris leur souhait au pied de la lettre. Peut-être, en effet, y suis-je allé un peu trop fort ! Cela provient sans doute des autres **Dracula** dont je voulais m'éloigner le plus possible. Après quatre ou cinq **Dracula** typiques de la *Hammer*, j'ai tenu à imposer mon point de vue sur le personnage. Il fallait que le vampire soit réellement cruel, vraiment méchant, pour que **Les Cicatrices de Dracula** mérite l'appellation "film d'horreur". A ce titre, les séquences entre Christopher Lee et son serviteur, Patrick Troughton, qu'il moleste, me satisfont beaucoup. Ce n'est pas le cas de l'ensemble du film, projet monté un peu trop vite et sans véritable scénario. Cependant, je suis fier d'avoir introduit dans **Les Cicatrices de Dracula** un passage du livre de Bram Stoker curieusement absent des autres films de la série, celui où il rampe sur les murs extérieurs de son château, et croise le regard de Jonathan Harker à la fenêtre. Ce passage resta longtemps gravé dans mes souvenirs. Des lignes vraiment magiques. **Les Cicatrices de Dracula** demeure certainement mon film le plus représentatif du style *Hammer*.

Comment se déroulait le travail d'un cinéaste à la Hammer. Cette compagnie de production, aujourd'hui mythique, devait avoir des méthodes particulières ?

La *Hammer* possédait un style et il fallait s'y adapter. Toutefois, à l'intérieur de cet aspect visuel gothique, vous étiez libre d'imprimer votre personnalité à vos films. Toutes les productions *Hammer* ne sont pas rigoureusement semblables. La *Hammer*, c'était en quelque sorte une famille que l'on retrouvait inévitablement d'un film à l'autre. C'était aussi valable pour les comédiens. A partir du moment où Peter Cushing et Christopher Lee répondaient présent, tout roulait parfaitement. Ceux-ci connaissaient si bien leur métier, leurs personnages, que je n'avais presque pas besoin de les diriger. Les responsables de la *Hammer* accordaient généralement une grande liberté aux cinéastes. Lorsque vous demandiez un changement au niveau du script par exemple, ils répondaient par l'affirmative. A la projection des rushes, ils ne faisaient pas la moindre remarque. Vous savez, la *Hammer* n'était pas une grande compagnie malgré sa renommée. Il n'y avait pas plus de dix personnes qui travaillaient à temps plein dans ses locaux. A part Anthony Hinds et Aida Young, vous aviez un comptable, une secrétaire... Des postes vraiment indispensables, rien de plus. Mais lorsque se décidait un tournage, la *Hammer* recrutait ses collaborateurs habituels. Bien sûr, au fil des années, une certaine routine s'est installée.

***The Vampire Lovers*, un autre film Hammer, se distingue par un érotisme troublant, des rapports très intimes entre les femmes vampires...**

Autant j'ai apprécié **Docteur Jekyll & Sister Hyde** et **Les Monstres de l'Espace**, autant **The Vampire Lovers** a été un calvaire. La *Hammer* avait pour intention de provoquer un maximum de remous autour des vampires lesbiennes du film. On m'a ainsi poussé à accentuer cette facette de l'histoire, à accorder toujours plus d'importance à l'érotisme. Au départ pourtant, le concept de Mircalla, cette femme vampire qui tue pour ne pas demeurer seule, pour se faire des compagnes, avait de quoi séduire. Rapidement, l'intrigue s'est détériorée. Elle est devenue prétexte à des scènes un peu salées pour l'époque, mais qui, aujourd'hui, ne choquent plus personne. Le scénario de **The Vampire Lovers** aurait néanmoins donné lieu à une bonne histoire courte dans un film à sketches. Tourner des séquences gratuites à base d'horreur et d'érotisme ne m'intéressait pas du tout. Le fantastique me touche car il implique quelque chose de magique, d'irrationnel. La magie n'exige pas d'explications, même si vous devez construire votre film, votre édifice sur des bases solides, réalistes. Lors du tournage des **Cicatrices de Dracula**, j'ai été confronté à un problème minuscule mais cependant très révélateur. Christopher Lee devait prendre une femme dans ses bras, traverser un corridor et entrer dans une chambre. Il m'a posé cette question : "Comment dois-je m'y prendre pour ouvrir les portes ?". Je lui ai répondu que les portes devaient s'ouvrir devant Dracula, que c'était une créature surnaturelle, un homme différent. J'ai rencontré la même situation durant le tournage de **The Vampire Lovers**, pour la disparition de Ingrid Pitt qui s'éclipse comme ça, sans le moindre effet spécial. Cela aussi, c'est de la magie, du fantastique. Je n'apprécie pas trop les gens qui sont là à pinailler sur des détails pareils. **Les Cicatrices de Dracula**, **The Vampire Lovers**, c'est du grand guignol ! On se doit de provoquer le rire chez le spectateur, un rire qui donne d'autant plus de force, de crédibilité à l'aspect sinistre, purement effrayant.



*Dracula (Christopher Lee), encore plus cruel qu'à l'accoutumé (****Les Cicatrices de Dracula****).*

De tous vos films, *Docteur Jekyll & Sister Hyde* reste certainement le plus impressionnant, un tour de force tant visuel puisque vous vous passez totalement d'effets spéciaux, et thématique puisque vous êtes parvenu à faire admettre une chose à priori inconcevable...

Oui, le Docteur Jekyll qui, sous l'effet de la potion, devient une femme, une meurtrière, Miss Hyde. Toutefois, il ne désire pas se transformer en femme : il subit cette métamorphose. Je n'ai pas revu **Dr. Jekyll & Sister Hyde** depuis sa réalisation en 1971. Néanmoins, je me souviens de l'entrée dans mon bureau de Martine Beswick, envoyée par le producteur. Elle s'est immédiatement dégagée du lot des candidates. Grâce à elle, l'histoire totalement folle de Brian Clemens trouvait tout son sens. Opter pour deux comédiens différents, qui plus est une femme et un homme, afin qu'ils interprètent le même personnage, qu'ils créent l'illusion d'un seul corps, était un grand risque. Je suis heureux que la ressemblance physique entre Martine Beswick et Ralph Bates ait abouti à la réussite de **Dr. Jekyll & Sister Hyde**.

***Les 7 Vampires d'Or* adopte un ton résolument différent de *Dr. Jekyll & Sister Hyde*, de *The Vampire Lovers*, des films très sérieux. Nous sommes ici en pleine bande dessinée, en plein délire.**

Le mélange arts martiaux/fantastique apportait quelque chose de neuf à l'époque. Malheureusement, cette coproduction entre la *Hammer* et la *Shaw Brothers* s'est préparée dans la précipitation. Par manque de temps, de concertation, de rencontres entre les deux producteurs, **Les 7 Vampires d'Or** s'est perdu quelque part. A Hong Kong, nous n'avons obtenu que très difficilement les autorisations de tournage ; ce territoire est vraiment minuscule ! Concernant les séquences de kung-fu, qu'un réalisateur chinois a tournées sous ma supervision, je n'ai pas eu ce que je désirais : une sorte de chorégraphie. Tout le monde m'a conseillé de ne pas m'engager dans cette voie. Du coup, j'ai laissé tomber, pour m'orienter vers des affrontements plus cartoonesques, très bande dessinée. Malgré l'insuffisance de la préparation, les problèmes d'adaptation et le scénario, je garde des **7 Vampires d'Or** un agréable souvenir. Si vous percevez une certaine ironie dans le film, c'est essentiellement dû à l'improvisation des comédiens sur le plateau. Ils ont apporté beaucoup. En scrutant bien l'écran, vous verrez aussi que les sept vampires sont en fait six. Je m'en suis aperçu après le tournage et j'ai piqué un fou rire !



Le British excentrique : John Steed - (Patrick McNee) dans **Chapeau Melon et Bottes de Cuir.**



Les 7 Vampires d'Or : l'exotisme de la Shaw Brothers *rencontre le gothisme de la* Hammer.

Comment s'est déroulée votre collaboration avec cette personnalité du fantastique qu'est Robert Bloch, notamment écrivain du récit original de *Psychose* ?

Pour diverses publications, Robert Bloch avait écrit des nouvelles fantastiques. En quête d'idées de film, le producteur de la *Amicus*, Milton Subotsky, les a compilées, réunies, et a imaginé un fil conducteur, la rencontre des pensionnaires d'un asile d'aliénés, pour créer l'indispensable fil conducteur. Il a envoyé le manuscrit de **Asylum** à Robert Bloch, à Hollywood, qui a modifié l'ordre des histoires, changé quelques détails narratifs. Voilà l'origine du script définitif de **Asylum**. Autrement dit, je n'ai pas rencontré Robert Bloch avant de tourner le film. Par contre, j'ai pu converser avec lui par la suite. J'aime beaucoup **Asylum**. Il correspond bien à ma conception des récits fantastiques courts, un mélange d'humour noir et de terreur. Du fait de son important succès, Milton Subotsky s'est empressé de me proposer plusieurs films bâtis sur le même principe : **Vault of Horror, And now the Screaming Starts** et **Le Club des Monstres.** Ce sont de petites comédies macabres. Je conviens qu'il ne s'agit pas là de films extraordinaires, mais ils ont le mérite d'être bien ficelés. De surcroît, ils sont en accord avec ce que j'apprécie dans le cinéma fantastique. Je n'ai aucune affection pour les films d'horreurs contemporains. Ils sont souvent dégoûtants, inutilement violents. Jadis, dans les années 60/70, nous tournions des œuvres plus sophistiquées, romantiques, le tout dans un emballage très glamour. Les actrices étaient belles, les comédiens beaux gosses. Les effets spéciaux tiennent aujourd'hui la vedette. Autrefois, nous avions Peter Cushing, Christopher Lee. C'était quand même autre chose que d'assister à des décapitations, aussi performants et réussis que soient les trucages.

Votre carrière cinématographique se boucle, en 1983, par un Sherlock Holmes très classique, *The Masks of Death*.

Le film n'est pas l'adaptation d'un récit de Conan Doyle ; il s'agit d'une aventure de Sherlock Holmes que Conan Doyle aurait pu écrire. Nous avons veillé à respecter scrupuleusement sa mémoire, son esprit. D'ailleurs, **The Masks of Death** fonctionne presque exclusivement sur les dialogues. J'ai voulu remettre les pendules à l'heure car, depuis quelques années, Sherlock Holmes et Watson avaient subi des traitements détestables : on en avait fait des pitres et des homosexuels. S'il est vrai que le détective et son fidèle compagnon se moquent des femmes, ils ne constituent pas pour autant un couple gay. **The Masks of Death** dément catégoriquement cette vision des choses. On peut entretenir une amitié masculine sans relation sexuelle tout de même ! **The Masks of Death** ne me satisfait pas à tous les niveaux mais, du point de vue des rapports entre Watson et Holmes, il énonce quelque chose d'important pour la sauvegarde du mythe.

***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*, dont vous étiez l'un des réalisateurs attitrés, connaît actuellement une nouvelle carrière en vidéo. Quelques années avant *Les Monstres de l'Espace*, c'est cette série qui vous a en fait initié au fantastique...**

Oui. Les intrigues de la série se déroulaient en marge de la réalité, dans une espèce de no man's land, où les cinéastes pouvaient tout expérimenter, se permettre des fantaisies proscrites ailleurs. Si je désirais brusquement situer une séquence au fond d'une piscine vide, je le faisais sans alibi particulier. Les policiers n'y portent pas d'uniformes, on ne voit jamais le facteur, mais uniquement la lettre glissée sous la porte... Après s'être débarrassée d'un agresseur, Emma Peel va se recoiffer face à un miroir... Tout ça fait partie intégrante d'un univers étrange où les protagonistes vivent en autarcie. Nous pouvions tout nous permettre, glisser dans les scénarios des références littéraires, historiques, des clins d'oeil. Si le public ne comprenait pas, c'était tant pis, on le faisait malgré tout. ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***, c'était en quelque sorte le Pays des Merveilles, un monde fantastique qui n'existe pas, mais qui se donne néanmoins l'apparence de la réalité.

Propos recueillis à Dinard par Marc **TOULLEC** (traduction : **Alexis DUPONT-LARVET**)

le film décrypté

Doctor Jekyll and Sister Hyde

Docteur Jekyll (Ralph Bates) : quand la science pousse au crime...

Une longue interview de Roy Ward Baker dans *Mad Movies*, l'occasion rêvée pour revenir sur l'un de ses meilleurs films (son meilleur ?), Doctor Jekyll and Sister Hyde, où l'on apprend que dans chaque homme sommeille une femme. Un classique de la *Hammer*, soit, mais surtout un bel exemple de récit progressiste...

Le titre de ce film réalisé en 1971 par Roy Ward Baker sonne comme un gag, comme une nouvelle adaptation parodique du roman de R. L. Stevenson, huit ans après le génial **Docteur Jerry and Mister Love** de Jerry Lewis. Le concept même de cette production *Hammer*, qui veut que le Docteur Jekyll se métamorphose sous l'effet de sa potion miracle en créature du sexe dit faible, ressemble fort à un argument de comédie grivoise à base de savant fou en jupette, de morphologies capricieuses et autres scènes de séduction contrariées... Seulement voilà, malgré des à priori somme toute tenaces et 22 ans après sa réalisation, **Doctor Jekyll and Sister Hyde** reste un chef-d'œuvre inaltérable de sensiblité trouble, une approche intelligente, toute en douceur, d'une histoire archi-connue.

Signé Brian Clemens, le scénario de **Doctor Jekyll and Mister Hyde** ne se contente pas d'abattre l'unique carte de la féminité, même si une grande partie de l'intérêt du film tourne autour de cet ingrédient surprenant pour l'époque. Sans se ranger aux côtés des productions *Universal* qui raffolaient des rencontres entre les monstres (Dracula, la Momie, le Loup-Garou et Frankenstein se retrouvaient souvent, et joyeusement, au même générique), **Doctor Jekyll and Sister Hyde** élargit l'intrigue aux faits divers qui ont défrayé l'Angleterre victorienne et alimenté plus tard une bonne flopée de films. C'est ainsi que le Docteur Jekyll (Ralph Bates) a besoin de cadavres pour poursuivre ses expériences sur l'immortalité (depuis que son ami le Professeur Robertson lui a assuré qu'il serait mort avant d'avoir trouvé des formules de vaccin, Jekyll, déçu, a un peu disjoncté !). Le Docteur fait donc dans un premier temps appel aux services de la morgue, dont le responsable vénal lui fournit des corps fraîchement refroidis avant de tomber en rupture de stock. Burke et Hare, les spécialistes de la pelle à l'affiche de plusieurs films (dont **L'Impasse aux Violences** et **Le Docteur et les Assassins**), se portent alors au secours de Jekyll en allant profaner quelques tombes, puis en commettant quelques crimes rémunérés en conséquence. La rencontre entre Jekyll et les tristement célèbres résurrectionnistes tombe évidemment sous le coup d'une belle logique de scénariste ingénieux, mais Brian Clemens agrandit encore un peu plus son réseau de correspondances entre fiction et réalité. Repéré, le duo de "body snatchers" est lynché par la foule. Sans plus aucune source d'approvisionnement, Jekyll est contraint de passer lui-même à l'acte criminel en prélevant méthodiquement le cœur de ses victimes, des protistuées. Il devient alors l'ennemi public numéro 1 de Londres : à savoir Jack l'Eventreur ! Les mariages entre les figures de proue du fantastique se terminent souvent par des divorces : quand l'union est superficielle, elle ne résiste pas à l'usure. Dans **Doctor Jekyll and Sister Hyde**, Roy Ward Baker et Brian Clemens tissent des liens suffisamment solides, parce qu'évidents, entre Jekyll, Jack l'Eventreur, Burke et Hare, pour se permettre de montrer par exemple le Docteur, déambulant couteau à la main dans ce Whitechapel envahi par le brouillard, en quête d'une nouvelle victime pour poursuivre ses travaux. Derrière le cliché, il est possible de voir une petite révolution dans un genre où Jack l'Eventreur n'a toujours été que l'ancêtre du psycho-killer et non une personnalité douée de (dé)raison.

Entre ces personnages qui n'ont plus aucun secret pour le fantasticophile, Sister Hyde fait l'effet d'une bombe. D'abord parce qu'elle est incarnée par la somptueuse Martine Beswick, ensuite parce que son apparition, pourtant attendue dans la crainte d'exploser de rire (franchement, comment transformer Ralph Bates en Martine Beswick ?), vaut tous les effets spéciaux du monde. Gros morceau d'anthologie à la fois d'une simplicité pure et d'une complexité stupéfiante, la scène puise sa force dans la magie du plan séquence, un travelling circulaire où le Docteur découvre progressivement son alter ego féminin dans le miroir. Juste en passant, la comparaison est peut-être facile, ou rétrograde, mais il y a dans ce plan une morale de cinéma, une honnêteté de mise en scène, que l'image informatisée de **Jurassic Park** ne pourra jamais égaler. Bon, Roy Ward Baker a fait le plus dur en suggérant le plus sérieusement du monde une folie de scénariste qui, lui, ne se souciait pas de la vraisemblance visuelle d'une telle métamorphose sexuelle, et ce qui semblait n'être qu'un "gimmick" destiné à redonner un peu de piquant au mythe de Jekyll & Hyde devient soudain une réalité passionnante. Eludant tous les problèmes salaces que peut engendrer une situation digne d'un mauvais vaudeville (genre s'endormir dans les bras de Martine Beswick et se réveiller dans ceux de Ralph Bates !), Baker et Clemens se concentrent sur la dualité masculin/féminin, remplaçant à l'occasion l'opposition Bien/Mal. Le bon Docteur Jekyll et la mauvaise Sister Hyde ? Pas tout à fait, car la guerre des sexes ne tourne pas vraiment à l'avantage du laborieux Docteur obnubilé par ses travaux interdits. Grignoté par la personnalité envahissante de Sister Hyde, laquelle rêve d'immortalité et d'indépendance au point de se livrer elle aussi à des activités nocturnes et meurtrières, Jekyll ne pense plus qu'à se séparer de son double. Quand deux sexes cohabitent dans le même corps, le "faible" prend le pas sur le "fort" semblent se réjouir de concert Baker et Clemens !

Sans aucun désir de choquer, et au contraire avec un souci constant de traiter à plat un sujet ambigu, Baker et Clemens achèvent de faire de **Doctor Jekyll and Sister Hyde** un authentique film progressiste où la femme n'est plus victime passive mais bourreau actif, où les rapports entre les deux sexes passent par l'incontournable évocation de l'homosexualité refoulée de Jekyll. Car s'il dédaigne répondre aux avances rentre-dedans de la voisine, le Docteur, dans son corps d'homme, ébauche une caresse à l'égard du voisin, frère de la donzelle lui-même très accroc de Sister Hyde. Un geste vite réprimé par Jekyll, mais que les auteurs considèrent comme une courte victoire de Sister Hyde sur le Docteur Jekyll, de la femme sur l'homme, de la sensualité sur la rugosité, de l'impertinente perversité sur le renfermement sur soi. Dans les limites très étroites d'un genre, et surtout d'un mythe codifié à l'extrême, Baker et Clemens osent donc cette parabole, cette digression en sourdine ne venant jamais perturber la progression du récit (c'est en général là la marque des grands films) dont la fin, sublime, est tristement programmée. Malgré sa richesse thématique et son côté "en marge" des productions *Hammer*, **Doctor Jekyll and Sister Hyde** demeure un vrai spectacle populaire, non dénué d'un humour typiquement british lorsque le Docteur découvre chez lui la garde-robe de sa coquette sœur, ou que celle-ci congédie son soupirant après que sa main se soit couverte de poils ! Alors que se profilent, après le **Dracula** de Coppola, deux actualisations de mythes (deux nouveaux massacres ?), **Wolfman** avec Jack Nicholson et **Frankenstein** avec Robert De Niro, **Doctor Jekyll and Sister Hyde** ressemble plus que jamais à une leçon : il n'y a que le respect saupoudré d'une pincée d'insolence qui peut assurer la pérennité d'un mythe.

Vincent GUIGNEBERT

Grande-Bretagne. 1971. Réal.: Roy Ward Baker. Scén.: Brian Clemens d'après le roman de R.L. Stevenson. Dir. Phot.: Norman Warwick. Mus.: David Whitaker. Prod.: Hammer. Int.: Ralph Bates, Martine Beswick, Gerald Sim, Lutw Fiander, Susan Brodick, Dorothy Allison, Ivor Dean...





1 - Photo de tournage : le Docteur Jekyll (Ralph Bates) et son alter ego Sister Hyde (Martine Beswick).

2 - Le Docteur Jekyll, sur les traces de Jack l'Eventreur, part à la chasse aux prostituées.

3 - Sister Hyde foule les pavés de Whitechapel : il y a du meurtre dans l'air...

4 - Une victime du duo Jekyll/ Hyde : une image classique des productions Hammer.



FANTASTIK'À VOLONTÉ



CARNOSAUR

actuellement disponible
dans votre vidéo-club





EVIL TRAIN

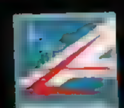
En route pour un voyage sans retour. Epouvante et effets spéciaux du plus mauvais goût garantis !



WAXWORK II

Par le réalisateur de *Hellraiser III*.
La rencontre de *Frankenstein*, *Alien*, *Godzilla*, *Nosferatu*...

WAXWORK II et EVIL TRAIN sont à la vente Distribution Polygram Vidéo



ANTARES & TRAVELLING PRODUCTIONS - 46, rue Troyon - 92310 SÈVRES
Tél. : (1) 45.07.86.16 - Fax : (1) 46.26.94.24 - Télex : 632 652

DISTRIBUTION
PolyGram Video

vidéo et débats

par Marc TOULLEC

Si les films fantastiques désertent les salles de cinéma, ils foisonnent en vidéo. Vidéo qui fait ses choux gras des inédits, des séries B variablement consommables. Ce bimestre, vampires, dinosaures et androïdes se taillent la part du lion. Merci à *Dracula*, *Jurassic Park* et *Terminator* de baliser le terrain. Autre valeur sûre : Stephen King, ici présent à travers un titre très officiel (*Les Tommyknockers*). En vedette : le déjanté et pamphlétaire *Psychose Meurtrière*, et la réédition d'une quinzaine d'épisodes de *La Quatrième Dimension*, série légendaire qui donna ses lettres de noblesse au fantastique télé. Y cohabitent intelligence et fantastique(s), une union sacrée.



Un alien élégant, télépathe, dans le moule des "body snatchers" (*Les Tommyknockers*).

LES TOMMYKNOCKERS

Un Stephen King de plus à l'écran. D'un niveau équivalent à celui de ça/It, **Les Tommyknockers** prend pour cadre un décor provincial cher au Maître, à savoir Haven dans le Maine, une petite ville bien paisible où la vie s'écoule sans heurt. Sans heurt jusqu'au jour où Bobby, une romancière, découvre, dans les bois, la minuscule partie visible d'un gigantesque vaisseau spatial, vaisseau dans lequel des aliens contrôlent les esprits des autochtones. Façon **Body Snatchers**, ceux-ci subissent l'influence des extraterrestres aux funestes intentions. Physiquement, les habitants de Haven se dégradent. Leurs dents se déchaussent, leur peau se flétrit, leur teint vire à une pâleur maladive. Psychologiquement, ils inventent spontanément d'incroyables machines. Une trieuse de courrier pour la postière nymphomane incarnée par Tracy Lords, une machine à écrire téléphatique pour la romancière, une pédale à faire disparaître les objets pour un apprenti Houdini... Le présentateur d'un talk-show s'adresse même directement à une téléspectatrice pour lui conseiller d'éliminer son mari volage... Progressivement, toute la population de Haven tombe sous la coupe des Tommyknockers. Toute la population excepté un grand-père, une femme-flic agressée par les poupées qu'elle collectionne, et Jim Gardner, un poète alcoolique en panne d'inspiration...

Une femme-flic victime des extraterrestres : sa collection de poupées passe à l'offensive (*Les Tommyknockers*).

Condensé en un peu moins de deux heures, **Les Tommyknockers** (qui se déroulait sur trois heures lors de son passage à la télévision américaine) tient les promesses du livre de Stephen King, un roman mineur dans son œuvre. Description minutieuse de la vie à Haven, choix de quelques citoyens typiques, événements irrationnels, montée graduelle de l'angoisse, révélation de l'identité des "monstres" dans le cyclopéen vaisseau spatial... Une chronologie éprouvée. C'est au cinéaste australien John Power que revient l'honneur de mettre en images le récit de Stephen King. Révélé par **Father**, une sorte de **Music Box** dans lequel une fille découvre le passé nazi de son père bien aimé, John Power doit son arrivée sur **Les Tommyknockers** au renvoi de Lewis Teague (**Cujo, Cat's Eye** quand même) après une semaine de tournage en Nouvelle-Zélande. Sa conception du téléfilm différait, paraît-il, de celle de la production. Selon une autre source, Teague travaillerait trop lentement. Classique. Quoi qu'il en soit, malgré son parachutage in extremis sur le plateau à Puhoi, John Power relève le pari. S'il ne transcende pas l'anonymat des images télé, il parvient à retenir l'intérêt jusqu'à un dénouement réussi que le look des aliens enfin montrés ne trahit pas. Petit écran oblige, John Power doit aussi mettre de l'eau dans son vin, éviter les audaces, les scènes de pourrissement physique trop explicites... Des concessions, il en fait, mais, au finish, il préserve l'essentiel.

Stephen King's The Tommyknockers. USA. 1992. Réal.: John Power. Int.: Jimmy Smits, Marg Helgenberger, E.G. Marshall, Joanna Cassidy, Traci Lords, Robert Carradine, Cliff de Young... Dist.: Warner Home Vidéo.



Romulus (Frank Zagarino), l'androïde vénal et incassable de *ShadowChaser*.

SHADOWCHASER

Un croisement entre **Terminator** et **Piège de Cristal**. Tenant à la fois d'Arnold Schwarzenegger et de Rutger Hauer dans **Blade Runner**, l'androïde Romulus et quelques fêlés de la gâchette investissent un hôpital, prennent une dizaine d'otages dont la propre fille du Président des Etats-Unis. Rançon escomptée : 50 millions de dollars. Afin d'élaborer un plan en vue d'éliminer les malfrats, le FBI libère l'architecte du building de sa prison cryogénique. Lorsque les agents s'aperçoivent de leur méprise, il est déjà trop tard ; ils ont réveillé DaSilva, un joueur de football qui, façon Bruce Willis chez John McTiernan, joue les trouble-fête...

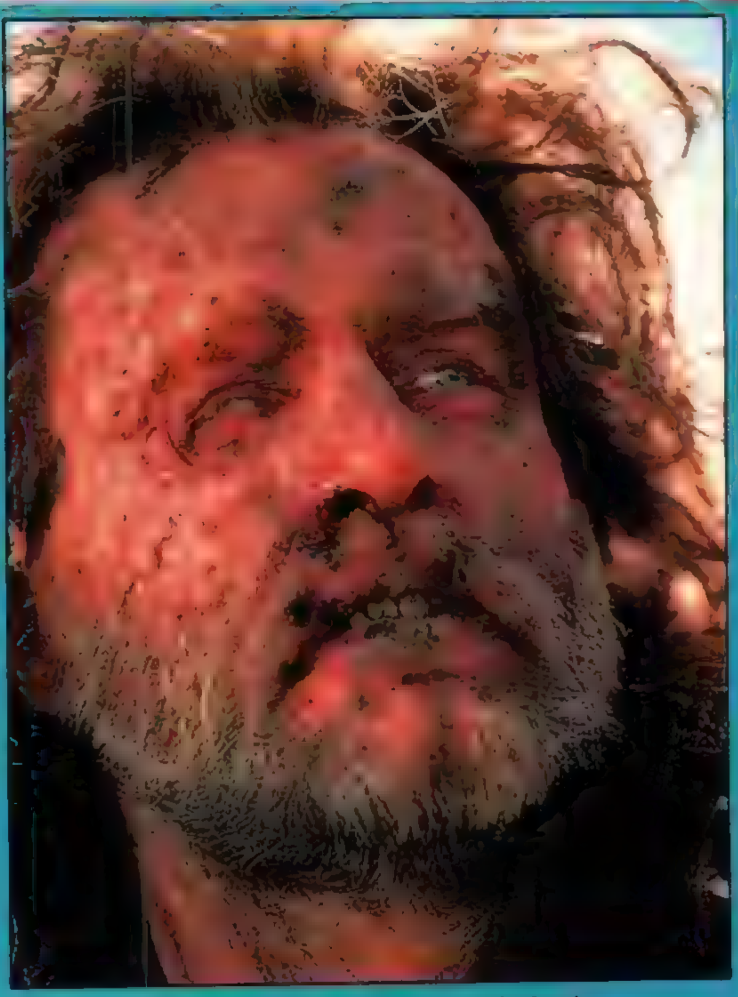
Sans vergogne, John Eyres pille **Terminator, Piège de Cristal, Blade Runner** ("C'est un privilège de rencontrer son créateur" dit Romulus à Kinderman)... Mais sa salade composée n'entrave pas trop la digestion de cette série B vigoureuse, alerte, accumulant les escarmouches, les coups de théâtre sans tenir compte des lois de la vraisemblance. Un ersatz certes, mais aussi un divertissement gaillardement troussé, plein de torses bombés et de douilles fumantes.

Project Shadowchaser. Canada. 1991. Réal.: John Eyres. Int.: Martin Kove, Meg Foster, Frank Zagarino, Joss Ackland... Dist.: CIC Vidéo/ JDR Vidéo.

PSYCHOSE MEURTRIERE

Sorti dans l'indifférence générale aux Etats-Unis, privé de grands écrans en France, la deuxième réalisation du maquilleur Chris Walas sort des sentiers rebattus du fantastique américain. **Psychose Meurtrière** se déroule dans un univers bizarre, le nôtre, où un yuppie, un surdoué de l'informatique comme il en grouille dans n'importe quel bureau, subit la vindicte d'un vagabond, installé dans un terrain vague à proximité de sa nouvelle maison. Ainsi, Graham Krakowski craque au contact de cet intrus envahissant, de ce tueur qui jette les restes de ses victimes dans des poubelles ou dispose artistiquement les morceaux de barbaque dans un réfrigérateur. Accusé des meurtres, plaqué par sa petite amie, Graham met les voiles, accepte la gérance d'un caravaning. Mais son némesis le suit à la trace...
Cette satire au vitriol d'une certaine classe moyenne américaine opte pour un ton original, décalé, passant tour à tour du gore à la **Freddy** à des excès visuels dignes d'un cartoon. Graham Krakowski, le piteux héros, est en fait un petit cochon réfugié dans une maison-forteresse bardée de systèmes d'alarme, mais que le Grand Méchant Loup parvient néanmoins à ébranler de son souffle. Belle métaphore sur une société réfugiée dans un Olympe de médiocrité. Sardonique, Chris Walas n'épargne personne. Ni la police, ni la justice, ni l'agent immobilier (une nymphomane !), ni les patrons (des manipulateurs)... Un antidote à la mesure des gangrènes qui rongent la société américaine.

The Vagrant. USA. 1992. Réal.: Chris Walas. Int.: Bill Paxton, Marshall Bell, Michael Ironside, Colleen Camp, Mitzi Kapture... Dist.: Fox Vidéo/ PFC Vidéo.


Le Vagabond (Marshall Bell) : un clochard qui se prendrait pour Freddy Krueger !

Interview
CHRIS WALAS

Il avait simplement habillé **La Mouche** de David Cronenberg, mais son vieux rêve d'enfant, la mise en scène, l'a propulsé aux commandes de **La Mouche 2**, une séquelle originale, forte, pleine de personnalité. Chris Walas, maquilleur de talent (**Le Festin Nu**, **Gremlins**, **Enemy** et beaucoup d'autres créatures baveuses), réalise avec **Psychose Meurtrière** son deuxième film, un essai étrange, bizarre, une sorte de mutant cinématographique en marge de l'artillerie hollywoodienne. Et un témoignage caustique sur l'ère Reagan...

Difficile de faire la liaison entre le metteur en scène de *La Mouche 2* et celui de *Psychose Meurtrière*...

Après **La Mouche 2**, je ne savais pas très bien quoi faire, mais je ne voulais surtout pas retomber dans le film à effets spéciaux que je venais de quitter. Je cherchais un film fantastique qui possède un petit quelque chose de différent. N'ayant guère d'idées, j'ai parcouru des dizaines de scripts. Et puis mon agent m'a envoyé celui de **Psychose Meurtrière**. Après sa lecture, je me suis écrié : "Voilà enfin mon prochain film !". **Psychose Meurtrière** m'a frappé par son ton pervers, son point de vue vraiment sans pitié vis-à-vis du héros. Il se résume à une attaque en règle contre la mentalité en vigueur à la fin des années 80, une mentalité protectionniste propre à la politique de Ronald Reagan et George Bush. Comme Graham Krakowski, mon principal protagoniste, les yuppies sont convaincus, qu'en restant terrés chez eux, ils se préservent du monde extérieur, de ses aléas.


Graham Krakowski (Bill Paxton) : un yuppie prêt à péter les plombs...

Un tel scénario n'a pas vraiment dû déclencher l'enthousiasme du gratin des producteurs hollywoodiens, très prudents quant aux sujets à aborder à l'écran.

Mon agent a promené le scénario d'un studio à l'autre, d'un producteur à l'autre, sans le moindre succès. Pourtant, les responsables semblaient l'apprécier, mais ils avaient peur de se lancer dans le projet. Peur des risques que le film impliquait car il ne ressemblait à rien de ce qu'Hollywood produit habituellement. J'imagine que les gens du marketing, de la publicité ont tiqué. Peur aussi des réactions des associations de sans-logis, des groupements charitatifs. En désespoir de cause, je suis revenu vers Mel Brooks, pour qui j'ai réalisé **La Mouche 2**. Le fait qu'il venait de tourner **Une Vie de Chien**, une histoire de sans-abris justement, a sans doute compté dans sa décision de produire **Psychose Meurtrière**.

Selon vous, le vilain clochard qui harcèle le "héros" serait une sorte de compromis entre les vagabonds tels que nous en croisons tous les jours et Freddy Krueger...

Mouais. Mon "méchant" s'apparente plutôt à un savant fou, à un membre du groupe hard rock "Metal King". Le fait qu'il s'amuse, qu'il prenne son pied à empoisonner la vie de Graham Krakowski peut le rapprocher de Freddy en effet. En vérité, Graham Krakowski et son persécuteur représentent les deux faces de la même pièce. Le yuppie croit connaître l'existence, la maîtriser, tandis que le clochard symbolise tout ce qu'elle a de sauvage, d'imprévisible, d'inconnue. Au contact de son bourreau, de l'homme qui l'accule à la folie, Graham découvre la vie telle qu'elle est réellement, ses dangers. Il accède à davantage de maturité. Marshall Bell, l'interprète du Vagabond, s'est vraiment impliqué dans son personnage. Il prenait un plaisir fou à l'incarner, à tel point qu'il s'identifiait à lui. Il a ainsi tout fait pour se déformer physiquement, pour attraper les mêmes maladies de peau. Un vrai dingue !

Au regard du portrait que vous brossez de Graham Krakowski, vous semblez avoir une dent contre les yuppies, les jeunes cadres arrivistes...

Par bien des aspects, je ressemblais autrefois à Graham Krakowski. A son image, je me teignais les cheveux, je ne me doutais en rien des tours de cochon que l'existence peut nous réserver. J'étais dans un cocon. Encore aujourd'hui, j'habite dans un quartier paisible, à l'écart de San Francisco. Les gens s'y sentent à l'abri, mais l'idée d'un changement les inquiète. Ils se placent dans la mouvance de l'idéal américain tel que la télévision le représente : boulot, maison, une vie parfaitement réglée d'un bout à l'autre. J'ai brossé le portrait de Graham Krakowski en me référant à une facette de ma personnalité. De l'autre, j'ai tiré le personnage du Vagabond. Comme lui, j'aime voir mes contemporains perdre le contrôle

d'eux-mêmes, sortir de leurs gongs, quitter leur tour d'ivoire pour affronter la réalité.

Dans une scène, celle où la police assiège la maison de Graham Krakowski, votre style se rapproche de Terry Gilliam, de *Brazil*. Une référence consciente ?

Oui. Terry Gilliam jette un regard incroyable sur l'humanité, sur ses faiblesses, sur ses qualités aussi. J'adore son univers. La scène durant laquelle les flics tirent sur la maison, puis interrogent son locataire, était à l'origine bien plus longue. Mais, sous la pression des cadres de la *MGM*, j'ai dû la raccourcir ; ils ne comprenaient pas à quoi je voulais en venir. C'est pourtant simple. Elle représente le bouleversement suprême dans la vie de Graham, l'anéantissement des valeurs dans lesquelles il croyait tant : le système social, le gouvernement, la police, son patron... Tout se retourne contre lui ou s'écroule. L'ordre n'est en fait qu'une mince barrière contre le chaos.

A ce stade, vos producteurs n'ont pas limité leur action à une seule séquence ?

Les gens de la *MGM* n'entendaient rien au film, contrairement à ceux de *Canal +* qui le coproduisaient. Ils hésitaient sans cesse sur l'étiquette à lui coller. Ils m'ont contraint à charcuter des séquences, à en tourner d'autres, sanglantes, pour le rendre plus effrayant, dans le style des Freddy. Ma version contenait davantage d'humour, de second degré. J'insistais également sur la peur qui poussait Graham à quitter son univers douillet pour une existence sordide dans un caravaning. Je montrais pourquoi il préférait fuir ses terreurs plutôt que de les affronter et de les vaincre. Mon dénouement était nettement moins optimiste que celui que vous connaissez. On y voyait Graham, après s'être débarrassé du Vagabond, prendre son espèce de poussette, et sa boîte à musique dont il se mettait à jouer sur fond de soleil levant. A ce stade, **Psychose Meurtrière** tenait bien plus de l'aventure intérieure que du film d'horreur. Je regrette cette version même si ce qu'il en reste n'est pas trop mal.

***Psychose Meurtrière* est malchanceux à plus d'un titre : on murmure que le tournage vira même au cauchemar à force d'ennuis incessants...**

Quelle incroyable accumulation d'incidents ! Jamais de ma carrière je n'avais connu autant de problèmes sur un film. Un caméraman arrivé vers le milieu du tournage m'a confié qu'en dix ans il n'avait pas rencontré autant de soucis qu'en une semaine sur **Psychose Meurtrière** ! Dès le début des prises de vues, les ennuis ont commencé par la chute grave d'un comédien. Les caméras ne fonctionnaient pas, tout s'écroulait... Nous avons dû retourner certains plans à cause d'un négatif sérieusement abîmé. Durant la période de postproduction, le comédien Teddy Wilson, qui s'était blessé à la tête en heurtant une caméra, a succombé à une crise cardiaque. Je n'en pouvais plus car chaque jour de travail apportait sa ration de problèmes. La rumeur dit que nous avons eu tort d'installer notre plateau sur un vieux cimetière indien, que les esprits du mal voulaient notre peau. Toute l'équipe était en permanence sur les nerfs !

Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(traduction : Nikita MALLIARAKIS)



Un robot-mitrailleur commandé à distance dans une agréable série B à l'ancienne (*Mandroïd*).

MANDROID

Pas mal du tout cette production Charles Band. On attendait une copie ringarde de **Terminator** ou **RoboCop**. Crainte heureusement déçue. Mettant à profit la fuite des cerveaux des pays de l'Est et le contrôle des masses via la réalité virtuelle, le metteur en scène, Jack Ersgard, sur le mode des bonnes vieilles séries B des années 50, brasse très adroitement les éléments les plus hétéroclites : le Supérion, une matière ultra-résistante issue de la cuisson de champignons (!), un prototype d'androïde obéissant à distance à un opérateur, un scientifique devenant peu à peu invicible, Ivan Drago, un savant défiguré portant un masque de fer et secondé par un laquais muet... Il y a aussi un agent de la CIA au jeu ambigu, la jolie fille du scientifique, des miliciens nostalgiques du communisme, un américain fraîchement débarqué des States... Un vrai catalogue bien agencé, jamais ridicule, dans un esprit purement bande dessinée, purement sérial, avec un méchant très inspiré du **Darkman** de Sam Raimi, un robot à l'épreuve des balles, un serviteur dans la tradition du Igor de **Frankenstein**. Epris de ce type de convention, Jack Ersgard rend, au passage, un hommage à John Woo lors d'un gunfight à rallonge en provenance du **Syndicat du Crime 2**. Décidément un homme de goût !

USA/ Roumanie. 1992. Réal.: Jack Ersgard. Int.: Brian Cousins, Jane Caldwell, Michael Dellafemina, Robert Symons... Dist.: CIC Vidéo.

BUFFY, TUEUSE DE VAMPIRES

Franchement non. Là, ça ne passe vraiment pas. A vouloir faire mijoter **Vampire, vous avez dit Vampire ?** et **Génération Perdue** dans le même chaudron, à inonder ce ragoût d'une bonne rasade de jus de pop-corn particulièrement écœurant, vous obtenez **Buffy Tueuse de Vampires**, une vile production hollywoodienne à destination exclusive du public adolescent, celui qui se pâme d'aise devant **Wayne's World**. Pourtant, derrière une accumulation de péripéties convenues et mollement mises en image, on perçoit un zeste de satire sociale, cherchant du côté du très grinçant **Fatal Games** de Michael Lehman. Ainsi, Fran Rubel Kuzui s'échine à souligner la fatuité de l'adolescente Buffy. Arrogante, coquette, transparente et souvent influençable, celle-ci ne vit que pour des valeurs aussi exemplaires que la fonction de pom-pom girl avant les matchs de baskett, que l'achat d'un blouson démodé et du bal de fin d'année universitaire. La sœur jumelle de notre Hélène nationale. Elle change radicalement au contact de Merrick, un chasseur de vampires vieux de 500 ans, lequel lui annonce qu'elle est l'Elue, la seule capable d'éliminer le vampire Lothos (Rutger Hauer ridiculissime) et ses serviteurs aux canines pointues. Au terme d'un vigoureux entraînement, Buffy, as du kick-boxing, devient la Van Damme de la lutte anti-vampires ! Le fantastique se résume ici à un spectacle de foire à peine digne de Guignol, Rutger Hauer (une des aberrations du casting avec Donald Sutherland en pseudo Van Helsing) joue mal les vampires romantiques, les effets spéciaux se contentent de râteliers de plastique, le second degré vole au ras des pâquerettes... Excepté le décolleté de Kristy Swanson (**L'Amie Mortelle** de Wes Craven), rien ne mérite ici qu'on s'y attarde. Zéro.



Buffy (Kristy Swanson), une peste adolescente sur les traces de Van Helsing dans *Buffy, Tueuse de Vampires*.

Buffy The Vampire Slayer. USA. 1992. Réal.: Fran Rubel Kuzui. Int.: Kristy Swanson, Donald Sutherland, Rutger Hauer, Paul Reubens, Luke Perry... Dist.: Fox Vidéo/ PFC Vidéo. (lire également article in *Mad Movies* 79)

Jurassic Park fait des petits :

CARNOSAUR - DINOSAURES STORY - *LES AVENTURIERS DU MONDE PERDU*

Evidemment, le marché vidéo ne pouvait rester indifférent à la dinomania qui envahit jusqu'aux rayons céréales de nos supermarchés. Alors que *M6* programme **Le Monde Perdu**, que la chaîne câblée *Ciné-Cinéfil* exhume sa première version, muette, les éditeurs vidéo font l'inventaire scrupuleux de leur fond de catalogue. On ne sait jamais : un dinosaure ou deux pourraient bien y prendre la poussière. *Warner Home Vidéo*, fort de deux titres prestigieux, redécouvrent ainsi **La Vallée de Gwangi** et **Quand les Dinosaures Dominaient le Monde**, deux fleurons du genre. Ses concurrents, moins nantis question grands reptiles, raclent les fonds de tiroir, quitte à déterrer des documentaires dont personne ne se serait porté acquéreur en temps normal. C'est le cas de *TF1 Vidéo* avec le très pédagogique **La Vallée des Dinosaures** du japonais Shuro Takenaka. Instructif. Chez *Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo*, on abat la même carte avec **Les Dinosaures**, divisé en deux cassettes : **L'Apparition** et **Domination et Disparition**. D'origine anglaise, **Les Dinosaures** mêle dessins animés, reportages sur des sites archéologiques, interviews de scientifiques vénérables. Pour ceux qui seraient encore curieux après le déluge d'articles générés par la sortie de **Jurassic Park**. Aux tout petits, à peine sortis du berceau, *Fox Vidéo* et *Turner Entertainment* offrent **Dink, Le Petit Dinosaure**, des dessins animés très gentillets à la Disney vieux de trois ans et regroupés sur deux cassettes. Même topo chez *Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo* avec **Dino, Les Superhéros**, cartoon cherchant l'inspiration du côté des Tortues Ninja. Plats de résistance de cette déferlante : ***Les Aventuriers du Monde Perdu***, **Dinosaures Story** et **Carnosaur** qui, malgré son passage sur *M6* le 21 octobre dernier, se risque à une sortie vidéo.

Aux Etats-Unis, **Carnosaur** est sorti bien avant **Jurassic Park**, mais sans en tirer grand profit. A vrai dire, cette série B a dû surprendre ceux qui s'attendaient à un plagiat de Steven Spielberg. Déjà réalisateur d'un troublant et labyrinthique **Sanglante Paranoïa/Brain Dead**, Adam Simon prend ses distances avec la méga-production hollywoodienne. Des dinosaures, il y en a certes dans **Carnosaur**, mais pas très nombreux : ces petits monstres à peine sortis de l'œuf sont plutôt glauques et très méchants. Il bouffent de l'homme, les entrailles de préférence, frénétiquement, dans de beaux déferlements gore.



Un rocker en puissance : Elvis le tyrannosaure dans *Dinosaures Story*.

Comme les créatures préhistoriques de **Jurassic Park**, leur retour à la surface du globe est d'origine génétique. Ainsi, dans un laboratoire du gouvernement et sous couvert de recherches sur les poulets, la scientifique Jane Tiptree crée une nouvelle race de dinosaures, lesquels, via un virus, peuvent couver dans le ventre des femmes. Leur naissance équivaut à la mort immédiate de la "porteuse". Timbrée mais brillante, Jane Tiptree entend bien repeupler la Terre des grands reptiles disparus voici 65 millions d'années. Smith, le gardien d'un chantier, et Thrush, une jolie écologiste, mènent la lutte contre les monstres qui accumulent les repas saignants dans une petite ville de Californie...

Ambiance lugubre, morts atroces, intervention très contestable d'une agence d'Etat du nom de Eunico, action très souvent nocturne... Adam Simon, dans un univers clos proche de son **Sanglante Paranoïa**, prend le contrepied de Spielberg. Desservi par des effets spéciaux rudimentaires qui refusent les bons vieux procédés de Ray Harryhausen, il parvient cependant à un film étrange, agaçant à force de minuter l'action style "Jour J moins 12 heures". Heureusement, afin d'atténuer la noirceur du tableau, il s'offre de délicieuses pointes d'humour macabre. Exemple : un écolo accueillant le tyrannosaure par un "bienvenu vieux pote" se fait illico avaler par la bête vorace.

Dans **Dinosaures Story**, la gentillesse est de mise. Walt Disney ne stationne pas loin. Le producteur-réalisateur Charles Band, sous un nouveau label (*Moonbeam*) et son papa, Albert, suivent paisiblement les aventures de cinq dinosaures miniatures. Ce sont Paula (comme Abdul) le brachiosaure, Elvis (comme Presley) le king tyrannosaure, Jagger (comme Mick) le stégosaure, Hammer (comme MC) le chasmosaure et Madonna le ptérodactyle. Originaires d'une caverne aménagée en temple inca d'Amérique du Sud, les reptiles font irruption au sein de la famille Brett tandis que le vilain Rico Sarno entend bien les capturer pour récolter oseille et célébrité. Ils sont mignons, adorables, ces dinosaures, un peu trop turbulents lorsqu'ils visitent la cuisine des Brett certes, mais aussi câlins que des chatons. Le tyrannosaure se lance même dans un rock endiablé



Un tyrannosaure fringant d'effets gore dans une série B crade (*Carnosaur*).



Shung et ses sbires : des méchants qui tiennent des 3 Stooges (*Les Aventuriers du Monde Perdu*).

lorsqu'il entend une rengaine d'un autre king, Elvis Presley. Une séquence amusante dans une production pour les moins de 12 ans, à l'humour souvent épais, où les méchants sont des idiots gaffeurs. Rayon effets spéciaux, **Dinosaures Story** sauve les meubles. Les marionnettes manipulées par câbles ne trahissent pas trop l'animation image par image de Dave Allen, apport indispensable de magie dans une mer de latex et plastique dur.

Si **Dinosaures Story** s'adresse aux moins de 12 ans, la série télé *Les Aventuriers du Monde Perdu* s'adresse quant à elle aux inconditionnels de **L'Ile aux Enfants**. Pas de Casimir à l'horizon, mais Tasha, un bébé dinosaure dans la peau duquel souffre un comédien. Les deux premières cassettes des aventures de la famille Porter, transportée en pleine préhistoire par un tremblement de terre et une faille dans l'espace-temps, regroupent chacune trois épisodes du feuilleton, un feuilleton qui reprend le schéma connu des *Robinsons Suisses*. Malgré l'inconfort de l'époque, les Porter, qui s'en allaient camper lorsque le hasard les propulsa à 65 millions d'années de chez eux, bénéficient d'une 4 x 4, d'un caméscope, d'une radio et autres vibrants représentants de l'American Way of Life. Le père et ses deux enfants, l'adolescent pubère et la fille binoclarde, construisent une cabane dans les arbres, réplique exacte du doux foyer californien. S'ils trouvent dans la sauvageonne Christa et son chimpanzé/chaînon manquant Stink deux précieux alliés, ils se heurtent régulièrement au tyrannosaure Scarface et à Shung, fétide lézard humanoïde. Péripéties au programme de **Tasha Bébé Dinosaure et de Shung le Terrible** : Tom Porter mordu par un iguane venimeux et sauvé in extremis par une herbe médicinale, Tasha menacé de servir de dîner à l'affreux Shung, une éclipse du soleil influant sur les comportements de dinosaures soudain agressifs, la petite Annie Porter subissant les ondes négatives de l'épée de cristal de Shung... Rien de très original, sinon des intrigues souvent en vigueur à la télévision américaine. De même, les images donnent dans la confection courante. Entre marionnettes à câbles, effets d'animation image par image selon le principe de Ray Harryhausen, en moins éclatant toutefois, et figurants engoncés dans des panoplies caoutchouteuses, les effets spéciaux, télé oblige, se satisfont d'une qualité moyenne. Ils suffisent cependant à ébahir, étonner ou effrayer les tout petits auxquels ces *Aventuriers du Monde Perdu* font les yeux doux. Interdits de Jurassic Park, les plus jeunes victimes de la dinomania y trouveront leur compte après un goûter aux céréales Steven Spielberg.

Carnosaur. USA. 1992. Réal.: Adam Simon. Int.: Raphael Sbarge, Jennifer Runyon, Diane Ladd, Clint Howard... Dist.: Antarès Production. (lire également interview avec Adam Simon in *Mad Movies* 83 et John Carl Buechler in *Mad Movies* 85)

Dinosaures Story/ Prehystoria I. USA. 1992. Réal.: Charles & Albert Band. Int.: Brett Cullen, Colleen Morris, Tony Longo, Samantha Mills, Austin O'Brien... Dist.: CIC Vidéo. (lire également article in *Mad Movies* 84)

Les Aventuriers du Monde Perdu/ Land of the Lost. USA. 1991/92. Réal.: Ernest Farino & John Carl Buechler. Int.: Timothy Bottoms, Jennifer Drugan, Robert Gavin, Ed Gale... Dist.: Kanel Productions. (lire également interview avec Stephen Chiodo in *Mad Movies* 85)



Un barbare cannibale en chasse dans un monde nauséeux (*Dream System*).

DREAM SYSTEM

Produit par le magazine américain *Fangoria*, **Dream System** part d'un univers de science-fiction lisse, aseptisé, pour mieux se vautrer dans un univers de pourriture, de crasse, aussi peu odorant que les boucheries de **Massacre à la Tronçonneuse** et **Razorback**. La terre de 2037 se divise ainsi en deux mondes : une biosphère stérile dont les habitants sont éternellement branchés sur des programmes rêvés, et l'extérieur, privé de la protection de la couche d'ozone. La surface étant pratiquement inhabitable, les "hommes" croupissent, comme des taupes, dans des galeries souterraines. "Hommes" est un terme bien galvaudé pour ces "rampants" monstrueux, cannibales, extrêmement agressifs. Ce sont dans leurs mains, et celles de leur Grand Prêtre, que tombent Judy, une rêveuse dissidente, et Stover, un des rares habitants de la surface.
Du gore bien teigneux, des maquillages à soulever le cœur, un environnement humide, glauque, crasseux... Steve Barnett met le paquet, tenant scrupuleusement compte des leçons de Tobe Hooper, dans la description de son charnier, de cet abattoir souterrain bénéficiant d'une machine infernale à broyer les corps pour en recueillir tout le sang dans une baignoire. Beurk ! A signaler aussi la présence de sangsues ultra speed pondant leurs œufs dans le corps des captifs, et d'un Bruce **Evil Dead** Campbell à la sobriété inhabituelle.

Mindwarp. USA. 1990. Réal.: Steve Barnett. Int.: Marta Alicia, Bruce Campbell, Angus Scrimm, Elizabeth Kent... Dist.: Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo.

DRACULA RISING

La réponse de Roger Corman au **Dracula** de Francis Coppola. Tourné en Bulgarie, **Dracula Rising** verse allègrement dans le vampirisme romantique, dans la love-story millénaire. Malgré les restrictions des budgets propres à Corman, Rodman Flencher, le scénariste, voit grand : *"une histoire de vampire à la Anne Rice pour une mise en scène à la David Lean"*. Du moyen-âge à l'époque actuelle, **Dracula Rising** suit donc les déboires amoureux du moine Vlad, défroqué pour avoir conté fleurette à la paysanne Theresa, laquelle cinq siècles après se réincarne dans une artiste-peintre américaine. En Roumanie, où elle est chargée de restaurer des œuvres d'art, elle retrouve son amant maudit, déjà entrevu lors d'un vernissage. Mais leur idylle renaissante est troublée par Alec, le moine fanatique qui, jadis, envoya Theresa sur le bûcher...
Gentil vampire, vilain vampire, envolées lyriques, malédiction... Le réalisateur Fred Gallo prend très au sérieux son **Dracula Rising**. Il pousse les éclairages au gothique flamboyant, s'offre de jolis mouvements d'appareil dans de superbes sites historiques, saupoudre le tout d'un slow entêtant ("Be my angel tonight"), limite les effets spéciaux à quelques canines protubérantes... Des efforts louables malheureusement gâchés par le jeu outré de Christopher Atkins, héritier peu crédible de Dracula, qui fut l'adonis du **Lagon Bleu**. Justement, pour lui rendre hommage, Fred Gallo lui dédie une scène d'amour amphibie particulièrement malvenue.

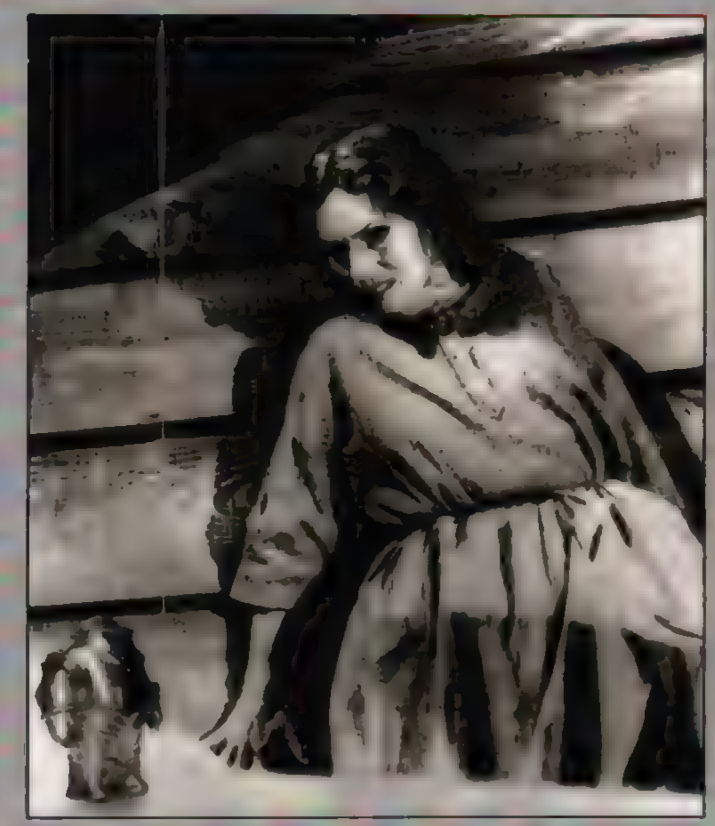


Vlad (Christopher Atkins), moinillon devenu vampire par passion (*Dracula Rising*).

USA. 1992. Réal.: Fred Gallo. Int.: Christopher Atkins, Stacey Travis, Doug Wert... Dist.: CIC Vidéo. (lire également article in *Mad Movies* 79)

LA QUATRIEME DIMENSION

Quatre cassettes pour seize épisodes de cette série mythique des sixties, seize raisons pour apprécier l'étendue du talent de son créateur, de son maître d'œuvre absolu, Rod Serling. Pour lui, le Fantastique signifiait quelque chose de fort, de riche, pas seulement limité à des histoires terrifiantes. De ces récits, il y en a néanmoins dans *La Quatrième Dimension*. Celui du passager d'un avion, fraîchement sorti d'une dépression nerveuse, et qui imagine (vraiment ?) la présence d'un monstre sur l'une des ailes de l'appareil (**Cauchemar à 20.000 Pieds**). Rod Serling, ici secondé par le scénariste Richard Matheson, aime à jouer avec les nerfs, une douce torture dans laquelle il excelle. Dans **La Poupée Vivante**, un père odieux subit les assauts verbaux de Tina, la "Barbie" indestructible de sa petite fille. **Les Envahisseurs** confronte une vieille femme, recluse dans une cabane sans eau ni électricité, à de minuscules extraterrestres vindicatifs. Plein de ressources, la vieille réagit par la peur, puis par la violence. **Cauchemar à 20.000 Pieds, La Poupée Vivante, Les Envahisseurs** : trois récits simples, efficaces. Mais Rod Serling explore, à travers *La Quatrième Dimension*, de nombreux autres visages de la peur. Exemple type : **Le Soleil de Minuit**, terrifiante histoire d'apocalypse durant laquelle la Terre, en se rapprochant inexorablement de l'astre incandescent, agonise dans des températures sahariennes. L'épisode rebondit, dans les derniers instants, sur une pirouette cruelle. La cruauté, Rod Serling l'affectionne, surtout lorsqu'elle se pare d'une solide couche d'humour noir. Qui sont donc ces aliens télépathes, pacificateurs, si généreux envers l'espèce humaine ? Dans quel but, transportent-ils des milliers de touristes vers leur planète, Kanamit ? Réponse dans le titre de l'épisode : **Comment Servir l'Homme** ! Méchant. Méchants aussi sont **La Nuit du Jugement, Question de Temps** et **Tous les Gens sont partout Semblables**. Le premier place le commandant d'un sous-marin allemand dans la situation des passagers du bateau britannique qu'il coulera sans le moindre remord, le deuxième fait d'un petit employé de banque myope le dernier homme sur Terre, situation qui pourrait lui permettre d'assouvir son intarissable fureur de lire. Sardonique, le troisième transforme un astronaute novice en objet de curiosité, exposé dans un zoo extraterrestre. Suspense, retournement de situation sont deux des composantes essentielles de *La Quatrième Dimension*. Toutefois, Rod Serling, versatile, sait tout aussi magistralement manier la générosité, l'humanisme. Magnifiques sont, à ce titre, **Balade pour le Passé, La Relève de la Garde** et **Pour les Anges**. La rencontre émouvante d'un business-man avec sa propre enfance, la mise à la retraite d'un professeur de lettres peiné de ne pas avoir su se montrer à la hauteur de ses ambitions et le sacrifice d'un vieux camelot pour la survie d'une petite fille composent des instants merveilleux, empreints d'une réelle sensibilité. Du Frank Capra presque car, pour imaginer ces folles histoires, Rod Serling a besoin de délivrer un message, de raconter une histoire qui aboutisse à une morale. Dans **L'Oeil de l'Admirateur**, il milite pour les différences à travers le calvaire d'une belle jeune femme, devenue le monstre dans une société où la difformité est la norme. Même aboutissement, quoique plus tumultueux, dans **Les Monstres de Maple Street** où le débarquement virtuel d'extraterrestres crée une psychose paranoïaque et meurtrière dans un quartier typique de l'Amérique profonde. Pourfendeur de l'intolérance, Rod Serling manifeste logiquement une grande tendresse pour les non-humains. Ce sont le mannequin en permission du **Neuvième Etage**, la femme-robot compagne du prisonnier isolé sur une planète déserte du **Solitaire**. Là encore, bien au-delà des artifices et des trucs de scénariste, Feu Rod Serling prouve que sa *Quatrième Dimension* plaidait pour un Fantastique dont la gratuité n'était qu'une façade, qu'un faux-semblant.



Petits mais costauds : des extraterrestres agressent une vieille femme (Agnes Moorehead) dans sa ferme (*Les Envahisseurs*).



Richard Kiel dans le rôle d'un extraterrestre moins débonnaire qu'il y paraît (épisode *Comment Servir l'Homme*).

Twilight Zone. USA. 1960/62. Réal.: John Brahm, Richard Donner, Douglas Heyes, Robert Parrish, Jack Smight, Robert Ellis Miller, Ron Winston, Robert Stevens, Mitchell Leisen, Anton Leader, Richard Sarafian, Buzz Kulik, Richard L. Bare. Int.: William Shatner, Agnes Moorehead, Telly Savalas, Burgess Meredith, Patrick MacNee, James Franciscus, Nehemiah Persoff, Anne Francis, Cliff Robertson, Murray Hamilton, Gig Young, Donald Pleasence, Roddy McDowall, Richard Kiel, Claude Atkins, Jack Weston, Jack Warden... Dist.: Fox Vidéo/ PFC Vidéo.

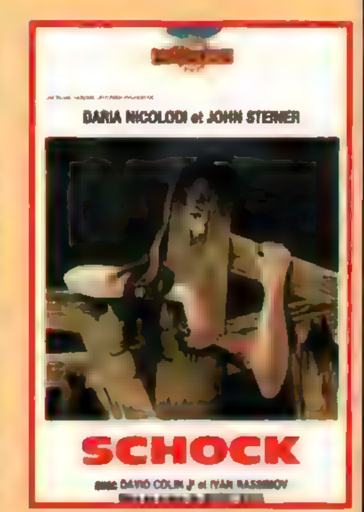
Sorties à la vente novembre-décembre 93

- *Warner Home Vidéo* : **La Vallée de Gwangi, Quand les Dinosaures Dominaient le Monde, Génération Protéus, Blade Runner** (version Ridley Scott, format cinéma respecté), **Planète Interdite** (en pan & scan malheureusement), **Batman le Défi, 2001, L'Odyssée de l'Espace** (format cinéma respecté).
- *UGC Vidéo* : **Brazil** (coffret spécial collector, VO sous-titrée), **Brain Dead**.
- *Antarès-Travelling Productions* : **Carnosaur, Waxwork 2, Dar l'Invincible 2**.
- *Delta Vidéo* : **Le Cobaye, Class of 1999, Y-a-t-il un Exorciste pour Sauver le Monde ?**.
- *Gaumont/ Columbia/ Tri-Star Home Vidéo* : **Universal Soldier, La Famille Addams, La Nuit Déchirée, Dangerous Games**.
- *Fox/ PFC Vidéo* : "**Alien** la trilogie" (coffret), **Alien 3** (format cinéma respecté), "La trilogie de **La Malédiction**" (coffret, format cinéma respecté pour les trois films), *La Quatrième Dimension* (coffret 4 cassettes).
- *Emi* : ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** (50 épisodes époque Diana Rigg & Linda Thorson, à raison de 3 épisodes par cassettes)...

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE

CAUCHEMAR

SCHOCK, LES DEMONS DE LA NUIT. Shock. Italie. 1977. De Mario Bava. Avec John Steiner, Daria Nicolodi, Ivan Rassimov, David Colin Jr. Dist.: MPM.



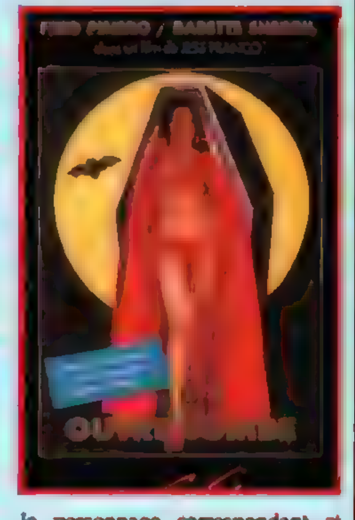
Le fait de laisser figurer au générique une partie du titre français, **Les Démons de la Nuit**, n'empêcha nullement l'éditeur d'en dégoter un autre pour sa sortie vidéo : **Cauchemar**. Ingénuité, distraction, perversité, négligence ? Les paris courent toujours, messieurs, faites vos jeux...
Mario Bava, sans doute lassé de voir Argento lui repiquer la plupart de ses trucs, livre à la fois une contre-attaque radicale sur le front du giallo finissant, et sa contribution au thème de la possession enfantine, alors en pleine vogue (**La Malédiction, L'Exorciste, Le Cercle Infernal, Emilie, l'Enfant des Ténèbres**, etc...).
Un couple formé par John Steiner et la fascinante Daria Nicolodi revient sept ans après dans une villa où la jeune femme a vécu avec son précédent mari, Carlo, depuis mystérieusement disparu. Marco, le fils de Carlo, les accompagne et subit bientôt l'influence du défunt qui va menacer le couple jusqu'à la tragédie finale.
Bava n'hésite pas à trop en faire et, aidé de son fils Lamberto, lequel se croyait un créatif à l'époque, multiplie les angles bizarres, les objectifs déformants, les travellings speedés ou à 360° (oui, c'est ça, quand le plan revient à son strict point de départ !). Puis, il balade sa caméra le long des pièces, monte doucement les escaliers, s'apesantit sur des objets symboliques, fixe un mur inquiétant, comme pour mieux faire sourdre l'innommable présence, ce quatrième personnage qui semble devoir tirer les ficelles de ce récit inextricable.
Car la narration fonctionne à deux niveaux, suivant qu'on opte pour la démarche auto-punitive de la mère ou la possession réelle de l'enfant par l'esprit du mort.



Dès lors, Bava jubile de cette ambivalence et accumule les scènes allégoriques toujours émotionnellement très fortes.
Le cutter vole à travers la pièce et menace la jeune femme, la lame de rasoir affleure le clavier du piano qui rit de toutes ses touches, les meubles cernent la victime dans la cave, l'avion en péril devient le substitut d'une balançoire en mouvement, les dents du rateau figurent les griffes du mort, le jeu du fils se mue en rite incestueux, la main putréfiée du défunt vient remplacer celle de l'enfant, etc.
Ici les fantasmes de la femme recréent la faute initiale et transposent symboliquement décors et objets relatifs à cette scène. A ce jeu de la représentation symbolique, du flash-back inducteur, du déplacement volontaire de signifiant, Mario Bava se montre imbattable et nous en met plein la vue. Seul compte pour lui l'éternel jeu de la peur qu'il pratique en maître dans l'essentiel de sa filmographie fantastique. Une peur jamais désamorcée, même par les répliques les plus saugrenues : *"Depuis que Marco m'a dit "Maman, il faut que je te tue", je me sens très mal !"* avoue notamment une Daria Nicolodi, sincèrement ébranlée.
Mais cela participe justement de sa conception d'un jeu de la peur empreint à la fois de transgressions et de conformités aux règles du genre. Quand le spectateur hésite entre l'identification, et la distanciation. Tout est faux et tout est vrai à la fois, puisqu'il s'agit d'abord de travestir les faits objectifs aux yeux du spectateur.
A ce titre, et malgré les contraintes d'une pure œuvre de commande, Mario Bava s'affirme encore comme le grand manipulateur du phénomène cinéma.

OUTRE TOMBE

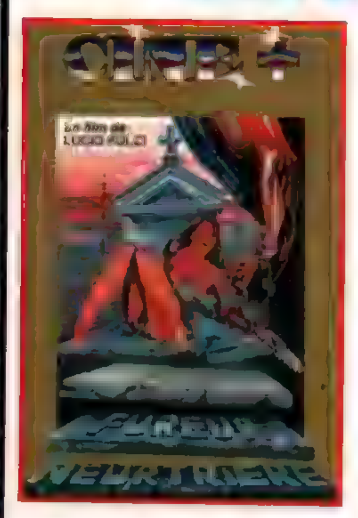
DEATH CURSE OF TARTU. U.S.A. 1966. De William Grefe. Avec Fred Pinero, Babette Sherrill, Gary Holtz, Maurice Stewart, Doug Hobart. Dist.: Casa.



Quand il ne s'adonne pas au détournement de titre volontaire, le distributeur *Casa* souffre de distraction. Sortir deux films différents sous ce même titre d'**Ursus l'Invincible**, par exemple (le film de Parolini et **La Terreur des Kirghiz**, de Margheriti) ou bien diffuser cette fameuse cassette montrant le nom de Roger Moore en lettres énormes, de jolis couleurs et un visuel flamboyant, mais en oubliant complètement de mentionner le titre du film. Du coup, le client ressort perplexe : *"- J'ai acheté un film avec Roger Moore", "- Ah, terrible, comment ça s'appelle ?", "- Ben, Roger Moore, je crois"!* Succès garanti...
Pourquoi *Casa* a-t-il ici crédité Jésus Franco en lieu et place de William Grefe ? encore un mystère. Toujours est-il que **Death Curse of Tartu** représente dans son genre une expérience unique. Ecrit en 24 heures - ça se sent -, pour 28.000 dollars - ça se voit -, et tourné en une semaine (je les soupçonne même de s'être un peu reposés le week-end...), le film vit le jour pour livrer en catastrophe un second titre à un double programme en mal de partenaire.
L'histoire, évidemment, se la joue classique. Les prédictions maléfiques d'un sorcier Séminole, Tartu (ou Tartou dans la VF), mort il y a quatre siècles, se concrétisent lorsqu'une bande de pseudo-archéologues viennent batifoler aux abords de son tombeau.
A sa mocheté naturelle - voir photo - (oui, hein ?), il ajoute la faculté de se changer en requin, anaconda, alligator, et aussi en lui-même, beaucoup plus jeune, ceci dans une incroyable transformation à vue, au fondu déchaîné, qui nous ferait bien regretter les effets du morphing tant les occasions de rire ne sont pas si fréquentes. En fait, il apparaît dix bons centimètres d'écart entre la position de la momie au départ et le personnage correspondant et sans maquillage à l'arrivée !
Bien que le scénario fasse tout ce qu'il est humainement possible dans le registre du cocasse (les étudiants parvenus sur le territoire sacré se mettent à pratiquer un jerk effréné, un acteur tente désespérément de convaincre dans sa lutte contre un serpent parfaitement inerte, la poudre de trois balles provoque une déflagration à déplacer une paroi rocheuse, etc...), c'est surtout la VF qui terrasse les plus résistants. Sans doute doublé par le distributeur lui-même, sa copine et trois voisins de palier, le dialogue renvoie aux pires nanars de notre déjà regretté Festival du Super-8. Il faut dire que le texte fait rien qu'à pas arranger les choses :
- Regardez ! Regardez : ce silence n'est-il pas effrayant ?
Ou bien encore : *- T'en fais pas, Billie, si un fantôme m'embête, il en prendra plein la poire...*
- Ah, Tommy, t'es vraiment trop !
Pour saisir la beauté brupte d'un tel spectacle, réunissez-vous à une dizaine de copains et savourez tel quel. En principe, vous devriez passer une sacrée soirée.
D'ailleurs, je vous appellerai sûrement, en compagnie de Laurence, et si vous avez bien découpé cet article dans votre magazine préféré... Ah, ça y est, j'hallucine !



FUREUR MEURTRIERE



LA LONGUE NUIT DE L'EXORCISME. Non si Sevizia un Paperino. Italie. 1973. De Lucio Fulci. Avec Tomas Milian, Florida Bolkan, Barbara Bouchet, Marc Porel, Irène Papas, Georges Wilson. Dist.: Ciné 7, VIP, Fil à Film.

Ce thriller livré à la distribution française sous une étiquette faussement racoleuse exploitant la veine post-**Exorciste** échappe aussi bien à la facture fulcienne qu'à la classique école du giallo italien. Ici, pas d'assassin ganté de noir traversant la jungle urbaine en quête de jeunes femmes dévêtues à trucider. Exit le luxe ultra-mode à la photographie esthétisante des standards du genre.

Fulci s'amuse là à dénoncer sans le moindre recul ironique (et c'est en cela qu'il s'amuse...) l'intolérance des honnêtes gens face à ce qui leur est différent et qu'ils ne comprennent pas.
L'idiot du village, la présumée sorcière, la jeune femme libérée et provocatrice deviennent ainsi les cibles privilégiées d'un ordre établi cherchant avant tout à préserver ses marques. C'est l'instinct grégaire et l'obscurantisme rural frappé de religion que fustige Lucio Fuci, pour mieux dépeindre au final la responsabilité flagrante du gardien de l'ordre moral.
Pour bien marquer les consciences il n'y va pas par quatre chemins et dès la première scène brosse un univers morbide, quand Florida Bolkan déterre et presse contre elle l'affreux squelette d'un bébé clandestinement inhumé.
Puis, il s'attarde complaisamment sur le quotidien des enfants, futures victimes de l'étrangleur, visualise de façon clinique l'horrible lapidation de la "sorcière", avant de nous livrer sa trouvaille la plus perverse. Quand la petite fille demeurée et sourde-muette reproduit en décapitant son Donald la scène du meurtre auquel elle vient d'assister. Une séquence sans doute assez forte dans l'esprit de Lucio Fulci pour justifier le titre original, **Non si Sevizia un Paperino** (ne torturez pas les canetons !). (*)



Florida Bolkan, sorcière ou victime ?

L'action se déroule dans une région montagneuse de l'Italie, encore marquée par la superstition séculaire et le rigorisme religieux. A l'heure où une série de meurtres particulièrement odieux frappe les enfants du pays et transforme les villageois en autant d'incoercibles justiciers.

Une bien belle démonstration de l'ignorance populaire basée sur la dynamique du refoulement auquel Lucio Fulci prête les outrances visuelles de son imaginaire halluciné.

(*) A signaler que chez *VIP* le film s'intitule justement **Paperino**.

GALAXIE WARRIOR



MYSTERIOUS PLANET. U.S.A. 1982. De Brett Piper. Avec Paula Taupier, Boydd Piper, Michael Quigley, Bruce Nadeau. Dist. : Casa, Reel Movies, Ciné Budget.

Ah, y'a des jours, j'en ai marre, tiens ! Je possédais une K7 *Casa* (encore eux !) intitulée **La Bataille des Galaxies**, qui sitôt dans le magnétoscope devenait **La Guerre des Galaxies**. Normal... Puis, ce fut un **Galaxie Warrior** (j'aurais dû me méfier...) déniché en super-marché, dont je vis très vite qu'il camouflait le même film. Mais là où on frôle l'abstrait, c'est lorsque dans une brocante je tombais sur une **Mystérieuse Planète** qui me fit aussitôt craquer. Incroyable, c'était encore le Brett Piper. Tout de même, ils exagèrent. Hier j'ai acheté **Phantom of The Paradise** chez *Virgin*, eh bien croyez-moi, si c'est à nouveau **Mysterious Planet**, ils vont m'entendre !
Bref, avec trois versions du film, je peux vous en parler. Figurez-vous qu'un équipage atterrit sur une "Mystérieuse Planète" suite à un orage magnétique, l'explore, rencontre divers sauriens, une indigène, une entité en situation irrégulière (elle n'avait pas sa carte d'entité !), quelques difficultés avec une flotte ennemie, puis enfin la chance de leur vie en quittant ces lieux hostiles.
Brett Piper signe là son premier film et, comme souvent en pareil cas, il avoue ses références cinéphiliques. Admirateur de Willis O'Brien et de Ray Harryhausen, il rêve ni plus ni moins de nous refaire **Le Monde Perdu**. Même si la mode **Star Wars** l'incite à le transposer en space-opéra. Dans le doute, il cite Jules Verne au générique, ce qui ne peut pas faire de mal. D'autant que le scénario vise surtout à favoriser l'irruption de créatures gigantesques que les acteurs combattent avec les ustensiles les plus inattendus (bâton, pierres, brindilles enflammées, etc.).
L'originalité, le réalisateur la puise dans la facture novatrice des monstres on ne peut plus curieux : dragon volant, lézard à tentacules, serpent géant, pachyderme aquatique et autre escargot à deux têtes. Maladroit ou non (oh, ces terrifiques matte-paintings figurant l'horizon de la planète !), Brett Piper crée son univers, reproduit son propre imaginaire, et ce malgré deux ans de tournage, un budget de misère (taxé à des copains) et un casting singulièrement inexpérimenté.
Les distributeurs français reçurent d'ailleurs le message cinq sur cinq en lui greffant un doublage absolument odieux débité avec une telle lassitude qu'on se sent fatigué pour les pauvres protagonistes visiblement dans l'errance :
"Tu n'as rien senti d'inexplicable" ? demande notamment un membre de l'équipage qui a dû trop voir **Tartu**, tandis que son capitaine n'hésite pas à jouer avec la syntaxe : *"Seulement trois jours avant que l'astéroïde ne vienne percuter la planète. Tu vois ce qu'il nous reste pour que le vaisseau ne soit prêt"* !
Un journaliste américain, évoquant la musique du film, parlait carrément d'en abattre le responsable, prions pour qu'il n'entende jamais une VF aussi surréaliste.

Jean-Pierre PUTTERS



ZE CRAIGNOS MONSTERS

Par Jean-Pierre PUTTERS

LE RETOUR



DON'T BE AFRAID OF THE DARK

(Vidéo : Les Créatures de l'Ombre). 1973. U.S.A. John Newland. Avec Kim Darby, John Hutton, Barbara Anderson, Lesley Woods, Pedro Armendariz Jr.

C'est un téléfilm, et comme dans tous les téléfilms un couple vient s'installer dans une ancienne demeure. Ah si, arrêtez, j'ai vu plein de téléfilms.
Une demeure hantée, bien entendu, et cependant très belle sous l'orage (hantée diluvienne, donc. Merci, c'est rien... Stop, c'est trop).
En effet, trois gnomes plutôt moches (pour un gnome, vous comptez trente centimètres, ou carrément un bon Toullec et demi), trois gnomes, donc, et toujours éclairés au violet, rouge ou turquoise, attendent depuis des lustres qu'une main charitable vienne les délivrer d'un conduit de cheminée où ils sont enfermés.
Là où j'ai rien compris, c'est qu'une fois libérés, ils capturent l'héroïne et reviennent dans la cheminée, en évaluant tristement le temps qu'il faudra encore avant leur prochaine évasion. Heureusement, *Proserpine* ne comprit pas davantage l'intrigue, quand il tira en guise de slogan : *"Les morts n'aiment être dérangés..."* ! A mon avis, le responsable n'avait vu le film...

SUPERMAN CONTRE LES ROBOTS

Argoman Super Diabolico. 1967. Italie. De Terence Hathaway (Sergio Grieco). Avec Roger Browne, Dominique Boschero, Eduardo Fajardo, Dick Palmer.

- Ne t'impatiente pas, ma chérie. Le temps d'enfiler mon préservatif intégral et j'arrive.
- Dépêche-toi, Paulo, je sens que ça va être le pied d'acier...
Une séquence torride, en effet, à laquelle mettra pourtant fin notre Superman. De son vrai nom Argoman, d'ailleurs, mais vous savez ce que c'est : il faut bien que les distributeurs vivent aussi.
Argoman, de nos jours, passerait à l'émission *Mystères* : il pratique la télékinésie, voit mieux que personne, entend à des kilomètres et souscrit à l'emprunt Balladur, car on ne peut pas être bon partout. Sa tenue de super-héros comprend un collant jaune, une cagoule noire à visière, un slip noir et une petite cape rouge volant au vent. C'est vrai qu'il a l'air assez gol, surtout lorsqu'il se transforme, comme ça, en pleine bagarre. Ceci à la grande surprise de ses adversaires, le plus souvent membres de la maréchaussée française et filmés façon Gendarmes de St Tropez.
Dans un décor de SF clinquante furieusement kitsch, les gadgets rigolos nous renvoient aux premiers James Bond, à la BD italienne et aux petits copains masqués du moment : Flashman, Superargo, Diabolik, Goldface, Kriminal, Mister X, etc. Un vrai document...





RETURN OF THE APE MAN

1944. U.S.A. De Phil Rosen. Avec Bela Lugosi, John Carradine, George Zucco, Frank Moran, Judith Gibson.

- Bon, tu la tiens encore une seconde, coco, le photographe de Mad Movies *arrive tout de suite.*
- Faites vite, les mecs, elle pèse son poids, la salope !
Hein ? non, t'inquiète, elle entend rien, là...
Les monstres aiment porter les héroïnes, ça on le savait déjà. Une mode qui remonte à bien avant le lancer de mains, c'est vous dire (de nains ? Ah bon !). Et puis un beau jour on interdit l'héroïne aux monstres, et le sport redevint triste.
Bon, mais tout cela nous emporte bien loin de notre sujet. Bref, figurez-vous qu'en Antarctique... euh... qu'est-ce que j'ai fait de mes notes, moi ? Eh bien, en Antarctique il fait froid. Voilà. Ah non, c'est pas ça...
En Antarctique disais-je, Bela Lugosi et John Carradine retrouvent dans les glaces un homme de néanderthal congelé. Ayant vu **La Chose d'un Autre Monde**, ils le ramènent à la maison, mais le monstre connaît aussi l'histoire et s'échappe. Que d'émotions !
C'est pourtant lorsque Lugosi va se mêler de lui greffer de force le cerveau de son assistant que notre homme préhistorique va réellement se lâcher, nous laissant dans le mouvement admirer de splendides caleçons sous son costume de primitif. Grunge d'accord, mais avec classe !



MUNSTER GO HOME

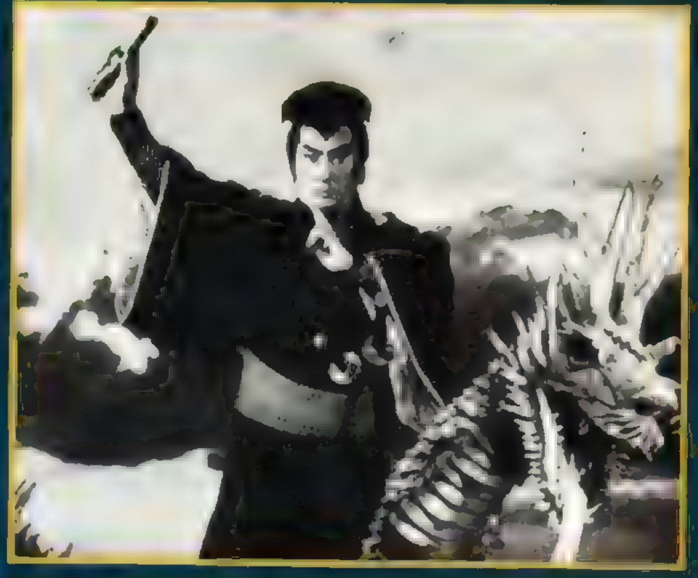
1966. U.S.A. De Earl Bellamy. Avec Fred Gwynne, Yvonne de Carlo, Al Lewis, Butch Patrick, John Carradine, Terry-Thomas

Pas de doute, ça sent le Munster ici ! Ce magnifique spécimen d'aspect typiquement karloffien représente le chef de la famille Munster ("les Monstres" lorsqu'ils passent sur *Canal +*), composée, on le rappelle, de la mère vampire, du grand-père savant fou (vampire, lui aussi), du petit garçon loup-garou et d'une cousine souffre-douleur, dans la mesure où elle ne présente aucune tare particulière et devient donc, dans le présent contexte, la minorité opprimée.
Les Munster rencontrent dans ce long métrage leurs cousins Anglais qui exercent la coupable activité de faux monnayeurs dans leur château médiéval, dont viennent justement d'hériter nos héros. Pas contents, les cousins font bien sûr tout ce qui est humainement possible afin de les renvoyer chez eux : apparitions de spectres, cris de terreur, suppression de l'abonnement à *Mad Movies*. Bref, c'est l'horreur !

LES MONSTRES DE L'APOCALYPSE

Kairyu Daikessen. 1966. Japon. De Tetsuya Yamauchi. Avec Hiroki Matsukata, Tomoko Ogawa, Ryutaro Otomo.

Attention, mesdames et messieurs, je donne un coup de baguette magique dans mon chapeau, et voici qu'apparaît devant vos yeux ébahis, quoi donc ?... Eh oui, un joli petit lapin. Ah non, tiens, saperlipopette alors, ça marche pas, mais comment il fait, Majax ?
C'est l'histoire d'un prince japonais, spolié de son trône, dans sa lutte contre le méchant usurpateur. Air connu. Comme tous les deux sont magiciens, ils s'affrontent par monstres interposés qu'ils font apparaître à volonté. Ici, le félon combat le crapaud géant cracheur de feu du gentil avec son propre dragon lanceur d'eau (photo). Il fallait y penser...
Les effets spéciaux tentent de suivre en courant, sans toujours parvenir à convaincre. Tant mieux, ce que j'aime avec les effets, c'est quand ils sont spéciaux.



LES VAMPIRES DU DR DRACULA

La Marca del Hombre Lobo. 1968. Espagne. Enrique Lopez Eguiluz. Avec Paul Naschy, Aurora de Alba, Rossana Yanni, Manuel Manzaneque.

Mine de rien, ce film représente le départ d'une quantité d'œuvres de série espagnoles qui s'appliquèrent à revisiter le genre fantastique de 1968 à 1975. Orage (eau des espoirs, aurait dit Jean de Florette... Oui, c'est assez nul, mais c'est comme ça que je les aime), château ancestral, roulotte de forains, crypte, vieux grimoire, aristocrate du nom de Wolfstein (!) mordu par un yéti dans les montagnes du Tibet (en voilà une idée ! Moi, ça ne m'arrive jamais ce genre de truc. Ceci dit, je vais rarement au Tibet, ça aide...), vampires contre loups-garous, crucifix, balle d'argent, etc. On reconnaît là tout l'attirail d'un folklore hérité de l'*Universal* des années trente, avec la violence et le sexe en sus (quoi, encore ?). La preuve : à peine 19 heures et la femme-vampire est déjà au pieu. Est-ce bien raisonnable ?



LES MONSTRES DE LA MER

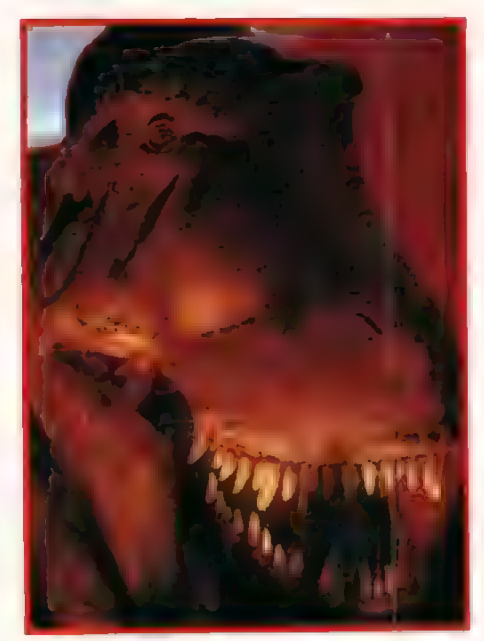
Humanoids from the Deep. 1980. U.S.A. De Barbara Peeters (ça alors ! Ah non : Peeters). Avec Doug Mc Clure, Ann Turkel, Vic Morrow.

Roger Corman l'a déclaré nettement sur *Arte*, après la projection de **Nosferatu** : "Mad Movies *prétend que j'imite toujours les productions qui marchent, et ça c'est pas gentil !*"
Il a raison, et du coup je n'ose plus prétendre que son film nous fait successivement penser aux **Continent des Hommes-Poissons**, **Piranhas**, **Dents de la Mer** et **Alien** réunis, car il ne serait encore pas content. D'autant qu'il ne fait ici que produire cette histoire de mutants aquatiques (en liberté ?) tentant, parfois avec succès, de s'accoupler avec de jeunes femmes terrestres.
Hé, les monstres, pas de quoi s'exciter, on a fait ça avant vous, hein ! Tiens, si je vous parlais du Rallouchosaure dans la fièvre du mercredi soir, par exemple, eh bien... Quoi, j'aurais des ennuis, vous croyez ?



MEDIA PARADE

● Quand *France-Dimanche* se répand sur **Jurassic Park** (voir édito, pour plus de détails), l'illustration ne le cède en rien aux propos tenus. Voici en effet le vilain monstre censé effrayer le public dans le film. Ben oui, ils n'ont trouvé que ça ! Et voici surtout la tronche des spectateurs (!) et sa légende, textuelle : "*Même les adultes sont terrifiés par **Jurassic Park**, alors imaginez les conséquences que ces images risquent d'avoir sur nos enfants*". Un fameux risque de mourir de rire, peut-être, non ?
Bidonner une info, on connaît ça depuis Poivre d'Arvor, et plus récemment avec Jean-Pierre Foucault (voir sa fausse interview de Stallone "en direct"), mais oser brandir un tel bidonnage pour en tirer une morale quelconque, c'est vraiment trop beurk. Ou vraiment trop "*France-Dimanche*".
D'autant que, à en croire la boîte de coke, le cendrier et la télé-commande, les spectateurs regardent ici leur télé et non un écran de cinéma. Mais que pouvait-on bien leur diffuser pour qu'ils tirent une tête pareille ? Un épisode de ***Premiers Baisers*** ? La tronche à Zitrone un jour d'enterrement ? Bigard et Lagaffe, ces nouveaux ambassadeurs du rire bien d'chez nous ? Le bulletin météo ? Les titres du 20 heures ?
Voilà bien l'énigme idéale pour un prochain *Mystères*. A moins qu'un appel à *Témoins Numéro 1* ?...



Une créature horrifiante...

... pour des spectateurs horrifiés !



● Vu à la télé : Brigitte Bardot a écrit à la Maison Blanche. Pour les droits de l'homme ? Sarajevo ? Modagiscio ? Parce qu'elle s'emmerde ? Non, enfin si pour la dernière proposition, mais la momie la plus célèbre de France s'insurge en fait contre la condamnation à mort d'un chien aux Etats-Unis. Il est vrai que le brave toutou, à l'ombre dans l'attente de son exécution, n'a rien fait d'autre que de mordre jusqu'à l'os quelques innocents passants. Chez Bardot décidément, entre la juste cause et l'obstination fanatique, l'écart s'amenuise...
Hé, Brigitte, on t'aime bien quand même, et je vais te dire comment le jouer, ce coup-là. Suffit juste d'établir que les passants n'étaient pas si innocents que ça. En cherchant bien, on a tous plus ou moins quelque chose sur la conscience.
Hein ? Oui, sauf moi, bien entendu.

● Surprise, dans *Télé 7 Jours*, de découvrir à la date du 26 septembre **Le Grand Bazar** de Claude Zidi. Non c'est pas un film X (malpolis !), mais une comédie avec nos Charlots. Les Charlots sont à "l'exception culturelle" ce que Maccione représente à **La Dolce Vita**, si vous voyez ce que je veux dire. Ils font partie de notre patrimoine artistique au même titre que Pradel, Les Musclés, Hélène et les Morpions ou le tirage du Millionnaire. Et quand on négocie les accords du GATT, on défend aussi tous ces gens-là. Oui, c'est très démotivant.
Mais la surprise nous attend plutôt à la fiche technique où l'on peut lire dans la consternation générale : "scénario et dialogues de Joe Eszterhas et Sylvester Stallone" ! Que Sly verse dans la comédie, ça nous le savions déjà, mais qu'il se trimbale un grand bazar, c'est nouveau. Enfin, c'est pas ce que me confiait récemment Brigitte Nielsen, en tout cas.
La confusion venait du **F.I.S.T**, de Norman Jewison, programmé la semaine d'avant, et dont certains crédits techniques avaient subsisté. L'ordinateur, c'est terrible à ce niveau-là, il encourage la force d'inertie et, par défaut, vous rebalance tout ce qu'il avait stocké la veille. L'ordinateur est cliniquement bête, et c'est l'utilisateur qui doit penser pour lui. Mais, si on pensait, à *Télé 7 Jours*, ça se saurait depuis longtemps.

● C'est nouveau. Jean-Pierre Foucault vient se plaindre de la concurrence que lui fait *La Marche du Siècle* dans sa grille horaire. *Sacrée Soirée* se déroule le mercredi soir car, comme ses petits camarades vendredi et samedi, le mercredi est jour sinistré à la télé. Privée de cinéma ces jours-là, la petite lucarne se montre telle qu'elle est vraiment : incitatrice à la non-réflexion des masses et propagatrice du retour à l'instinct primitif.
Mais voici qu'apparaît *La Marche du Siècle*. Un anachronisme vivant. Un grand pouf dans le pif au PAF. Une exception culturelle à lui tout seul. Comme l'était autrefois le *Droit de Réponse* de Polac (diffusé le samedi soir à 20h 30, lui aussi, puis à 21h 30 - juste après *Dallas*, rappelez-vous -, puis à 22h 30, et enfin à 25h 12, dans la quatrième dimension des velléités raisonnantes à faire disparaître).
Mais, contrairement à *Droit de Réponse*, *La Marche du Siècle* tient le coup. Et ceci malgré (ou grâce ?) un vide intersidéral qui caractérise les programmes de la concurrence à cette heure-là. Pour une fois, le débat d'idée, la rigueur, le refus de la curiosité malsaine menacent la vulgarité tapageuse des camelots en nœuds pap' abonnés à *Télé-Star*.
En fait, Cavada réveille les gens à l'heure où JPF s'évertue à les endormir. Mais JPF oublie qu'avec une telle proportion de chômeurs, il n'est plus tant besoin de se coucher tôt. Dès lors la solution idéale apparaît comme une folle : il suffit de diffuser *Sacrée Soirée* après *La Marche du Siècle*. Vous voyez que ce n'est pas si compliqué.

● Autre moyen radical pour s'endormir le soir : compter les pages pub de *Cosmopolitan*. Essayez, vous n'allez pas vous en remettre. 132 en tout, soit bien plus de la moitié de la pagination ! Heureusement, il reste quelques dossiers à lire, aux titres parfois fracassants, tel ce "**SEXE** (euh pardon ! Qu'est-ce qui m'arrive, ce matin ?), SEXE, pourquoi pas au bureau ?" J'y pensais justement, mais Guignebert n'a pas voulu. Du coup, maintenant, je le laisse à la maison. C'est vrai, pourquoi s'encombrer ?
Ou bien, autre dossier : "La peur au cinéma", illustré de photos tirées du livre *Ze Craignos Monsters* (des gens de goût, donc), où l'on apprend enfin que "prendre plaisir à un bon film d'horreur est signe de bonne santé mentale". Merci *Cosmo* ! De la même façon, je suppose, que rire de trivialités sans gêne particulière témoigne d'une libido idéale. Cela fait du bien de voir enfin des non spécialistes traiter avec humour et tolérance un sujet traditionnellement étrillé par la presse bien-pensante. *Cosmo*, t'es sympa finalement, mais dis voir, tes pubs, tu peux pas les faire un peu moins nombreuses ?

● Lu dans *Libération* : les producteurs de la comédie avec Stallone, **Arrête ou je Tire ma Mère !** (non c'est pas ça mais presque) ont dû verser 470.000 francs à un ancien du Vietnam. L'ex-GI, habitant à côté de l'aéroport où a été tournée la dernière scène pétaradante du film, a cru faire un bond de quelque 30 ans en arrière. Traumatisé par le bruit des explosions, il a donc porté plainte et décroché le jackpot. En période de crise, tous les moyens sont bons pour se faire de la thûne ! Où c'est qu'ils vont tourner T3, au fait ?

BRIK

Par Jean-Pierre PUTTERS

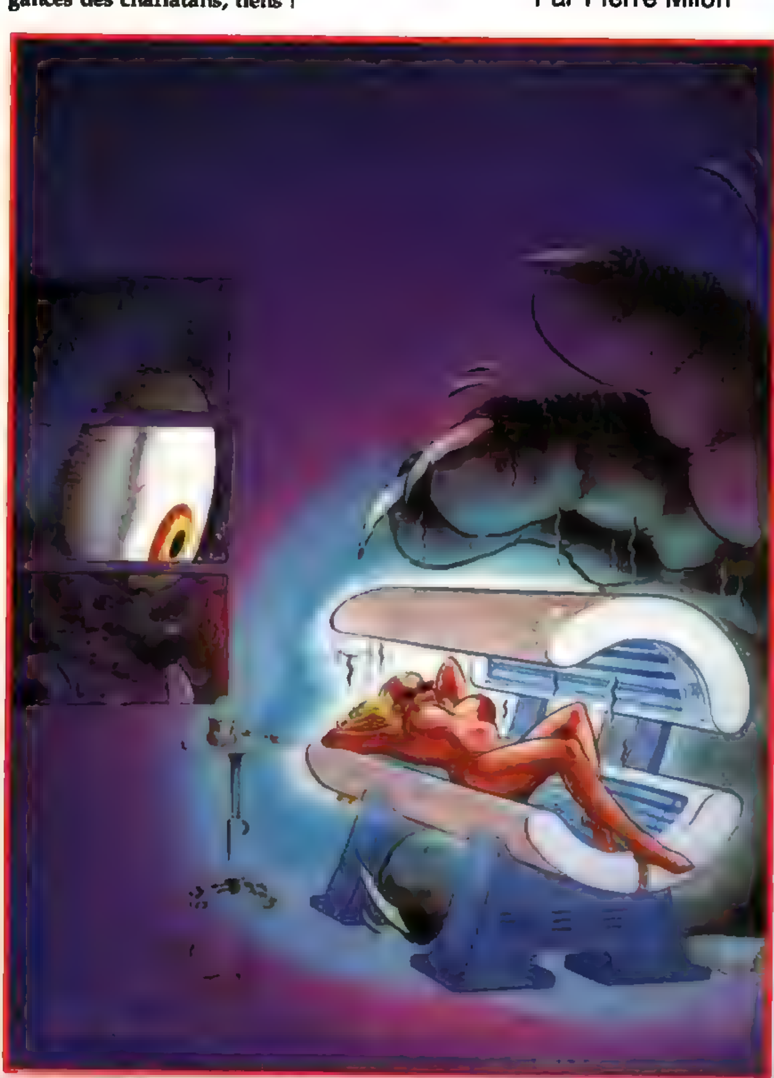
● Un qui s'intéresse au fantastique, c'est le magazine *Mystères*. Pas seulement le magazine TV où l'on recourt aux effets spéciaux pour conforter un public crédule dans ses superstitions, mais également son homologue de papier, désormais dans tous les kiosques. Au sommaire : Lourdes, le Miracle. Euh, à mon avis, c'est très exagéré de parler de miracles. S'il intervient une guérison troublante à Lourdes, disons tous les 20 ou 30 ans, c'est uniquement grâce à l'énorme concentration de malades à cet endroit. Mais, statistiquement parlant, il s'en produit bien davantage partout ailleurs.
Ensuite, nous trouvons le dossier qui tue : "Vampires, les preuves". Non seulement ce triste torchon n'en fournit aucune, mais si les erreurs historiques sont à la mesure de ce qu'on peut lire dans le maigre encadré "Dracula au cinéma", le vrai vampire n'existe sûrement pas. On y apprend, entre autres, que Christopher Lee, après **Horror of Dracula**, tourna six tentatives (!) dont **Le Cauchemar de Dracula** (qui est en fait le même film, comme chacun sait. Enfin, sauf *Mystères*, évidemment).
Et, au détour d'une prose lyrique ponctuée de photos de **Peur Bleue** ou d'**Hurlements** (dans un dossier "vampires", bien joué, les incultes...), les chercheurs se pencheront avec profit sur cette affirmation péremptoire : l'ail, outre le fait d'éloigner les vampires (et aussi les copines, pendant les slows, vous oubliez les mecs !) fait également régresser les cellules cancéreuses. C'est nouveau, ça ! S'il pouvait aussi faire régresser les manigances des charlatans, tiens !

● Les périodes de crise engendrent toujours des montées d'angoisse et de mysticisme chez le citoyen. Et il n'y a pas que *Mystères* pour se réjouir de cet état de fait. Mages, voyants, gourous et autres devins, médiatiques ou non, fleurissent à tout va depuis deux ou trois ans. Même les prêtres se voient sollicités de toute part pour résoudre des problèmes existentiels les dépassant le plus souvent, et dont ils reconnaissent volontiers que les divers cas relèvent davantage de la psychanalyse que de la pure religion.
Mais si le charlatanisme se porte bien en nos régions, nous suivons encore là une mode venue des Etats-Unis, qui comme toujours, sur les voies de la culture ou de l'inculture, nous indiquent la bonne direction.
Là-bas, les annonces du type "Si des démons vous veulent du mal, appelez vite le révérend Untel pour une cérémonie d'exorcisme" deviennent monnaie courante et n'étonnent plus personne dans un pays qui compte déjà officieusement 50% d'illettrés (au sens large du terme). Tant il est vrai que la superstition et l'obscurantisme se reproduisent bien mieux en terrain analphabète. Chez nous, *TF1* prend déjà le relais avec près d'un tiers de téléspectateurs captifs. Qu'importe le record, l'essentiel est de le battre ! De la bêtise et du mercantilisme à ce niveau-là, c'est très rare, ou alors dans les milieux sportifs, peut-être...

● Comment résoudre la crise de la presse, vous le savez, vous ? Il faudrait peut-être envoyer les journalistes à Lourdes. Ceux qui n'en reviennent pas guéris profiteraient au moins du bon air. Ou bien offrir des fours à micro-ondes aux nouveaux abonnés (certains le font déjà !). A moins de recommencer à emballer le poisson frais dans du papier journal, comme autrefois sur les marchés.
L'Express, lui, a trouvé la solution, il rachète son concurrent. J'ai bien envie de faire pareil, tiens. Combien il coûte mon concurrent, déjà, 30F ? Bon, O.K., j'achète. Vous voyez qu'on n'est pas des cons, à *Mad Movies*.
Et pourtant *L'Express* accumule les déficits depuis des années (deux milliards à ce jour !). Françoise Sampermans, directrice de cet hebdo, expliquait au micro de Radio Com les raisons de ce bilan négatif. "Le Point *équilibre son budget pour moitié avec ses ventes et le reste provient de recettes publicitaires. Alors que* L'Express *s'amortit sur 30% de vente et 70% de publicité. La mauvaise tenue du marché publicitaire aujourd'hui explique donc notre contre-performance*" conclut logiquement la dame avant de s'en aller. "*Et merci pour tout, ciao les gars, je garde la calculette*"...
Malgré cela, c'est *L'Express* qui rachète *Le Point* et non le contraire. Etonnant, non ? Pas vraiment, en fait, si l'on sait que derrière Françoise Sampermans se trouve Pierre Suard, autrement dit *Alcatel*, société d'électronique et de communications pesant quelques 110 milliards de francs (oui, lourds, soyons pas mesquins). Ainsi, la preuve est faite. Le bon journal n'a plus vraiment besoin de lecteurs. De même que le bon patron devrait bientôt pouvoir se passer de salariés. Eh oui, si l'on veut vivre pleinement le 21ème siècle, il va falloir s'habituer à ce genre de paradoxe.

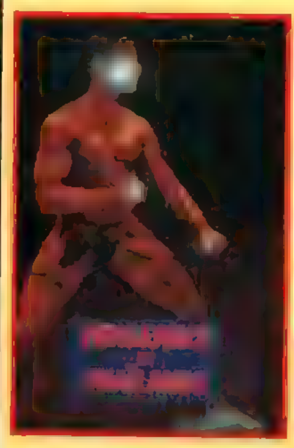
ZE CRAIGNOS ATMOSPHERE

Par Pierre Milon



LA VIDEO EN FOLIE

Au "Premier Salon des Enfoirés Repompeurs de Graphisme Visuel", le *PSERGV*, pour les initiés, on a beaucoup remarqué le "coup de flash" destiné à masquer une illustration piratée. Nous voyons ici **Vengeance en Thaïlande**, premier prix, avec, vous l'avez tous reconnu... Kao Yung. Prix de consolation aux **Aventures du Roi Arthur** (un mari infidèle, sûrement), où personne n'a reconnu la célèbre arme de **Conan le Barbare**. Encore un beau défi technique tout au service de l'expression française.





Après les **Baby Cart**...
Après la série des **Majin**...
Après l'admirable saga des **Craignos Monsters**...
Encore un fabuleux chef-d'œuvre à sortir en exclusivité chez *Panda-Films*. Bravo les gars, ça c'est de la vidéo ! ⟶
Entièrement tourné en décors naturels dans les bambous de la forêt Chin...
Hein ? Qu'est-ce qui dit, *Panda-Films* ? C'est pas chez vous, ho, sans déc' ? *U.G.C*, vous dites ? La même série que le Beluga, ah non, au secours, pas le Beluga !





Christelle Alves de Souza, La Rochelle

Je profite de l'envoi de mon deuxième abonnement pour vous faire part de la mauvaise opinion que m'inspire la vision de la série télé **Highlander**. Il est vrai que le générique met l'eau à la bouche en traversant diverses époques. Hélas, ce bonheur est de courte durée et laisse place au désenchantement. Des "méchants" avec vociférations ridicules dont les voix valent bien celles de Sam le Pirate ou de Rambo, vues par les Guignols de l'Info sur *Canal +* : *"Ouah !!! j'vais leur péter la gueule"*, ou bien *"Ah, ah, ah* (rire sardonique), *je reviendrai !!!"*. Quant aux "gentils", ils n'arrêtent pas de ressasser leur grand âge, à croire que les créateurs de la série n'ont jamais vu le film.
Ah si ! C'est vrai qu'ils parlent sans arrêt de "quickening". Enfin bon, c'est con à pleurer, consternant, complètement crétin... J'en oublie sûrement.
Pour passer à autre chose, je ne suis pas du tout d'accord avec votre opinion sur **Warlock 1**, que j'ai trouvé pour ma part très original de par son scénario, et bien réalisé, vu le médiocre budget dont il disposait. De plus, les effets spéciaux sont réussis et le jeu des acteurs tout à fait convaincant.
Ceux qui, par hasard, ne seraient pas de mon avis seront anéantis par le Grand Grimoire (ceci n'est pas une menace, c'est une promesse).

François Berthaut, Lyon

Les bandes annonces sont souvent révélatrices de l'industrie du cinéma. Prenons un film "banal", dont personne ne parle : **Jurassic Park**. A quoi sert de se déplacer pour aller voir ce film alors que dans la (2ème) bande annonce tout est montré !
Un véritable résumé, tout y est, même les effets spéciaux et l'histoire. Si l'on en était resté à la première bande annonce, la magie du cinéma aurait été conservée. Voilà, c'est tout.

Yann Cannavo, Fosses

Mad Movies, c'est un univers de quelques feuilles non recyclables où la petite pub est en harmonie avec le bon jus, où les couleurs ont l'orgueil de leur teinte, où les monolithes kubrickiens et les sabres Jedi croisent leurs effluves sur les mêmes lignes d'écriture. Où la sensibilité du trait d'un artiste est reproduite, non sans une larme d'émotion. Où l'on s'emballe autant pour une **Galaxina** que pour un Homme-éléphant. Où l'éditorial n'est pas seulement une case à remplir. Où l'on exclut seulement le néant, bien persuadé qu'il n'est rien. Où les sujets s'impriment là où on s'y attend le moins. Où l'on découvre d'épouvantables épouvantails de derrière les fagots et où l'on n'oublie pas que la Terre tourne sur elle-même et autour d'une étoile.
Une question : pourquoi n'existe-t-il pas en France un lieu pour favoriser la dialectique fantastique ? Une sorte de convention même annuelle où, pas forcément en masse, les fantasticophiles seraient invités à se chahuter les idées. Vous qui êtes d'un contact humain permanent, jugez-vous l'entreprise difficilement gérable ? Le public du genre est, selon ma petite expérience, à l'opposé d'un caractère austère. Car c'est autant à lui qu'à vous que je m'adresse, pour qu'un tel projet aboutisse un jour.
Ci-joint une peinture à l'huile. Bon c'est pas parfait, mais pas mal quand même. Par contre, mon trip, lui, serait parfait si j'étais publié.
Un lecteur qui vous veut du bien.

Sur l'idée elle-même, je n'ai rien à redire. En revanche pour ce qui est de sa concrétisation, je prévois des embûches. Déjà, parce que ce genre de public ne chahute pas seulement les idées des autres, et puis parce qu'une telle logistique à mettre en place demande des efforts considérables. Mais, comme d'habitude, que ceux qui ont des idées, du courage ou bien des velléités de financement nous écrivent. J.P.P.

Marc Chauvin, Dijon

Je profite de mon réabonnement pour préciser à la personne qui a plaidé en faveur de l'existence du Nécronomicon qu'elle se trompe. La cosmogonie de Lovecraft est entièrement imaginée, créée de toute pièce par le génie de l'auteur. C'est pour donner une assise plus forte à sa mythologie qu'il a créé le Necronomicon et son histoire. Pour plus de précisions, vous pouvez lire la préface de Francis Lacassin dans le recueil de nouvelles *La Trace de Cthulhu*, paru chez *Presse Pocket*.
Voilà, je suis désolé de briser le rêve de l'existence du livre de l'Arabe fou, mais Lovecraft a réussi à tromper, trompe et trompera encore de nombreux lecteurs crédules ou par trop imaginatifs.
Je vous remercie de publier cette réponse, en vous souhaitant de continuer encore longtemps.

Arnaud Jalbert, Paris

Lecteur régulier depuis six ans, je me demande aujourd'hui quel genre de fantastique vous défendez. Celui des vrais auteurs du genre ou bien celui des Tortues Ninja et consorts ?
En effet, alors que le sublime **Santa Sangre** bénéficie d'une mesquine colonne dans le 83, vous accordez plusieurs pages à **Super Mario Bros et Robocop 3**.
Les films de Jodorowsky, rencontre détonante de l'horreur et du surréalisme poétique, sont introuvables en vidéo et jamais diffusés à la télé. Doivent-ils être également boudés par LA revue de cinéma fantastique ?
Pour moi, *Mad Movies* doit lutter contre l'oubli où sont laissés certains grands réalisateurs, victimes de ne pas égaler le score des **Visiteurs**. Vous l'aviez fait pour **Akira**, et la passion qui émanait de vos articles avait alors créé un véritable mouvement de curiosité des lecteurs pour le chef-d'œuvre d'Otomo. Mais pour un film de sauvé, combien d'autres passent à la trappe ?

Nous défendons, bien sûr, tous les films fantastiques, et nous avions en effet aimé **Santa Sangre**, *je le disais moi-même dans notre numéro 62. Mais le coupable est ici l'attaché de presse qui ne nous a pas prévenus à temps de la sortie de son film. Nous avons donc dû publier en catastrophe l'article que tu as pu lire. J.P.P.*

Georges Keller, Boulogne

A Jean-Pierre Putters, Mad Movies.
Monsieur le Directeur,
Avant d'en venir au principal, permettez-moi de passer par le singulier (je ne suis pas pluriel, mais imparfait du subjectif). C'est l'envoi.
Jurafric-parcmètre, Pognonus-Rex, les dinosaures sont morts de licenciements et de "dégraissages". Ils disparurent dans des terrains vagues où circulait le 13ème degré du litron. Pendant ce temps, on faisait signer des pétitions pour réclamer la protections des baleines de parapluie qui s'ébattent encore rue des Morillons, aux "objets trouvés".
Je ne sais plus à quelle espace, à quelle espèce j'appartiens. Je suis trop jeune, malgré des lustres, pour m'en rendre compte. Des lustres de Venise, bien sûr, à la Visconti, précieuse ridicule.
Ces plaisanteries de garçon de bain - quarantièmes rugissants, vingt mille lions sous les mers - pour rendre hommage, comme on dit à la télévision, à l'écrivain que vous êtes. Toujours étonnant et déconnant et lycée de versailles. Vous devriez réunir vos éditoriaux et autres textes.
Assez ri. J'achète *Mad* au numéro. Pas assez d'Assedic, assez dit, pour l'instant. Je serai en mesure de le faire d'ici la fin de l'année, si je ne me fais pas écraser. La chasse aux piétons est ouverte.
Sincère admiration.

Ecoute, j'ai longtemps hésité à publier ta lettre. Tu écris si bien, mon salaud, que si la justice dominait le Monde, on me mettrait dehors pour t'engager, toi. Si quelqu'un retrouve l'ADN nécessaire (acide désoxiribojusticio-nucléique, qui doit remonter à l'ère des dinosaures. Au fait, quelle ère est-il ?) mon compte est bon. J.P.P.

Flore Rocca, Paris

J'écris ici pour prendre la défense d'Olivier Sauret (n°83), sans pour autant attaquer Gérard Duvert (n°84), qui pourtant, lui, ne s'en prive guère. En effet, je n'ai pas trouvé la critique d'Olivier sur **Alien 3** pompeuse ou volontairement tarabiscotée, mais plutôt sincère et désireuse de faire passer l'émotion que celui-ci a dû ressentir en voyant le film. Moi-même, je me suis parfaitement retrouvée dans la description du final poignant et dans sa façon de voir la mort sacrificielle de Sigourney Weaver. J'avais les tripes nouées, les mâchoires crispées et les larmes aux yeux devant la décision que prend l'héroïne. C'est pourquoi je suis assez étonnée de la réaction hargneuse et méprisante de Gérard.
Il me semblait que l'on avait le droit de décrire son émotion de différentes façons, courte et simple, ou longue et enflammée... chacun parle de ce qu'il veut et comme il l'entend. C'est, je crois, ce que je viens de faire à l'instant.

Vous laissez pas impressionner et écrivez comme bon vous semble. Nous, on publie... J.P.P.

Christiane Mazzadrio, L'Hay les Roses

Super Mario Bros : échec aux Etats-Unis, échec en France... Il est vrai que ce n'est pas un film, c'est le TGV. Au passage, le spectateur alerte peut rafler quelques traits d'humour dans ce jeu vidéo sur grand écran qui rebute même les amateurs de cette sorte de jeu.
Les cinéastes, en toute modestie, ont cité **La Guerre des Etoiles**, Indiana Jones, **Blade Runner**, mais ignorent pourtant l'art du récit. Un fait positif cependant : Bob Hoskins, qui réussit l'exploit, dans cette cavalcade, de jouer avec son habituel très grand talent, devrait échapper à un **Super Mario Bros II**.





Erik Gosselin, Québec

Je suis un fervent lecteur québécois depuis plusieurs années. Je suis aussi maquilleur professionnel et, avec le concours de mon frère jumeau qui, lui, œuvre dans l'animatronic et la pyrotechnique, j'ai mis sur pied une société appelée *Effets Spéciaux TFX* qui existe depuis maintenant trois ans..
Si vous croyez que notre travail peut intéresser les lecteurs, n'hésitez pas à nous publier. Je vous joins à cet effet quelques photos de nos réalisations.
Pour tous les correspondants intéressés, simples lecteurs ou bien professionnels, nous laissons notre adresse : Twins F/X, Erik et Karl Gosselin, 2221 René, Longueil (Qué) J4K 3E8 Canada.





Gwen Enour, Paris

Je voudrais adresser un grand merci à Florent, de Puteaux (n°84), pour son analyse critique du dessin d'Herman Conte (n°83). J'avais ri de celui-ci, mais sans prêter attention au second plan. Je repris donc le numéro pour découvrir enfin ces couvertures si scandaleuses (!). Eh bien, résultat, je me suis marrée une seconde fois.
Alors, je remercie l'esprit désagréablement pinailleur de Florent, sans lequel j'aurais perdu une bonne partie de l'humour graphique d'Herman.
Salut à toute l'équipe.

Encore une qui apprécie l'humour sous-entendant. Décidément, ça gagne !

Fabien Vehlmann, La Motte Servolex

J'ai pu lire dans votre dernier numéro quelques lignes où l'on "cassait du catho" (même que selon un lecteur c'était inutile, vu que c'était "prêcher des convertis"). Je voudrais juste faire quelques remarques.
Je ne suis pas catholique au sens propre du terme, cela dit je suis croyant et même pratiquant. Or, aussi paradoxal que cela puisse paraître, je parviens à la fois à aimer mon prochain et à aimer les films où l'on tronçonne ce même prochain (*d'où la fameuse multiplication des prochains célébrée par l'Evangile, mais vas-y, continue...*).
J'ai bien compris que vos attaques visaient le côté mesquin de certains cathos. O.K., mais il n'empêche que, ce faisant, vous élargissez le fossé entre ce que vous pensez être une minorité marginale contestataire et une majorité bien-pensante et catholique. Cela me fait penser à ces bigottes qui hurlent que le hard-rock, le gore et le jeu de rôle sont les oeuvres de Satan.
Je reconnais que vos articles "anti-catho" restent "raisonnables", toutefois je vous supplie de ne pas trop vous engager dans cette voie.

Ben oui, mais il faut dire que j'adore ça, comme d'autres pratiquent la pêche au gros, ou joue au Millionnaire. Un dogme qui fonde sa légitimité sur la seule Foi et en profite pour manipuler les masses dès que l'occasion se présente, me semble un sujet de contestation obligatoire. Et en plus ça me fait rire, c'est vraiment tout bénéfice ! J.P.P.

Gérard Brouillou, Boulogne

Permettez à un lecteur assidu de vous envoyer ce petit complément à votre rubrique *La Vidéo en Folie*. Les "cinépornographes" américains n'ont pas seulement "détourné" des films comme **Toys** ou **Jurassic Park**. On trouve également :
- Un pastiche de **Mad Max** titré **Beyong Thunder Bone** (je subodore que bone signifie pénis, peut-être un lecteur spécialiste voudra-t-il me confirmer la chose ?).
- **The Anal Family** (paraît-il très réussi).
- **Le Cauchemar de Manuela** (voilà qui rappellera bien des souvenirs aux midi-minuites).
- **Draculax** (et aussi, pour le public homo, **Gayracula**).
- Pour les amateurs de feuilletons fantastiques, **Ma Sorcière Bien Baisée** (*houla, ça sous-tend de plus en plus, dis donc !*).
- **Les Sexorcistes**, **Retour vers la Luxure** et enfin **La Dernière Tentation de Kristie**. Mais il doit y en avoir d'autres.

A part cela, je souhaiterais davantage d'articles sur les grandes décennies du cinéma fantastique (60, 40, 50, 30...), sur des cinéastes oubliés (combien, parmi ceux qui ont vu le dernier Joe Dante, ont compris qu'il s'agissait d'un hommage à William Castle ?), ou sur des séries anciennes (je songe aux **Bulldog Drummond**, dont deux, paraît-il, relèvent de la SF. Mais, en existe-t-il des copies ?).
Vous avez encore du pain sur la planche. Merci quand même d'avoir repris *Ze Craignos Monsters*, même si je trouve qu'on y pousse un peu trop loin la dérision.

Tu "euphémises" à mort en prétendant qu'il en existe d'autres. Chaque mythe a entraîné sa parodie érotique : ***James Bande 00Sex, TerminatorX, Robin Head, Robofox, Penetrator, Super Sexgirl*** *(avec le Commandant Cousteau, je crois, ou bien juste Désirée Cousteau, mais quand même !),* ***Dallax, Saturday Night Beaver*** *(la trique du samedi soir, nous dit-on !),* ***Little Shop of Whores*** *ou le prometteur* ***Honey, I Blew Everybody***...
Sans parler de ceux qui misent tout sur le calembour : ***Blakman, Mad Bed-Room, Thunderballs, Indiana Joan, Gooo...d Evening Vietnam, Edward Penishands****, ou encore le très évocateur* ***X Trop****. Bon, assez parlé de tout ça, on a du boulot, enfin quoi ! J.P.P.*

Lucien Villadier, Amiens

Je viens de voir **Toys**, de Levinson, qui me semble réussi et fort loin de toutes les productions sanglantes américaines. Ce film est à marquer d'une pierre blanche pour son originalité et ses qualités artistiques.
J'aimerais vous dire que je regrette qu'il n'y ait pas plusieurs films décryptés par numéro, et aussi des filmographies d'acteurs et de réalisateurs du fantastique. Pensez-y à l'occasion et paraissez encore longtemps.

Emmanuel Riffaud, Versailles

Qu'est-ce que vous avez tous à la rédaction ? Ce fut l'hécatombe dans les *Avis Chiffrés* du dernier numéro.
Pour **Jurassic Park**, bon d'accord, le scénario n'est pas excellent, mais alors, ces images ! Quand les dinosaures sortent de la flotte (sans éclaboussures, bravo Dennis !) ou lors de l'aube des brachiosaures, ça faut le faire ! De vrais tableaux. Car c'est ça le but de **Jurassic Park**, le réalisme. L'approche de l'idée du parc d'attaction, le petit film explicatif comique, les problèmes qui peuvent arriver (et qui arrivent..), le changement de psychologie d'Alan Grant à l'égard des enfants, la personnalité du poète milliardaire qui voit son rêve s'envoler.
Le résultat est là, des décors extérieurs et intérieurs superbes, des images sensationnelles et, justement, le cinéma c'est avant tout des images.
Autre problème, **Last Action Hero**. Entre les mauvaises notes et le débat pitoyable dans *Impact*, je ne comprends plus. On se perd en débat philosophique, et aucun des deux n'explique pourquoi il aime ou déteste le film.
D'une part il y a la comédie, style **Alarme Fatale**, d'autre part l'aspect moralisateur démontrant aux jeunes générations que les morts, dans les films, ils se relèvent. Alors que dans la vie on meurt réellement, et ce n'est plus du cinéma. J'ai vu le film comme n'importe quel autre film et non comme le dernier Schwarzie qui s'est fait détruire aux U.S.A. et qui est donc forcément nul. J'ai souri en le voyant, je l'ai découvert sans préjugés et ça m'a plu car les changements de rythme sont clairement annoncés et tout à fait justifiés.
Mais peut-être **Last Action Hero** est-il trop prétentieux pour son public !

J-Noël Richard, Plaisance

Que ce soit les intellos ou les rigolos, bravo pour la liberté d'expression qui règne à *Mad Movies*. Je ne fais partie d'aucune des deux catégories, je suis juste un illustrateur qui voudrait vivre de son art. Si vous passiez dans votre revue des adresses de contact professionnel de réalisateurs et producteurs de films, je suis sûr que beaucoup de lecteurs en seraient ravis.
Sinon, pouvez-vous publier l'affiche d'Indiana Jones que j'ai réalisée à partir de photographies du film ? J'aimerais beaucoup recevoir quelques critiques constructives de la part des lecteurs.
Merci à *Mad Movies*.

Laurent Saunier, Nancy

J'sais pas dessiner. J'sais pas sculpter, j'sais pas faire de mots croisés. J'sais pas de contrepèteries. J'ai pas envie de donner mon inestimable avis sur **Dracula**. J'suis plus Catholique depuis je sais plus quand. J'ai pas envie d'écrire pour critiquer les gens qui donnent leur opinion. Pfiouuu, c'est pas facile de remplir du papier. En fait, j'ai pas tellement envie que *Mad* change. Et puis d'abord, faites comme vous le sentez, c'est votre revue.
Ah si, tout de même. Quid de la sortie d'**Army of Darkness** en France ? Faut-il saboter le Gatt pour avoir une chance de le voir en salles, ou quoi ?

Gatt ou pas Gatt, on n'est pas gâté quand même, car sa sortie en salles paraît de plus en plus compromise. En fait, les distributeurs n'y croient pas. Au mieux, il sortirait en début d'année prochaine chez Fox Vidéo, qui va bientôt s'appeler PFC Vidéo. J.P.P.

Olivier Scherschel, Thionville

Je viens de voir **The Dark Half** et je ne vois pas pourquoi vous l'avez descendu. Romero a parfaitement retranscrit le livre du maître, et peu de réalisateurs peuvent se vanter d'en avoir fait autant. Le petit patelin, Castle Rock, le thème du dédoublement de la personnalité, le choix des acteurs, si bon qu'on reconnaît les personnages avant d'entendre leur nom, les crimes (versons une larme sur le "charclage des tendons au rasoir" que Romero n'a pas retenu), et surtout l'atmosphère très "kingienne" font pour moi de **The Dark Half**, le **Carrie** ou le **Simetierre** des années 90 !



MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE



THE COMPLETE STEPHEN KING ENCYCLOPEDIA
Stephen J. Spignesi
Contemporary Books (USA)

Aux USA, il existe presque plus d'ouvrages consacrés à Stephen King que de bouquins écrits par King lui-même ! Cette encyclopédie consacrée au roi de la littérature fantastique contemporaine est un peu le summum du genre. 800 pages pour la seule œuvre de Stephen King. Un sacré morceau en édition de luxe. Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le King. On y trouve répertoriés les noms de tous les personnages de ses romans et de ses nouvelles, tous les lieux où se déroulent ses récits. On peut y lire des interviews de tous ceux qui ont fréquenté King, de son grand frère à sa secrétaire, en passant par des fans et des réalisateurs qui l'ont adapté (Lewis Teague, Tobe Hooper). Cerise sur le gâteau : un entretien passionnant avec Richard Matheson concernant l'œuvre de King. On y trouve également une liste complète de tous les écrits publiés et non-publiés de King (dont la photocopie du journal de son école où il écrivait déjà étant gosse), un descriptif exhaustif de tout ce qui a été écrit sur lui, et les fiches techniques de toutes les œuvres cinématographiques et télévisuelles inspirées de ses écrits. Manque juste une longue interview du King lui-même pour atteindre la perfection. Malgré cela, **The Complete Stephen King Encyclopedia** demeure l'ouvrage ultime sur King. Sans doute le plus gros livre consacré à un auteur encore vivant.
(A noter que Stephen Spignesi - qui a tout pour devenir le biographe officiel de King - avait publié un **Stephen King Quizz Book** dont je vous parlais dans le n° 73 de *Mad*. Il vient d'ailleurs de sortir un second volume de **Quizz** sur l'œuvre de King, édité comme son prédécesseur chez *Signet*).



STEP RIGHT UP I'M GONNA SCARE THE PANTS OFF AMERICA
William Castle
Pharos Books

Quand on demande à Joe Dante de quel réalisateur il s'est inspiré pour créer son personnage de roi de la série B dans **Panic sur Florida Beach**, il répond très fort William Castle. Cette autobiographie date de 76. Elle a été rééditée sous l'influence de John Waters qui dit tout le bien qu'il pense de Castle dans une introduction où on peut lire que le cinéaste est tout simplement Dieu ! Castle était le producteur de classiques comme **La Dame de Shangaï** ou **Rosemary's Baby**, mais ce n'est pourtant pas pour cela qu'il restera dans l'histoire du cinéma. Il a réalisé des douzaines de série B ringardes qu'il promotionnait grâce à des "gimmicks" de son invention, des petits trucs en plus qui attiraient le spectateur : il offrait une police d'assurance de 1.000 dollars à tous ceux qui mourraient de peur pendant un de ses films ; des squelettes survolaient le public pendant la projection ; un petit appareil électrique, installé dans les fauteuils, faisait bondir les spectateurs. Ses mémoires sont croustillantes et passionnantes. Elles retracent, mine de rien, toute une époque d'un cinéma aujourd'hui totalement disparu. William Castle est mort le 31 mai 1977, laissant derrière lui 50 films que l'on crève d'envie de découvrir après la lecture de ce livre-souvenir.



THE WILD PALMS READER
Roger Trilling & Stuart Swezey
St Martin Press (USA)

Misant sur un succès identique à celui de ***Twin Peaks***, Oliver Stone a développé tout un merchandising autour de sa série "cyberpunk", ***The Wild Palms***. Dans ce merchandising, on trouve ce livre qui se veut une sorte d'introduction et de complément à la série. Le problème, c'est que les auteurs ont joué la carte du graphisme. La maquette est ultra-travaillée pour donner l'illusion d'un ouvrage futuriste. Résultat, la lecture du livre est rendue quasi-impossible et aucun texte ne se tient vraiment. Un ouvrage qui n'atteint pas la cheville du **Welcome to Twin Peaks** sur lequel il lorgne éhontément.

DISQUES

CONEHEADS
Wea

Vu le bide du film aux Etats-Unis, les **Coneheads** ont peu de chance de franchir l'Atlantique. On devra donc se contenter de ce CD. Une compil riche et diversifiée où on retrouve une reprise de "Magic Carpet Ride" avec Slash de Guns n Roses à la guitare, "Tainted Love" en version originale, Paul Simon, REM et les Red Hot Chili Peppers. Pas que du tout bon dans ce disque, mais on ne pourra pas dire qu'il n'y en a pas pour tout le monde. Quant à la musique originale de David Newman, c'est bien simple, il n'en reste pas un seul morceau sur le disque !

SCREENPLAYING
Mark Knopfler
Phonogram

Quand il a un peu de temps libre, Mark Knopfler, guitariste et chanteur de Dire Straits, s'amuse à composer des musiques de films. Il en a fait quatre jusqu'à aujourd'hui : **Local Hero**, **Cal**, **Last Exit to Brooklyn** et **Princess Bride**. Cette compilation nous permet de retrouver les meilleurs morceaux de ces quatre BO. La guitare langoureuse de Knopfler balance ses mélodies et on se laisse volontiers porter par le romantisme de ses compositions. Une petite préférence pour les morceaux issus de sa plus belle BO, **Princess Bride**, et pour le thème principal de **Local Hero** qui est une petite merveille.

WILD PALMS
Ryuichi Sakamoto
Capitol (import)

Célèbre pour ses musiques de **Furyo** et surtout du **Dernier Empereur**, Ryuichi Sakamoto s'attaque ici à sa première composition pour la télévision. Le CD en lui-même est une véritable œuvre d'art. Sur fond de palme verte se dessine un rhinocéros, symbole de la nouvelle religion créée par le prédicateur de la série. La musique, quand à elle, est assez attendue, ambiance "new age" futuriste. Ce n'est pas désagréable, juste prévisible. Egalement au programme, des reprises de standards des années 70 comme "I need your lovin'" ou "Can't take my eyes off you". Comme pour nous récompenser d'avoir tenu jusqu'au bout.

Entretien CLAUDIO SIMONETTI



Membre du groupe Goblin, Claudio Simonetti a écrit quelques unes des plus belles musiques de films fantastiques. Complice de Dario Argento, il ne le quitte pas quand le groupe se sépare au début des années 80 et compose les bandes originales de Phenomena et de Ténèbres. Aujourd'hui, il mène une carrière solo, n'oubliant jamais de venir faire quelques détours par le cinéma...

Parlez-nous du début des Goblin ?

En fait, au départ, nous ne nous appelions pas les Goblin, mais Oliver. Le groupe était déjà composé de Fabio Pignatelli, Massimo Morante et moi-même. Agostino Marangolo ne nous a rejoints que plus tard, en 76, pour **Suspiria**. Le nom de Goblin est venu quand nous avons signé la musique des **Frissons de l'Angoisse**. Je crois que c'est notre producteur chez *Cinevox*, Carlo Bixio, qui l'a trouvé. Carlo était un fan de film d'horreur et Goblin un nom qui nous rappelait la fête d'Halloween en Amérique. Un Goblin est une sorte de petit démon, un lutin comme vous dîtes, je crois...

Quand on évoque les Goblin, on pense immédiatement au film d'horreur. Etes-vous un fan du genre ?

Oui, depuis ma plus tendre enfance. Mais je ne me suis pas mis à la musique pour faire cela. J'ai commencé par étudier la musique classique, j'ai ensuite joué dans des groupes de rock pendant des années. L'opportunité de travailler sur des films d'horreur s'est présentée un peu par hasard. Dario Argento a entendu notre musique lorsque nous travaillions sur notre premier album, a beaucoup aimé, et nous a demandé d'écrire la bande originale des **Frissons de l'Angoisse**. Vu le succès du film, et du disque, on nous a ensuite demandé de faire d'autres films fantastiques.

Après *Les Frissons de l'Angoisse*, vous avez travaillé sur *Suspiria* qui reste une de vos meilleures compositions...

La musique de **Suspiria** est très expérimentale. Nous avions la chance de travailler sur du matériel ultra-moderne qui venait de Londres dont le "moog", un synthétiseur utilisé une seule fois auparavant, par Keith Emerson. Cela nous a permis de créer des sons vraiment nouveaux pour une musique de film. Beaucoup de musiciens utilisent encore ces sons aujourd'hui. Dario était très exigeant sur ce film. Il nous laissait des libertés mais savait parfaitement ce qu'il voulait. Il nous faisait confiance parce qu'il savait que nous étions sur la même longueur d'onde et que nous étions aussi fous les uns que les autres !

***Zombie* a été le dernier disque signé par les Goblin ?**

Pas exactement. Nous avons ensuite fait un album de rock intitulé "Il Viaggio del Bagarozzo Mark". Le nom des Goblin appartient désormais par contrat à Pignatelli. Morante et moi avons quitté le groupe en 78. J'ai donc signé la BO de **Phenomena** sous mon propre nom, mais comme nous avons écrit certains morceaux avec Pignatelli, les Goblin sont également crédités.

Sur quoi avez-vous travaillé depuis que vous officiez en solo ?

Après **Phenomena**, j'ai travaillé sur beaucoup de films. Ceux de Ruggero Deodato notamment : **Amazonia, la Jungle Blanche, Body Count, Dial H.E.L.P.** et le tout dernier dont je ne connais même pas le titre ! Mais aussi **Atomic Cyborg** de Sergio Martino, **Demons** de Lamberto Bava que j'aime beaucoup, **Rage** de Vittorio Rambaldi (le fils de Carlo), ou encore un des thèmes de **Opera** de Dario Argento. J'ai également fait pas mal de télé et plusieurs albums solo,





que j'ai moi-même produits, sous le nom de Simonetti Horror Project, ainsi qu'un album composé pour les boîtes de nuits où j'ai remixé les thèmes principaux de **Ténèbres, Les Frissons de l'Angoisse** et **Opéra**. En fait, je n'arrête pas de travailler, mais je ne suis pas sûr que vous receviez tout en France.

A-t-on une chance d'assister à la reformation du groupe ?

On s'est tous rencontrés l'an dernier pour en parler. En fait, c'est impossible parce que nous avons tous des obligations différentes et nous n'aurions pas le temps. Mais nous sommes toujours très amis. Après la séparation, Morante a fait deux albums solo puis s'est arrêté. Marangolo fait énormément de concerts avec d'autres musiciens italiens et Pignatelli continue de composer pour le cinéma. J'ai adoré ce qu'il a fait pour **Sanctuaire** de Michele Soavi. C'est un excellent compositeur.

Quels sont parmi les films dont vous avez composé la musique celui que vous préférez et celui que vous aimez le moins ?

Mon préféré est sans doute **Zombie**, mais j'apprécie aussi énormément **Suspiria**, dont l'atmosphère reste inégalée, et **Les Frissons de L'Angoisse**. Par contre, je ne suis pas fan de **Ténèbres**, que je ne trouve pas vraiment différent des autres giallos. C'est toujours la même chose : un tueur, des gants noirs, un couteau...

Avec du recul, comment voyez-vous votre carrière, et quels sont vos objectifs actuels ?

Je crois que j'ai eu l'occasion de faire de bonnes choses, mais comme tout artiste, je ne suis pas encore satisfait. Alors je me dois de faire mieux. Depuis que je compose, j'ai besoin d'écrire des choses différentes, de rencontrer de nouveaux réalisateurs. Cet hiver, je pars à Los Angeles où j'ai des contacts dans le cinéma. Peut-être que je vais réaliser mon rêve, travailler avec Steven Spielberg que je considère comme le meilleur réalisateur du monde.

Propos recueillis par **Isabelle KESSLER** et **Olivier STRECKER**

ADIEUX

River Phoenix est mort. Il avait 23 ans. Découvert dans **Stand by me**, il avait incarné Indiana Jones adolescent dans le troisième épisode de la série. Il a reçu une nomination à l'Oscar pour son rôle dans **A Bout de Course** de Sidney Lumet. Il jouait le fils de Harrison Ford dans **Mosquito Coast** de Peter Weir, et un jeune paumé homosexuel dans **My Own Private Idaho** de Gus Van Sant. Son dernier rôle, il l'aura tenu aux cotés de Robert Redford dans **Les Experts**. C'est lui qui devait être Louis, le vampire raffiné de l'adaptation de "Lestat, le Vampire" que tourne actuellement Neil Jordan. Le destin en a décidé autrement. Il s'est écroulé le dimanche 31 octobre alors qu'il sortait d'une boîte de nuit.

Une légende s'en est allée. Vincent Price nous a quittés le 25 octobre dernier à l'âge de 82 ans. Il serait quasiment impossible de dresser une liste exhaustive des rôles que cet acteur exceptionnel a tenus. Il restera pour nous l'abominable Dr. Phibes, le châtelain fascinant du **Masque de la mort Rouge** de Corman, le terrifiant sculpteur de **L'Homme au Masque de Cire**, ou encore Edward Lionheart, le meurtrier shakespearien de la comédie macabre de Douglas Hickox, **Théâtre de Sang**. On l'a vu une dernière fois à l'écran dans **Edward aux Mains d'Argent**, où il interprétait le savant qui créait Edward et mourait avant de pouvoir terminer ses mains, laissant la pauvre créature orpheline. Aujourd'hui, ce sont tous les amateurs de fantastique qui se sentent un peu orphelins.

PETITES ANNONCES

Ch. tout film fantastique années 50-60 dans le style "craignos monsters". Antoine Vaast, 995 avenue du Pont des Dames, 62400 Béthune.

Vds 100 F pièce VHS NTSC du **Syndicat du Crime 2** et **Une Balle dans la Tête**, VHS PAL de **The Killer**. Jean-Maurice au 40 69 69 03.

Vds ou éch. BO sur K7 ainsi que quelques VHS d'origine. Liste contre 2 timbres. Rech. docs sur Harvey Keitel, Willem Dafoe et Dennis Hopper. Olivier Marchal, 9 rés. Ste Madeleine, La Pomme, 13011 Marseille.

Vds 100 F *Ma Sorcière bien aimée* (*M6 Vidéo*) et 80 F pièce **Trauma** et **Choc**. Ch. un ptérodactyle nain et apprivoisé (*essaie 36-15 Jurassic !*). Jeff Couderc, 5 cité des Sports, 31270 Cugnaux.

Ach VHS de **La Dernière Maison sur la Gauche**. Patrice au 95 22 18 09.

Je compose gratuitement la musique de vos films, et je vds BO et livres de poche. Samuel Sixto, 59 rue de Lyon, 1203 Genève, Suisse.

Vds VHS PAL (**Dracula**, **Star Trek**, **Thunderbirds**...) + tous les films d'Arnold + docs sur séries TV. Sabrien Moskala, C/O Rona BYard, 171 Railway Street, Splott CF2 2MB, Cardiff-Pays de Galles.

Vds *M.M.*, *Impact*, *E.F.*, BD Lug, Comics US... Frédéric Banchet, 57 rue de la République, 42360 Panissières.

Collectionneur rech. BO de Goldsmith, Williams, Young, Poledouris... Erwan Le Bezvoet, 42 rue des Sports, 22590 Pordic.

Vds + de 500 films SF ("craignos monsters", dinosaures...). Prix sympas. Fabrice Lambot, 4 square du Colonel Sutterlin, appt 129, 60200 Compiègne.

Vds 186 *Strange* (900 F) et 34 *Terre Sauvage* (350 F). Patrick Le Mortellec, 50 avenue du Parc, 93290 Tremblay.

Rech. la comédie italienne **L'Amour en Herbe**. Jean-Marie au 56 26 93 07.

Vds *Strange*, *Titans*, *Nova*, *Conan*... Hervé Travers, 28 rue Gambetta, 42170 St Just-St Rambert.

Vds nbreux CD soul-funk. Stephen Perdreau, 25 rue Gourien, 22000 St Brieuc.

Rech. **Faster Pussycat Kill Kill !**, **More Wild Wild West** (téléfilm de Russ Meyer) et tout sur *Les Mystères de l'Ouest*. Sam au 73 92 80 14.

Rech. tout films sur les voyages à travers le temps et les extraterrestres. Miko au 45 04 13 01.

Rech. dossiers de presse, badges, cartes postales, tout sur Stallone, ainsi que des correspondant(e)s aimant Sly. Francis Bauchet, 38 cité des Jardins, 59390 Toufflers.

Rech. jaquettes des **Freddy** (*Freddy porte des jaquettes ?*). Nicolas Kanengiesser, 9 rue des Horticulteurs, 57100 Thionville.

Propose BD ambiance fantastique ou étrange faites par moi-même pour fanzine. Jean-Marc Volant, 10 rue de la Mer, 14150 Ouistreham.

BD amateur : "Legend 2093" 4 et 5 (spécial Noël) sont parus. 20 F à Vincent Gressier, 76 rue Raoul Huguet, 02100 St Quentin.

Rech. VHS de **La Guerre des Robots : Transformers, The Movie** et tout épisode de la série *Transformers*. Michel Ballet, Corbeyssieu, 38290 Frontonas.

Vds Comics US, trading cards et VHS **Les Coulisses d'Alien 3**. Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Ach. docs sur le fantastique et le gore. Rech. correspondants français ou étrangers fans de gore. André Quintaine, 7 rue A. Briand, 70800 St Loup/Semousse.

Vds comics US et français, livres fantastique/horreur... Liste contre 1 timbre à Jean-Marc Faure, 10 rue J.B. Baudin, 21000 Dijon.

Vds, ach., éch. nbreux comics, BD, figurines **Star Wars** et **Batman**... Thierry Allié, 5 rue Jean Giraudoux, 89300 Joigny.

Vds nbreuses photos dédicacées ou non d'acteurs d'hier et d'aujourd'hui. Thierry Angevin, 10 avenue Henri Matisse, Bt 1B, 06200 Nice.

Vds magazines : EF, Studio, Hitchcock Magazine. Pour connaître prix et numéros : Sylvain Plouchard, 4 allée du Jura (*Allez l'Jura, allez !*), 91800 Brunoy.

Propose catalogue de polars rares contre deux timbres. J.P. Moumon, La Magali, 83160 La Valette.

Vds **L'Invasion des Cocons**, **Le Loup-garou de Londres**, **L'Empire des Sens**, **Ulysse**, **Hurlements**, **Street Trash**, 60 la K7. Olivier Launay, 89 rue Championnet, 75018 Paris.

Ach. vaisseaux et figurines **Star Wars**. Rech. bons enregistrements des épisodes de *Buck Rogers* et *Cosmos 1999*. David Maquestiau, 27 rue de la Liberté, 68300 Village-Neuf.

Vds nbreux jouets figurines et vaisseaux **Star Wars**, VHS de **Christine**, BD Lug... Liste contre 1 timbre à Chris Mechelen, 13 rue des Hirondelles, 59350 St André.

Vds *Starfix*, *Première* et jaquettes (*hé, y'a Freddy qu'est intéressé !*). Liste contre 1 timbre à David Lotton, 1 rue André Trasbot, 35000 Rennes.

Rech. VHS de **Evil Dead**, anciens numéros de *Vendredi 13* et *Toxic*, et vidéo-clips de Sabrina et Samantha Fox ainsi tout document les concernant. David au 49 61 38 16.

Rech. affiches de **Excalibur** et **Evil Dead 3**. Patrice Gamblin, 3 allée des Sorbiers, 35220 Chateaubourg.

Ach. dossiers de presse, photos d'exploitation, diapos, affiches... sur Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue Belvédère, 14000 Caen.

Rech comic "The Swindler" des Sex Pistols. Olivier au 86 59 42 95.

Vds BO CD, *Première*, *E.F.*, *Cinéphage*... David Gin, 23 impasse Vallée Hénot, 62224 Equihem.

Ach. mangas, posters, BO, films et goodies de **Dragon Ball Z**, **Ranma 1/2**, **Street Fighter 2**... David Bouzendorffer, 4 rue de Blory, 57157 Marly.

Vds 80 F VHS de **Nekromantik**, affichettes et posters. Rech. t-shirts de **Evil Dead 2** et **Massacre à la Tronçonneuse 2**, *M.M.* 1 à 21, *E.F.*, et nbreuses VHS. Julien Alexandre, 47 avenue Foch, "Les Maréchaux", 94100 St Maur des Fossés.

Vds, ach. ou éch. jouets, gadgets et docs sur **Star Trek**, **Batman**, **Terminator**, **Alien**, **Star Wars**... Liste contre enveloppe timbrée à Laurent Morisseau, 2 G rue du Civet, 45150 Jargeau.

Vds *Strange*, *Marvel*, *Fantask*, *Conan*... Ach. BD, trading cards, figurines de super-héros et de **Star Wars**. Liste contre 3 timbres à Frédéric Fabry, 105 avenue Franklin Roosevelt, 06110 Le Cannet.

Vds Comics Marvel, DC et divers + français : Lug-Semic, etc. François Testavin, Maisonnave, 40300 Labatut (*le pas content, alors ?*)

Vds *E.F.* 8 à 11 et 14 à 104, ainsi que diverses autres revues ciné (*Starfix*) ou BD (*Métal Hurlant*). Liste contre 1 timbre à Frédéric Taupin, 4 rue des Bassiers, Cidex 5, 27490 Ecardrenville sur Eure.

Rech. tout sur Clive Barker, ses livres et ses films, sur les saga **Hellraiser** et **RoboCop**. Frédéric Laurent, 43005 La Grand Couronne, 59450 Sim-Le-Noble.

Ach. ou éch. cartes postales d'affiches de films et de festivals. Vds *Strange*, *Titans*, *Première*, *E.F.*, *Starfix*. Rech. BO de **Link**. Aldo Dunyach, 23 rue Paul Langevin, 66270 Le Soler.

Collectionneur propose VHS de **Silent Running**, **Le Météore de la Nuit** et nbreux films et séries SF/fantastique. Daniel au 87 58 23 52.

Ach. BO en CD de **Opération Corned Beef**. David au 22 28 05 15.

Vds 55 F "Fantastic Make-Up", le livre où toutes les techniques de maquillages spéciaux sont dévoilées. Gaëtan Lalorge, 9 rue Benigne Derey, 21300 Chenove.

Vds *Game Boy* + **Tetris** (375 F) et 8 jeux, 175 F chaque (**Star Wars**, **Super Mario Land**...). Tél.: 60 77 40 32.

Ach. affiche de **Braindead**. Olivier au 39 61 47 50.

Rech. romans collection "Gore" ainsi que docs sur **Batman** et les **Dracula**. Sébastien Capon, rés. Louis XIV, 7 bis bd Louis XIV, appt 5, 59800 Lille.

Rech. *M.M.* 21 et 22. David Tiago., 45/3 rue J.B. Lebas, 59170 Croix.

Rec. *M.M.* 1, 2, 3, 4 et 5, *Midi-Minuit* 10/11 et 13, *Toxic* 8, 9 et 10, *Vendredi 13* 13, 14 et 15, *Film Horreur* 1, 2 et 3. Jon Older, 53 Exeter Rd, Southville, Bristol, BS3 1LY, Angleterre.

Vds collection complète *E.F.* et divers films fantastiques en Super 8. Rech. VHS ou laser de **The Reptile** de John Gilling. Pierre au 91 07 08 67.

Vds 3000 F (*Allez, tu le fais à 1500, mon frère, déconne pas...*) blouson Indiana Jones taille XL, avec logo Indiana Jones en écusson imprimé dans le cuir. Sacha Saidi, 61 rue des Moines, 75017 Paris.

Rech. VHS des **Etranges X-Men**, ainsi que tout doc sur les X-Men. Christian Bruneteau, 7 avenue du Poitou, 86190 Latille.

Le *Medusa 8* est sorti (*Il a demandé la permission, au moins ?*). Au sommaire : cinéma-bis, Dennis Hopper, Ciné Surréaliste, les crocodiles à l'écran (*super-idée... Tiens, on va faire les huîtres à l'écran, dans Mad !*). 25 Frs (P.C.) à Didier Lefèvre, 119 rue de Rivoli, 59000 Lille.

Vds K7 VHS Neuves à prix intéressants. Tél. au 54-87-72-73.

Vds très nbreux comics 1973-93 (*Marvel*, *DC*, *Image*, *Valiant*). Christian Farcy, 94 Bd Clémenceau, 76600 Le Havre.

LE TITRE MYSTERIEUX



- Allez, vas-y, pousse, ça vient, c'est un garçon !

On rigole, mais ça ne nous dit pas de quel film sort cet étrange personnage (l'abbé Faria, peut-être, non ?). Le prochain n° de *Mad* à celui qui trouve le bon titre.

Notre précédent titre concernait **Le Peuple des Abîmes (The Lost Continent)**, de Michael Carreras. Les cinq premiers à trouver furent Morgane Texier, Gérard Brouillou, Yves Lafosse, Norbert Spinoza, Mireille Porta, suivis de Maxime Stintzy, Christian Krouch, Kim Noritk, Laurent Carpentier, Arnaud Fabiziak (un habitué...), Fabrice Rouxel, Christian Lhuillier, Frédéric Chaput, Laurence Guillemin, Frédéric Bour, Victor Costa, Julien Dupuy, Jean-Marc Boutreille Anne-Marie Puychardin, Thierry Hamel, Luce Viot, Ludovic Odiot, Christophe Dufour (Belgique), Jean-Pierre Neujean, Jean-Luc Vatelin, Marcello Lagrasta, Serge Ledrich, Claude Duty, Frédéric Fort, Etienne Looze (Belgique), JF Berreville et Yann Israel.

Vds ou éch. cards Star Wars Galaxy, Wild L.A.T.S., Marvel. Laurent Frichet, 8 route de Lars, 45300 Ascoux.

Rech. BO en K7 (originaux ou bonnes copies) de **Kafka**, **Angel Heart** et **Twin Peaks**. Bertrand Pigeon, 6 rue du jas, 84350 Couthézor.

Ach. tout doc sur **Phantom of the Paradise** et l'acteur Paul Williams. Hélène Fetet, Le Champ François Fiménil, 88600 Bruyères.

Other Fish to Fry, le groupe de Gloobimetal met à votre disposition sa K7 de 9 titres contre 50 F. Sébastien Hénault, 434 chemin du Maraval, 27670 Bosc Roger en Raunois.

Vds jaquettes 1 F pièce. Liste contre enveloppe timbrée à Christelle Signolet, 63 rue Capitaine Blayo, 56100 Lorient.

Vds *M.M.* 14 à 77 (1000 F + port), + "Les Visages de l'Horreur", divers volumes de Giger, intégrale Conan en *Titres-SF* (1980-82)... Christophe Dulon, 6 rue G. Fournials, 81000 Albi.

Rech. films cinéma bon état en 8 mm et en Super 8 mm pour projecteur muet (*et des films sonores mais sans images pour non-voyant, non ?*). Faire offre à Alphonse Garnerone, 17 bis route de Gadagne, 84510 Caumont sur Durance.

Ach. BO de **Bad Taste** et des **Feebles** en K7 ou CD. Didier Garcin, 178 Bd de St Marcel, 13011 Marseille.

Vds photos NB de Dracula (C. Lee) et docs sur Van Damme, Lundgren et McGyver. S. Lémery, 56 rue des Hallates, 76610 Le Havre.

Vds "Tales from the Crypt", interviews de George Romero, V. Price, P. Cusching... David Nuez, 21 rue Louise Michel, 59176 Masny.

Fanzine bimestriel sur la musique de film, *Music Box* (critiques; dossiers, news, filmo-discographies...), 15 F. Music Box, 72 chemin Carosse, appt 2, 31400 Toulouse.

Vds ou éch. livres, revues et affiches de cinéma. Liste contre enveloppe timbrée à M. Malitte, Le Roi des Oiseaux, 58170 Luzy.

"Fulguros, le Maître de Tonnerre" de Brantonne et "Stanley Beule dans la Lune" de Kline, deux BD tirées à 250 exemplaires. 55 F chaque à J.P. Moumon, La Magali, chemin Calabro, 83160 La Valette.

Rech. affiches de films. Ech. trading cards ***Avengers***, **Jurassic Park**, **Hellraiser 3**... Alain Dailly, 672 avenue Jules Bianco, 73400 Ugine.

Ch. livres de la collection "Gore". Sylvie Thénot, 5 allée Eugène Delacroix, 91270 Vigneux/Seine.

Vds films VHS VO ou VF tous genres. Liste contre 2 timbres à Laurent Boucontet, 20 rue Pierre Senard, 76600 Le Havre.

Il reste une dizaine de *Medusa 7* : 25 F. Sylvie, je voudrais un bébé !! (*laisse tomber, elle a pas le temps maintenant...*) Didier Lefevre, 9 rue Lalo, 59720 Louvroil.

Ach. cher *M.M.* 1 à 14. Philippe Beczkowski, 75 rue de l'Egalité, 91250 Saintry-sur-Seine.

Vds nbreux comics et mangas US, magazines, portfolios, trading cards... Liste sur demande à Vincent Clergeot, 60 rue Ferdinand Buisson, 92130 Issy les Moulineaux.

Ech. VHS de **La Nuit des Morts-Vivants** (Romero) et **ça** contre films de Bruce Lee et de Godzilla. Christian Held, 17 avenue des Pylones, 91170 Viry-Chatillon.

Vds K7 vidéo japanimation, (Dominion, Project, Ako...) et comics U.S. (série complète : Aliens, Hellraiser, Alien Vs. Predator, etc. Stéphane au 61-81-38-51 (soir).

Rech. film de **Zig et Puce** passé sur le cable "Ciné Cinéfil" entre le 5 et le 10 juillet. Marc au 47-48-14-72, aux heures des repas.

Vds BD *Marvel*, *Artima*, *Lug Aredit*, *DC*, + *Première*, *Studio*, *Photo*, etc. Erol Ege, 56 rue de la Montagne des Glaises, 91100 Corbeil Essonnes.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- corres. 18, 25 ans travaillant dans la mode (mannequin, styliste...) aimant le fantastique, rire et *Mad Movies*. Laurent Delarue. La Ferté St-Samson, 76440 Forges-les-Eaux.

- Tout ce qui se rapporte à l'acteur Sam Neill (photos, films, articles). Possibilité d'échange documents sur autres vedettes. Pierre Bayle, 54 allée du Gers, 31770 Colomiers.

- corres. 15 ans et + aimant le hard, Iron Maiden, Tim Burton. Rech. également VHS de **Phantom of the Paradise**, **Les Maîtres du Temps** et **Incidents de Parcours**. V. Avenel, 26 cité Rozanoff, 91220 Brétigny sur Orge.

- des cinglés de films d'horreur, des fans d'**Akira** et des vrais passionnés du Japon. Réponse assurée. Olivier Scherschel, 8 G rue Pépin le Bref, 57100 Thionville.

- correspondant(e)s 17-25 ans aimant le ciné et la musique et habitant la région Nord/Pas de Calais. Loïc Bieberstein, 8 Bd d'Alès, 59220 Denain.

- collaborateurs bénévoles pour *Les Carnets Secrets du Magicien*, fanzine consacré à l'occulte (*l'occulte, toujours l'occulte, vous pouvez pas penser à autre chose, non ? C'est vrai, j'ai horreur des histoires d'occulte...*). Jean-Marc Faure, 10 rue J.B. Baudin, 21000 Dijon.

- maquilleur (visage, mains...) pour tournage court métrage en janvier 94. Envoyer press-book et photos à Jean-Luc Clerjeaud, 271 rte de la Rochelle, 85210 Sainte Hermine.

- fan de John Byrne pour échanger infos, et personnes ayant des dessins inédits de Byrne (séances dédicaces...). Christophe Deloubes, rue Moulin d'Etienne, Bt E1, 30600 Vauvert.

- correspondant(e)s 20-25 ans aimant King, Masterson, Koontz, Clancy et les films fantastiques. Olivier Balza, 2 bis rue d'Enfer, 62120 Saint-Hilaire-Cottes.

- jeunes talents créateurs fantastiquement branchés *Mad Movies* pour conception d'un fanzine spécialisé dans l'ultra-délire cosmique. BD, nouvelles et toute la compagnie... Doc Slide, 18 rue Jean Prévost, 38600 Fontaine.

- personne pouvant m'expliquer clairement par courrier de quelle manière on écrit un scénrio. Mehdy Seraiche, Mas de Bayères, 272 rue de Tatius, Bât A 1, 34010 Montpellier.

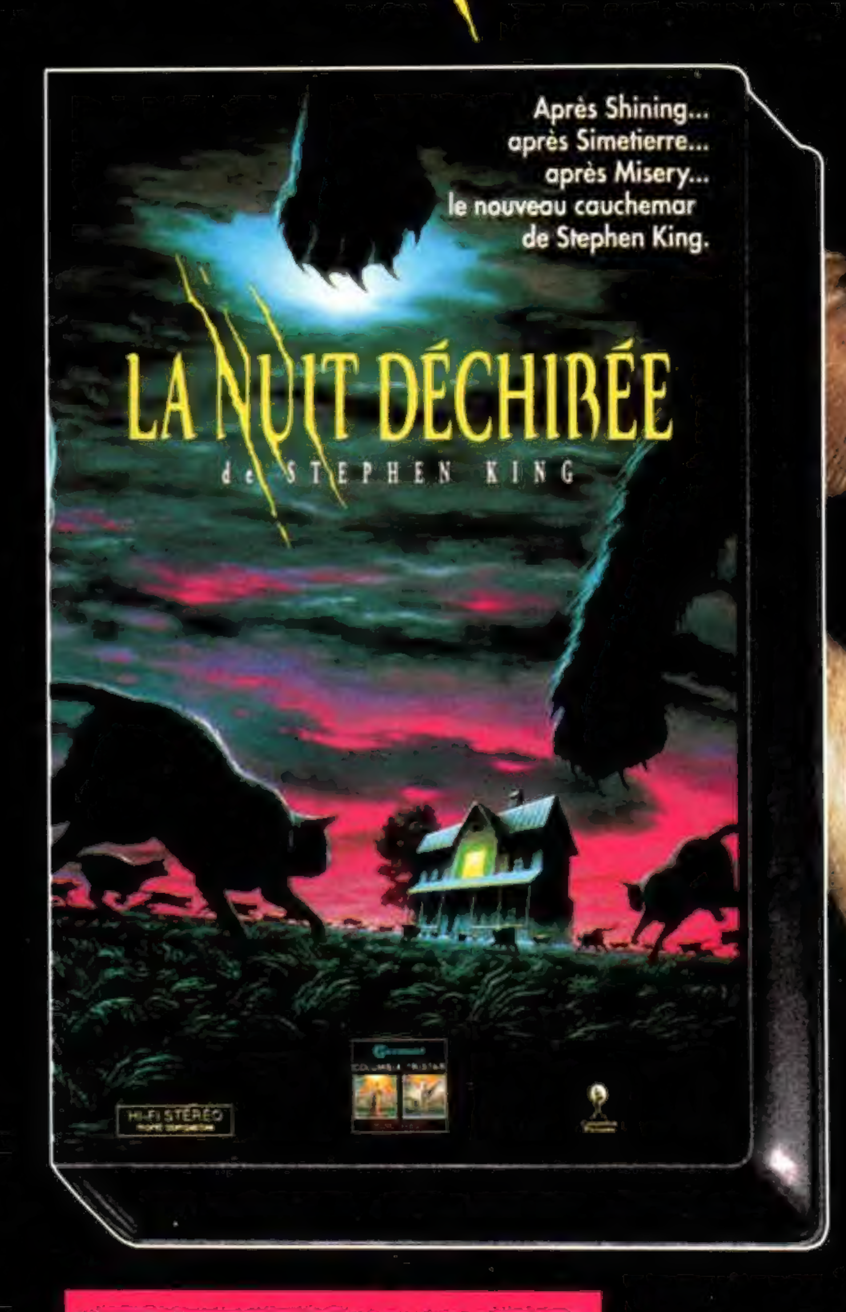
- collaborateurs, techniques et artistiques pour notre prochain long métrage amateur. Sébastien Pihen, 1 impasse Jean Moulin, 92390 Villeneuve la Garenne.

- rôle dans film amateur gore. Yohan Inza, La Brezardière, 37320 St Branchs.

- sur castillon la Bataille, ou région, jeune fille 20-25, aimant le Fantastique et les SPFX. Nicolas Aulard, 73, rue du Petit bois, 59400 Cambrai. (*rech. exactement la même chose, mais sur toutes régions !*).

LA NUIT DÉCHIRÉE

Le chef-d'œuvre de STEPHEN KING



VIDEOCASSETTE A LA VENTE
dès le 3 novembre 1993



En vente dans les grandes surfaces et magasins spécialisés.